17 SERIE EMERAUDE 17

H. DE VERE STACPOOLE

# LE VAISSEAU DE CORAIL

JEAN BERNARD

ROMANS D'ACTION

Le prochain volume à paraître
dans la Collection

"LE MASQUE"
**SÉRIE ÉMERAUDE**

est un roman de

**FRANK-L. PACKARD**

# LES CRÂNES D'OR

Un volume : 7 francs.

**LIBRAIRIE**
**DES CHAMPS-ÉLYSÉES**
**2 bis, RUE DE MARIGNAN**
**PARIS**

SERIE EMERAUDE

H. DE VERE STACPOOLE

# LE VAISSEAU DE CORAIL

ROMANS D'ACTION

10£

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
*(Série Émeraude)*
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

# LE VAISSEAU DE CORAIL

H. DE VERE STACPOOLE

# LE VAISSEAU DE CORAIL

*(The Ship of Coral.)*

TRADUCTION DE LOUIS POSTIF

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS.

*Copyright by* LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
*Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.*

# LE VAISSEAU DE CORAIL

## CHAPITRE PREMIER

JEAN-FRANÇOIS DE NANTES.

JEAN-FRANÇOIS, JEAN-FRANÇOIS !

La mer s'étendait jusqu'aux lointains de l'horizon. Elle était bleue, d'un bleu impossible à concevoir si l'on n'a pas vu l'Océan qui caresse les îles Vierges et porte les grands navires ancrés à Port-Royal, dans la Jamaïque. Cette immense nappe d'eau, parsemée de récifs, se déroule entre le cap Catoche et les îles du Vent, depuis le Yucatan jusqu'au delà des Bahamas. Elle garde encore dans ses vagues le sillage des vaisseaux pirates et le reflet des exploits d'un Kidd, d'un Singleton, d'un Horne.

Dans le miroitement éblouissant du soleil, les lames, transparentes et irisées comme des bijoux, s'écroulaient sur le sable de l'île, aussi blanc que du sel. Les cris des mouettes, véhéments pendant la matinée, s'étaient apaisés l'après-midi, à marée haute. Le vent n'était plus, comme aspiré par le soleil. A l'étale de haute mer, l'océan arrête un instant son éternel labeur ; le flux est terminé, les flots abandonnés à eux-mêmes révèlent la lassitude de l'abîme.

Gaspard Cadillac, ex-chauffeur du *Rhône*, était assis, le dos appuyé contre un palmier. Il fumait sa vieille pipe et se sentait envahi, à l'instar des mouettes, par la paresse des flots. C'était un Moco. La marine française se divise en deux grandes catégories : les gens du midi et ceux du nord : les *Mocos* et les *Ponantais*.

Gaspard Cadillac, fils de la Provence, brun, nerveux et vif, avait une beauté fruste. Yves, son camarade, également chauffeur du *Rhône*, grand Breton, à la barbe blonde, se promenait de l'autre côté de la petite île, cherchant ce qu'il trouverait d'utile dans les flaques et les criques.

Les deux compagnons survivaient seuls au naufrage du *Rhône*, qui à quelque distance, droit en face de Gaspard, gisait, sa carène crevée, ses chaudières éclatées, ses canots pendant écrasés sur leurs palans ; horrible caricature de navire qui semblait enfoncée dans les flots par le poing d'un géant.

Les dieux s'étaient montrés favorables envers Gaspard et Yves ; sous leur protection, Gaspard avait sauvé son camarade. La catastrophe s'était produite avec la rapidité d'un coup de foudre sur la mer éclairée par la lune. Depuis des millénaires un écueil attendait le *Rhône* pour déchirer sa coque parmi les sifflements de la vapeur, les hurlements des hommes ébouillantés, le beuglement de la sirène, le mugissement et l'éclatement des chaudières, le fracas des ponts soulevés... Ensuite, sous la clarté lunaire, il n'y eut plus rien que la mer frémissante.

Yves était bon nageur : cependant, retenu sous la surface liquide par l'aspiration du navire qui sombrait, il se serait certainement noyé sans le secours de Gaspard, mauvais nageur mais décidé à vivre. Le Provençal avait tenu la tête d'Yves au-dessus des lames jusqu'à ce que ce dernier revenant à lui aperçût une grosse poutre qui se soulevait et s'enfonçait au gré des vagues. Il vit Gaspard saisir cette poutre et s'y cramponna lui-même. Le courant avait porté la poutre vers l'îlot.

Des coffres et des caisses à claire-voie venaient au rivage et s'enchevêtraient dans les récifs à l'est. Il y avait là, outre des cadavres, un incroyable entassement de provisions, mêlées à des agrès et à des débris de

toutes sortes s'entre-choquant parmi les rochers et rendant tout abordage dangereux de ce côté.

Les deux naufragés avaient recueilli en quelques jours assez de vivres pour s'alimenter pendant plusieurs mois. Une source coulait parmi les buissons de laurier dont l'île était couverte. Celle-ci, située au sud des Caïques et au sud-ouest des Saal Cays, se trouvait dans le voisinage d'une route maritime et les matelots pouvaient escompter un prompt secours, ce qui transformait leur aventure en une période de repos.

De la pipe de Gaspard des spirales de fumée montèrent dans l'atmosphère tranquille. Mais ce calme ne dura qu'un moment. Dès que la marée commença de descendre, un souffle léger agita les palmiers et les cris des mouettes reprirent plus forts.

*Jean-François de Nantes,*
*Jean-François, Jean-François.*
*Jean-François de Nantes,*
*Jean-François, Jean-François.*

La vieille et interminable complainte de la marine française résonnait dans les oreilles du Moco, tandis qu'il demeurait là dans sa béatitude, l'esprit plein de rêves. Il songeait au passé ; il se revoyait alimentant la chaudière n° 2 du *Rhône*. Il entendait le bruit de la grille qu'il secouait pour faire tomber les cendres et les coups assenés par les lames contre les parois du navire.

Les cris aigus des mouettes lui rappelaient le *Tamalpais*, trois-mâts sur lequel il avait servi durant tout une traversée. Puis le *Tamalpais* disparut dans une volute de fumée et Gaspard se revit sur les quais de Marseille, dans un café, en face d'un comptoir de zinc, d'une chopine de vin et d'une femme.

Ah ! oui, c'était cette femme !... On la surnommait

Anisette. Elle était pâle, mince, plutôt petite. Un homme ne se fût sans doute pas retourné deux fois pour la regarder, mais si par hasard il le faisait, il désirait la voir une troisième fois. Elle appartenait à ce type de femme qui trouble les sens mais jamais le cœur. Elle tenait le « Bar de Riga », fréquenté par les Scandinaves. Gaspard et Yves l'avaient tous deux courtisée ; mais elle avait réservé ses faveurs à Yves.

Le grand garçon blond avait capturé ce dangereux petit pirate féminin qui louvoyait impunément parmi les écueils. Se moquant de Gaspard qui se serait fait couper la main pour un de ses sourires, elle s'était entièrement donnée à Yves.

Si Gaspard eût éprouvé pour cette femme un amour sentimental, il aurait sans doute pardonné cette victoire à Yves ; son amitié pour le Breton était une de ces affections fraternelles qui ennoblissent un homme, et le Moco était peut-être capable d'une sublime abnégation. Mais il désirait violemment cette femme et gardait au Breton une sourde rancune.

La femme et le bar s'effacèrent, cédant la place au port de Marseille et au *Rhône* qui sortait des jetées. Un passager avait offert un cigare à Yves. Il en était toujours ainsi ; Yves avait toutes les chances. Qu'il s'agît d'un cigare, d'un verre de vin ou d'une fille, tout était pour lui. Pourtant Gaspard venait de lui sauver la vie.

A bord, exténué de travail, Gaspard n'eût pas trop ressassé ses rancœurs, mais ici l'oisiveté les décuplait.

Un gros crabe tomba sur le sable près de Gaspard.

Le Moco sursauta et se trouva face à face avec Yves.

Le Ponantais riait. Il avait attrapé le crabe dans les rochers, il en portait deux autres sous le bras, les pinces attachées par des ficelles. Il avait découvert une voile de canot et un espar provenant du *Rhône*, et il comptait dresser une tente. Jetant son fardeau à terre,

il s'assit près de son compagnon, tira sa pipe de sa poche, la bourra et l'alluma. Pendant quelques minutes les deux hommes fumèrent sans échanger une parole.

Ces périodes de mutisme leur étaient familières. Ils étaient taciturnes comme le sont les fils de la mer, qui partagent ses lassitudes et ses mélancolies. *Vasta silentio.* Telle est bien la devise des flots.

Cependant la brise avait un peu fraîchi et donnait plus d'énergie au cri des mouettes.

Sa pipe éteinte, le Moco se leva.

— Ecoute ! commença Yves. Là-bas... tu sais... d'où je rapporte ces bibelots... j'ai trouvé quelque chose.

## CHAPITRE II

### UN SECRET DE LA MER

— Eh bien ?

Le grand Yves éclata de rire dans sa barbe.

— Quelque chose de curieux, parbleu ! Quand tu le verras, tu en ouvriras des yeux !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Viens et tu verras.

Yves se leva, rassembla du pied les trois crabes, les mit dans la voile, noua le paquet et le plaça à l'ombre des palmiers.

— Comme ça, ils attendront notre retour. Allons !

Il se dirigea vers le nord. Gaspard suivit.

L'îlot, long à peine de quatre cents mètres, était couvert de buissons de lauriers-cerises montant jusqu'aux genoux. Les palmiers étaient les seuls arbres, sept palmiers réunis en bosquet, sous lesquels le Moco était couché tout à l'heure.

La brise s'était apaisée de nouveau ; ils marchaient dans le fourré, et les rayons du soleil, qui venait de dépasser le méridien, les rôtissaient à tel point qu'ils auraient pu se croire devant la porte d'un four.

— Ah ! oui, c'est une charmante promenade pour aller voir quelque chose de curieux ! dit le Moco, grognon. Si seulement nous trouvions un bar convenable à la fin de l'étape !

— Allons, viens ! tu ne regretteras pas tes peines tout à l'heure.

A l'est, la mer était parsemée de récifs ; le grand écueil où s'était brisé le *Rhône* se trouvait au sud. Au nord, des rochers trouaient aussi l'étendue bleue. L'ouest seul n'offrait aucun danger à la navigation.

— Nous voici arrivés ! s'exclama Yves émergeant des buissons sur la grève, où le Moco le suivit.

Une multitude de sombres récifs gîtaient sous les flots ; une floraison d'écume indiquait leur emplacement. La mer était splendide en cet endroit. Des étendues de la teinte des bleuets réfléchissaient comme des miroirs l'éblouissement du ciel de midi. Au coucher du soleil, quand les rayons enflammés montent en gerbes jusqu'au zénith, l'Océan devient une grappe d'or en fusion. A marée basse, lorsqu'une forte brise soufflait, tous les récifs grondaient en même temps. On entendait alors une musique inoubliable : la chanson d'une centaine de petites grèves, la mélodie des récifs. Quelquefois, au cours des grandes marées, les récifs émergeaient aigus, affamés, maigres. A ce moment, de gros poissons, trahis par les flots, emprisonnés dans les flaques, sautaient violemment en l'air, semblables à des faucilles d'argent. En revanche, à l'heure du flux, on aurait cru les flots immaculés capables de porter le plus grand des navires.

Quittant la grève, Yves se mit à escalader une arête rocheuse qui s'avançait en dehors de la grève comme une jetée naturelle. Gaspard le suivit, foulant les algues. Aucune mouette n'était en vue. La zone ou pêchaient ces oiseaux s'étendait au sud-est, mais l'île était si petite que l'on percevait encore leurs cris dans l'absolu silence. A gauche, l'eau était profonde et claire, mais Gaspard n'avait d'yeux que pour les algues glissantes, sur l'éperon qui pendant les cent premiers mètres dominait la marée haute et se perdait ensuite sous les flots.

La mer avait déjà baissé d'une soixantaine de centi-

mètres et la partie cachée de l'écueil commençait à émerger. On devinait que le récif formait le bord du vaste bassin d'un lagon ovale, dont le diamètre le plus long s'orientait du nord au sud.

Yves qui marchait devant s'arrêta et indiqua à gauche l'eau diaphane.

Le lagon, lisse comme un miroir, s'éclairait jusque dans ses profondeurs ; il brillait comme une immense émeraude. Les rayons solaires, en frôlant le fond de sable blanc, le constellaient de milliers d'étincelles dont les points d'or s'entremêlaient pour donner à l'onde une âme éblouissante.

A vingt pas se détachait une silhouette évoquant à première vue un rocher plat recouvert d'herbes marines, que la marée descendante avait mise à nu et dont la chevelure ondulait dans l'eau. Ce rocher s'appuyait sur une colonne plus large que le corps d'un homme ; tantôt sombre et tachée d'algues, tantôt brillante et colorée, elle s'élançait d'une masse énorme immergée dans le lagon. Couché à plat ventre, le Moco se penchait sur le bord de l'arête pour mieux voir. Il tressaillit de surprise. Son œil expert venait de reconnaître la nature de ce rocher posé sur sa tige marbrée. Ce monstrueux champignon représentait la hune de misaine d'un navire, la colonne était le mât recouvert d'une couche de corail, la masse d'où il surgissait constituait le corps du vaisseau.

Mais le mystère subitement révélé était peu de chose auprès des énigmes qui restaient à résoudre. Pour le Moco, doué d'une imagination méridionale, ce navire dormant au fond de l'eau calme suggérait des pensées plus angoissantes que le spectacle d'un véritable naufrage sur la grève tumultueuse.

Pendant quelques instants les deux compagnons restèrent étendus côte à côte sur le corail gris et mort du récif, examinant sans parler ce pilier qui entraînait

leur regard jusqu'au lit de sable où ils entrevoyaient vaguement, sous forme de poisson géant, le bateau dont il était le mât.

L'avant était certainement intact, autrement ce mât ne fût pas resté debout. Quelque forte lame avait dû lancer le navire par-dessus les récifs encerclant le lagon ; et l'eau, pénétrant dans sa carène disjointe, l'avait coincé en cet endroit, où il demeurait perdu à jamais.

Peut-être aussi existait-il autrefois dans cette ceinture d'écueils une brèche comblée depuis par le travail incessant des madrépores. Personne n'aurait su dire comment le navire s'était échoué là, ni à quel genre de commerce il se livrait. Mais rien n'aurait pu proclamer l'horreur de la mort d'une façon plus poignante que l'effroyable silence de ces profondeurs enténébrées dans lesquelles le mât s'enfonçait pour s'unir au vaisseau fantôme.

Jusqu'à huit pieds au-dessous de la hune, le mât était recouvert d'algues qui ne laissaient apercevoir que par endroits la croûte blanche du corail ; le varech ne croissait plus au delà de cette limite. Ces huits pieds indiquaient les hauts et les bas de la marée, car le lagon, bien qu'entouré d'un cercle de récifs, communiquait par divers canaux invisibles avec la pleine mer. Il se remplissait et se vidait ainsi qu'une énorme passoire.

Des bataillons de poissons aux reflets métalliques passaient et disparaissaient, et les algues du mât frémissaient, comme agitées par une brise sous-marine. Ces herbes prenaient l'aspect de tresses vertes dénouées par l'eau, puis un rayon de soleil les changeait en coulées d'ambre.

Les flots baissaient, découvrant peu à peu des parties cachées du mât, qui lentement sortait de l'eau, incrusté de gemmes de corail. Plus haut, sa toison d'algues pendait mollement en lanières visqueuses.

Choisissant des postures plus confortables, les deux compagnons allumèrent leurs pipes. Ils restèrent là pendant des heures, se parlant à peine, mais ils observaient les changements qui s'accomplissaient dans l'eau.

— Regarde, dit Yves, indiquant une dunette de hauteur fantastique. As-tu jamais vu flotter un rafiau construit de cette façon ? Il date de Noé. L'église de Paimpol possède un vieil ex-voto pareil, dédié à la Vierge dans le temps jadis.

Le Moco ne répondit pas, les yeux fixés sur le navire. Bien que le reflux eût presque atteint son niveau le plus bas, la vision ne se précisait pas davantage. Cependant on apercevait toujours les ponts envahis par les coraux et les cordons de madrépores qui remplaçaient les anciens bastingages. Un tronçon du grand mât, aussi haut qu'un homme, se dressait encore sous la forme d'un cône de corail. Il ne restait aucune trace de mât d'artimon.

## CHAPITRE III

### LA NUIT SUR LA GRÈVE

Le soleil descendait. Glissant à travers l'azur, il touchait presque l'océan, semblable à une boule de feu dans la splendeur du ciel. L'or du couchant s'étendit jusqu'au zénith, et, envahissant un moment tout l'espace, atteignait l'horizon oriental. Pas un nuage dans le ciel éclatant, pas une lame sur la mer brillante. L'atmosphère phosphorescente éclairait le cœur du lagon.

Le navire endormi au fond de l'eau fut comme frappé par la baguette magique de la lumière ; cette épave, tout à l'heure aussi terne et sombre que la mort, devint un rêve irisé. Les stalagmites de corail blanc se transformèrent en lampes d'or ; les étoiles de mer, les fleurs, les excroissances des madrépores se teintèrent de jaune clair, de rose, de vermillon, d'indigo. Les couleurs et les formes s'unirent en une prestigieuse ornementation.

Sur sa couche de sable immaculé le vaisseau sembla flamber un instant, puis il se fana, son éclat se ternit dans le crépuscule, et, comme l'ombre d'une grande aile violette, la nuit passa sur la mer ; l'épave disparut, le lagon s'emplit de ténèbres, les premières étoiles piquèrent le ciel foncé.

— Eh bien ? dit Yves en se levant et s'étirant.

Le Moco, lui aussi, s'était remis sur pied. Il avait vu beaucoup de choses, mais rien n'avait aussi vivement frappé son imagination que le spectacle englouti main-

tenant par l'obscurité. Incapable de discuter logiquement cette impression, il éprouvait de mauvais pressentiments.

— Viens ! dit-il en se tournant vers le rivage. Allons-nous-en.

Tout en cheminant à travers les buissons, ils s'entretenaient de ce qu'ils avaient vu. La hauteur de la dunette faisait croire à Yves que le navire était fort ancien, ou peut-être y avait-il simplement un vaste rouf sur lequel le corail s'était amoncelé comme de la neige.

— Cela me rappelle plutôt un vaisseau en fleurs que j'ai vu une fois pendant le carnaval, dit le Provençal.

— Des fleurs ! ricana Yves. Où trouverait-on des fleurs sous la mer ?

L'autre haussa les épaules et ne répondit pas. Ils atteignirent la grève méridionale où se dressaient les palmiers, Yves alluma un feu de broussailles où il entassa des morceaux de bois provenant du naufrage.

Le dîner terminé, ils s'assirent adossés chacun à un palmier. La tâche de la journée était achevée. Ils avaient édifié une sorte de tente avec la voile et les espars brisés, mais la chaleur nocturne les empêcha d'y coucher encore.

La lumière rouge du foyer éclairait la blancheur de la grève jusqu'à quelques mètres du bord de l'eau, où les vagues venaient doucement mourir. De la petite élévation où se reposaient les deux marins, ils pouvaient distinguer vers le sud une raie d'écume indiquant l'endroit où le *Rhône* avait coulé. A marée basse seulement, la neige du ressac dénonçait l'emplacement du récif meurtrier.

— Il portait beaucoup d'or à la Havane, murmura Yves rompant le silence, les yeux tournés dans la direction du *Rhône*. Dommage que cette fortune engloutie ne profite à personne !

— Ecoute, reprit Gaspard, c'est bizarre, mais je songeais au rafiau dormant dans le lagon.

— Eh bien ?

— Il contient peut-être une cargaison valant la peine d'être examinée, si toutefois on parvenait à l'atteindre.

Yves se mit à rire.

— Oui, si on parvenait à l'atteindre... Mais il est couvert de plus de trente centimètres de corail. Si tu descendais jusqu'à ses soutes tu y trouverais des ossements humains.

Il secoua les cendres de sa pipe, se leva, puis se dirigea vers la petite tente pendant que Gaspard continuait à fumer en songeant qu'il aurait volontiers roué Yves de coups.

Fils d'un petit commerçant, il avait reçu une certaine instruction avant le jour fatal où, poussé par son instinct vagabond et son horreur de la contrainte, il s'était enfui vers la mer. Yves, descendant d'une longue lignée de matelots, était entré dans la marine tout naturellement. Gaspard s'était laissé entraîner par son imagination. Il avait conscience de sa supériorité sur ce camarade à l'esprit et aux gestes lourds. Malgré cela, Yves, grâce à la chance, réussissait toujours.

Gaspard pénétra sous la tente où son compagnon ronflait déjà, et s'endormit à son tour, rêvant des quais de Marseille, d'Anisette et d'Yves.

## CHAPITRE IV

### LE SECRET DU SABLE

A quelque deux cents mètres du bouquet de palmiers, une arête de rochers de corail courait dans la mer comme une jetée naturelle. L'eau était profonde aux alentours et si les naufragés avaient eu des lignes et des hameçons ils auraient pu faire de belles pêches.

Au delà de l'éperon de corail existait un petit îlot où venaient nicher les oiseaux de mer. Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, Gaspard se tenait debout à l'extrémité de la jetée. La mer d'un bleu intense, triste et déserte, avançait lentement vers la grève en longs bourrelets cristallins.

Lorsque la mer arrive en longues ondulations espacées, une autre voix se perçoit à travers son murmure, ce quelque chose de tragique, ce *quid obscurum* caché dans la nature, qui se manifeste dans les éléments et les passions. La mer parle diverses langues, elle exprime la gaieté et la force, la tristesse, le regret. Mais si, par une journée comme celle-ci, on se trouve dans une île déserte des tropiques, on entendra une mélodie s'exhaler des immenses étendues d'eau violette, du soleil triomphant et du ciel bleu : la voix de la solitude.

Debout sur le récif, les yeux fixés sur l'eau verte à l'ombre des rochers, Gaspard entendit sa plainte. Un albacore (1) venait de bondir, tel un éclair de sabre.

---

(1) Poisson du genre du thon.

Maintenant on n'apercevait plus que le désert d'azur dans lequel flottaient quelques rubans de varech. A cet instant l'esprit du jeune homme pressentit la solitude ; il éprouvait vaguement le sentiment de l'isolement humain, le sentiment que chaque être humain habite une île déserte, entouré par l'océan de la vie, et que seul il doit affronter l'avenir, à moins que d'une autre île lointaine l'amour ne lui vienne en aide.

Cette idée s'empara de Gaspard plutôt comme une sensation que comme une pensée ; l'harmonie grave de la mer lui avait apporté cette éternelle vérité, la principale de la vie.

Tandis qu'il restait là et sondait du regard les profondeurs, un brusque appel le fit se retourner. Gesticulant et sautant au milieu du fourré, Yves lui faisait signe de venir. Le Breton semblait fou et Gaspard courut vers lui.

L'atmosphère, au-dessus des buissons, tremblait de chaleur. Beaucoup plus éloigné qu'il ne le paraissait tout d'abord, Yves était presque au centre de l'île ; et Gaspard vit que son compagnon brandissait quelque chose à la main.

— Dépêche-toi ! Vois donc ce que j'ai trouvé.

Yves. agita l'objet en l'air. C'était une ceinture pourvue d'une boucle de cuivre et d'une pochette.

— Regarde ! insista Yves.

Il ouvrit la pochette : elle était pleine de grosses pièces noires, précédemment enveloppées dans de la toile cirée. Yves avait frotté une des pièces avec du sable ; c'était de l'or.

— De l'or ! s'exclama le Moco, saisissant une pièce dans la main d'Yves.

Il l'examina et y mordit : le métal brilla. La pièce était espagnole et portait l'effigie d'un ancien roi.

— Viens ! dit Yves, reprenant la pièce des mains de Gaspard et la replaçant avec les autres. Viens !

Fermant la bourse, il désigna quelque chose caché dans les broussailles, moins épaisses à cet endroit. Un petit monticule s'élevait, dans un terrain sablonneux, et tout autour étaient disséminés des ossements humains. Yves traversait l'espace sablonneux lorsque son pied avait glissé sur un crâne à demi enfoui. Grattant avec ses mains, il avait mis à nu le squelette, la ceinture et la pochette que le sable protégeait depuis maintes années.

Le crâne, petit et difforme, se distinguait par des pommettes d'une largeur anormale. Les os des cuisses étaient de longueurs inégales ; le plus court avait dû être brisé, car on voyait nettement la soudure.

— Peuh ! grogna Gaspard, laissant tomber le crâne. Son possesseur devait avoir une drôle de bobine.

Il ramassa un vieux canon de pistolet mangé de rouille ; les plaques de détente, amincies et s'effritant sous les doigts comme des feuilles fanées, gisaient à côté. Bien des années avaient dû s'écouler pour que le métal fût rongé à ce point.

Yves considérait tout cela avec indifférence.

— Viens, dit-il.

Il se dirigea vers la grève. Une fois assis sous les palmiers, il ouvrit la poche et versa les pièces d'or sur le sable entre ses jambes écartées, puis il les frotta. Gaspard, qui l'avait suivi sans proférer un mot, le regardait. Yves compta les pièces, il y en avait vingt et une ; il les croyait plus nombreuses. Désappointé, il refit le compte. A peine avait-il terminé, que Gaspard rompit le silence.

— Ecoute un peu ! Une part de ce trésor m'appartient de droit. Il m'en faut la moitié.

Yves leva les yeux. Le ton de Gaspard plutôt que ses paroles. amena sur ses traits une expression renfrognée et hostile.

— Il t'appartient ! Vraiment ? Et qui l'a trouvé ?

— Là n'est pas la question. Tu l'as trouvé, j'en conviens ; mais ce n'est qu'une affaire de chance. J'aurais pu le découvrir aussi bien que toi, et en pareil cas j'aurais partagé.

Yves savait que Gaspard disait vrai : le Provençal était la générosité même. En revanche le Breton ne l'était pas. Sa cupidité se révoltait. Pendant un moment, il ne répondit rien, mais compta encore ses pièces ; ensuite il leur parla :

— Oui, il est facile de faire intervenir la chance, mais vous aurais-je vues, mes chères petites, si j'étais resté allongé sur la grève comme quelqu'un que je connais ? Je cherchais du bois mort quand je vous ai rencontrées.

— Eh bien ! garde-les ! cria Gaspard.

Il alla sur la grève qu'il longea un moment ; puis il s'arrêta en face des flots. Il haïssait Yves surtout lorsqu'il pensait à Anisette, cependant cette affaire d'intérêt l'irritait également. En son esprit s'élevaient une foule de petites rancœurs, légères ou graves, contre le Breton. Réunies en faisceau, elles représentèrent un Yves monstrueux qui le détestait et que, dans son imagination, il n'exécrait pas moins.

Le soleil allait se coucher et, tandis que Gaspard restait les bras croisés devant la mer, les mouettes, silencieuses jusque-là, se mirent à crier en chœur un nouveau mot :

— Yves, Yves, Yves !

Les oiseaux mêmes semblaient se moquer de lui. Il retourna vers le Ponantais. L'astre du jour sombrait à présent du côté de Tampico dans un océan d'or fluide. Le moindre flocon d'écume devenait un bouquet de lumière, et les sables s'étendaient comme le rivage doré d'un mer vermeille.

Gaspard s'approcha d'Yves. Ses mains se crispaient dans ses poches ; ses lèvres étaient sèches.

— Je ne te l'envoie pas dire, déclara-t-il, renouant

la conversation, tu es un voleur et le fils d'un voleur ! Et moi-même je ne suis qu'un idiot d'éprouver de l'amitié pour un saligaud de Ponantais comme toi !

Yves sursauta. Lente à s'éveiller, sa colère devenait parfois terrible. La ceinture et la poche contenant l'argent gisaient à terre. Il leur donna un coup de pied et s'avança au-devant du Moco.

— Tu dis ?

— Je dis ce que je dis.

— Jette-moi ça ! cria Yves.

Le Moco avait enlevé d'un trait son couteau de la gaine pendue à sa ceinture. Yves en possédait un aussi, mais ne l'avait pas tiré. Il demeurait les bras croisés sur sa vaste poitrine, comme s'il voulait contenir sa fureur. Il dit, méprisant :

— Tout le monde sait qu'un Moco et une femme ne savent se battre qu'avec leurs griffes et leur langue.

Gaspard laissa tomber son arme, puis il se baissa pour la ramasser. La rage l'égarait. C'était l'instant critique. La seconde suivante il aurait pu replacer le couteau dans sa gaine et tout ce serait bien passé si Yves, dont la colère montait, n'eût lancé un mot court, une de ces basses insultes qui blessent plus qu'une gifle.

Le Moco se rejeta en arrière comme si une vipère l'avait mordu, puis sa lame brilla en l'air et Yves tomba sur le dos en faisant entendre une toux sifflante et en donnant des coups de pied dans le sable.

L'arme avait touché la carotide, l'air en s'y précipitant produisait une espèce de gargouillement ; mais Gaspard ignorait ce que cela signifiait ; il recula, les poings fermés, prêt à la bataille, certain que son adversaire allait se relever.

Mais Yves allait mourir... de rien, semblait-il ; car le couteau gisait sur le sable à peine taché et le moribond ne présentait d'autre blessure qu'une égrati-

gnure au cou, par où le sang suintait et bouillonnait à chaque aspiration.

Un moment, Gaspard demeura figé sur place, tandis que les derniers rayons de flamme allongeaient son ombre sur la grève. Puis, agenouillé près du cadavre, il le secoua par le bras, le suppliant de se réveiller, de revivre.

## CHAPITRE V

### DANS LES BUISSONS

Après les premiers éclats d'une violente douleur, chagrin d'enfant plutôt que d'homme, Gaspard se redressa, se mit debout. Depuis longtemps le soleil avait abandonné le ciel ; la mer pailletée de reflets d'étoiles brisait doucement son écume sur le sable, et sur ce sable Yves était étendu.

Pendant un moment, contemplant celui qui avait été son ami et sa victime, il aperçut la mort comme dut la concevoir l'être préhistorique. Cette impression s'effaça ; les étoiles redevinrent les étoiles, la mer reparut à ses yeux, et ses pensées reprirent leurs cours.

A qui la faute, après tout ?

Le couteau avait été lancé sans intention homicide : quel droit avait Yves de mourir d'une semblable égratignure ? Et puis ce vilain mot, le dernier d'une série d'injures ! Peu à peu, l'esprit de Gaspard revint sur le passé, remontant jusqu'au bar de Riga et à Anisette telle qu'il l'avait vue la dernière fois, sa petite main d'une propreté douteuse posée sur la grosse patte velue

du Breton. Tous les griefs de Gaspard surgirent, innocentant son acte. S'il avait tué, c'était sans préméditation... et à la suite de quelles provocations !

Il resta quelques minutes debout, le menton appuyé sur la main, les yeux fixés sur le cadavre ; puis il alla au bord de l'eau se laver les mains et le visage. Comme il revenait vers le bouquet de palmiers, les derniers incidents lui parurent lointains, datant de plusieurs années. Il s'arrêta à la vue du corps immobile. Le chagrin s'empara à nouveau de lui, dissipant toutes ses mesquines et mauvaises pensées... Il demeura là à contempler son œuvre. Certes, non, il n'avait pas eu l'intention de tuer ! Il ne se souvenait pas d'avoir frappé avec son couteau ; acte purement automatique, commis dans un moment d'égarement. Malgré tout, il avait assassiné Yves !

Maudissant sa colère, il saisit le cadavre de son ami et le traîna par les épaules vers les buissons.

. . . . . .

En sortant du fourré, sa tâche accomplie, Gaspard parcourut des yeux la grève blanche et paisible. Rien n'y rappelait le drame, sauf le couteau demeuré sur place. Gaspard le ramassa, l'essuya dans le sable, le remit dans sa gaine. La ceinture avec la poche pleine d'or était sous les arbres ; il la prit inconsciemment et la porta vers la tente.

Deux lourdes mains semblaient peser sur ses épaules. Une lassitude épouvantable s'abattit sur lui, le privant de pensée et presque de mouvement ; lorsqu'il atteignit la tente il vacillait comme un ivrogne.

Rampant sous l'abri de toile, sa fortune près de lui, il s'effondra dans un sommeil profond.

## CHAPITRE VI

### SEUL !

Lorsque Gaspard ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Aussitôt, le drame de la veille se représenta à sa pensée. Il aurait pu croire que, sous le voile du sommeil, son esprit en avait discuté encore les pénibles incidents, car à son réveil il disait, comme s'il poursuivait une conversation : « Oui, et pour comble, je lui avais sauvé la vie. » Il se glissa hors de la tente et se redressa sous les palmiers.

La matinée tiède et ensoleillée l'enveloppait de clarté. Au-dessus de la mer et des sables, les mouettes tourbillonnaient ainsi que des flocons dans le saphir du ciel. Une brise tiède agitait les palmiers. Gaspard ramassa des broussailles, les alluma et y empila des débris de bois. Quand le feu darda ses langues rouges vers le soleil, Gaspard s'arrêta soudain. A quoi servirait ce feu ? Il ne savait pas faire la cuisine. Yves s'était chargé de ce soin, faisant cuire les crabes, la viande et le reste, utilisant une vieille boîte de conserve en guise de casserole. Né pratique, il menait à bien n'importe quelle tâche.

Pour la première fois, Gaspard se rendit compte qu'Yves avait toujours joué le rôle actif dans leur petite association, tandis que lui-même se contentait de le regarder faire. Yves avait recueilli les vivres, Yves trouvait le bois à brûler, Yves ramassait les crabes,

Yves avait déterré l'or, Yves avait tout fait depuis leur naufrage.

Gaspard ne s'était montré capable que de fumer en rêvassant. Sans être un paresseux, loin de là, il avait tout abandonné aux mains de ce géant blond, énergique, gai, plein de ressources. Yves s'était manifesté comme le meilleur des deux, et continuait à s'affirmer tel, bien que couché sans voix et sans vie dans les broussailles.

Le Provençal éparpilla le feu à coups de pied et jeta du sable sur les cendres ; ensuite, il déjeuna avec un peu de biscuit et de viande de conserve. Après quoi, il alluma sa pipe et erra au bord de l'eau.

Il était huit heures ; la brise s'élevait de la mer langoureuse et profonde.

Debout, une main ombrageant ses yeux, Gaspard promena ses regards au large. Pas la moindre voile, pas la plus petite trace de fumée !

Les cris des mouettes arrivaient plus ou moins distincts selon les bouffées du vent. Bien qu'il les eût entendus depuis son réveil, il n'y avait pas prêté attention. Tournant les yeux vers le sud-est, il suivit le vol des oiseaux dans l'azur. Et tout à coup. il se sentit accablé par sa solitude, son complet isolement ; les mouettes semblaient lui crier sa détresse :

« Tu es seul ! Tu es seul ! Seul ! Seul ! Tu es seul toute la journée, toute la nuit ! A qui veux-tu parler ? Que feras-tu ? Tu es seul sur la grève déserte ! Seul ! Seul ! »

Gaspard épongea la sueur qui perlait sur son front. Il examina encore une fois la mer sans voiles et s'en alla vers la tente. Là, sa terreur l'abandonna subitement. Il se gourmanda pour sa stupidité, et afin de ne plus penser à Yves, il se représenta l'aspect du navire qui le délivrerait, puis ramassa la ceinture et l'or. Quelques traces demeuraient visibles sur la boucle couverte de vert-de-gris. Il nettoya le cuivre avec du sable, et les

initiales S. S. apparurent gravées sur le métal. Le matelot médita un instant sur cette découverte ; après quoi, il versa sa fortune sur le sol.

Bien qu'il connût le nombre exact des pièces, il les recompta plusieurs fois de suite. Puis il envisagea les dépenses qu'il ferait.

Il se divertit ainsi pendant une heure, et fut ramené à la réalité par un pincement au cœur. La matinée durait encore, l'affreuse journée commençait à peine. La solitude retomba sur lui. Après un instant de répit, les mouettes crièrent de plus belle, tournoyant, s'élevant, retombant, pêchant automatiquement, elles semblaient faire partie d'un mécanisme infatigable, troublant le calme du ciel.

Gaspard remit les pièces dans la pochette, jeta la ceinture dans un coin et se dirigea vers les buissons.

Une sorte de sillon se dessinait sur le sable, comme si l'on avait traîné un sac dans le fourré. Gaspard évita ce sinistre sentier, traversa l'îlot, piétinant les arbustes. Il n'avait pas d'autre motif que celui de fuir et de se donner de l'exercice. La chaleur pesait lourdement, l'air tremblait sous les rayons ardents, le fourré était dense, pourtant Gaspard eut l'impression d'avoir en une seconde atteint la côte septentrionale. L'îlot l'avait poussé là comme pour lui montrer son exiguïté, et lorsqu'il mit le pied sur la grève, une nouvelle sensation l'étreignit : celle d'être enfermé dans un petit cercle sans issue.

Il suivit l'arête formant le bord du lagon ; la marée commençait à monter ; on apercevait le vaisseau plus nettement encore qu'au coucher du soleil ; seulement le tableau avait perdu de sa beauté.

Couché dans les flots d'un vert cristallin, le bâtiment semblait terne et sans vie ; cependant des poissons égayaient le lagon, des myriades de flèches colorées, fantômes teintés de saphir, de rubis, d'émeraude.

Comme un enfant en contemplation devant un aquarium, Gaspard se mit à observer la vie du lagon et, pendant un moment, oublia sa solitude. Puis il se promena au-dessus de l'épave. La brise augmenta, elle lui caressait les cheveux, et des voix lasses et affaiblies par la distance lui répétaient :

— Seul ! Tu es seul ! Seul ! Seul ! Vois comme nous dansons dans le vent tandis que tu demeures là, seul ! Seul ! Seul !

Il se tourna vers l'autre côté de l'île où les ailes blanches des mouettes semblaient lui faire des signes. Leurs cris prenaient un accent désolé, rendu plus navrant encore par la splendeur du ciel, le triomphe de la lumière solaire, la tiédeur du vent. Il n'existe aucune désolation aussi tragique que celle de l'été. Ici où les êtres auraient dû surpeupler la terre, on ne percevait d'autres mouvements que ceux des oiseaux et des vagues.

— Mon Dieu ! s'exclama le Moco.

Il fourra son poing crispé dans sa poche et, délaissant le lagon, suivit les rochers vers le sud de l'île où les récifs prenaient la forme de dents tranchantes comme des rasoirs. Là venaient échouer la plupart des épaves provenant du *Rhône*. Gaspard entrevit une nouvelle occupation.

Il entra dans l'eau jusqu'aux genoux. Au moment de l'explosion des chaudières, le *Rhône* avait certes rejeté une bonne partie de son contenu, mais le bâtiment renfermait encore beaucoup de choses qui, les unes après les autres, émergeaient de son sein comme des bulles et venaient à terre en dérive : cages à poulets, boîtes, tonneaux s'entre-choquaient dans le ressac. De lourdes poutres flottaient, mâchées et éraillées par les écueils dont les aspérités laissaient des traces sur tous les débris. Rien ne méritait la peine d'un sauvetage ; cependant Gaspard trimait comme un débardeur,

halant des espars roulant des tonneaux, pour oublier la solitude. Mais la solitude était présente et sa voix subtile se faisait entendre dans le murmure de la vague et dans le silence même du ciel.

Gaspard s'épongea le front, regarda les objets entassés. Il se rappela Yves accomplissant ce même travail. Pour la première fois depuis le meurtre, une pitié lui vint pour l'homme étendu, inerte, parmi les broussailles. Une pitié qui surgissait des profondeurs de son âme, car elle naissait d'un apitoiement sur sa propre infortune.

Gaspard pensa à la tente dressée sous les palmiers et au plaisir qu'il éprouverait à trouver Yves assis près d'elle. Presque aussitôt cette idée le fit frémir d'horreur. Il se mit à rire tout haut comme pour se rassurer : les vagues et les mouettes lui répondirent. Laissant sécher au soleil les objets si péniblement récupérés, il se dirigea vers la grève.

Nul ne se tenait à côté de la tente, mais le vent jouait avec un coin de la toile et faisait d'étranges gestes à mesure que le Moco traversait la blanche fournaise des sables.

Les moindres sons, les moindres mouvements de la matière inanimée ou vivante commençaient à prendre une bizarre signification pour Gaspard. Le silence et la clarté du soleil avaient d'abord conspiré pour lui montrer la solitude, sujet bientôt repris, commenté et rabâché par les mouettes. Maintenant que la pitié s'était insinuée en son âme, la lumière lui tenait un langage plus troublant encore :

— Es-tu réellement seul ? Si oui, qui donc te fait signe là-bas ? La tente qui claque au vent ? Ah ! vraiment ?

Le silence retomba un instant, puis un faible appel, lamentable, quintessence de l'isolement et du remords,

arriva du lointain où tournoyaient les spectres blancs dans la brume azurée de midi :

— Yves ! Yves ! Yves !

Gaspard fixa le pan de la tente ; le vent agita les palmes, un petit tourbillon de sable s'éleva, s'éloigna en dansant. Un démon invisible semblait s'en prendre à tout sur son passage : aux arbres, aux buissons de lauriers-roses. Abrité sous sa tente, Gaspard se reposait de son effort de tout à l'heure en écoutant les frôlements des palmes, les susurrements du sable, les trémoussements de la tente. Ce n'était que le vent. Gaspard se figurait qu'une main allait soulever la toile et que la voix d'Yves allait dire : « Eh bien ! que fais-tu là ? »

Il chassa cette idée. Pas un instant, il ne redouta le cadavre endormi dans le fourré. Pour tout l'or du monde, il ne l'eût pas regardé, mais il ne le craignait pas ; au contraire, il pensait à lui lorsqu'il voulait chasser la terreur indéfinissable qui prenait lentement possession de son âme. Il n'éprouvait aucun remords. La mort d'Yves, pour lui, n'était qu'un accident. Cependant on prétend que les victimes de mort violente reviennent parfois hanter le lieu de leur trépas.

On peut fuir une maison fréquentée par des revenants, mais il est impossible de s'échapper d'une île hantée. La certitude d'y demeurer prisonnier provoquait chez Gaspard une épouvante génératrice de fantastiques visions. Il alluma sa pipe et s'endormit en fumant.

Une heure après, il se réveilla, calme et dispos. Le sommeil avait chassé la solitude, la superstition et leur cortège de fantômes. Ayant faim, il déjeuna de viande de conserve et de biscuit.

Il était trois heures et demie, l'après-midi se posait lourdement sur l'île. L'atmosphère ondulait par-dessus les sables et un bourdonnement d'insectes émanait des buissons. Une torride et gigantesque pyramide de

lumière pesait sur la nature, l'écrasant presque jusqu'au silence.

A quatre heures, Gaspard était debout sur la petite jetée de corail, à l'endroit où il se trouvait la veille lorsque Yves l'avait appelé pour lui montrer son trésor. Aucun poisson n'était visible dans l'eau, où seuls flottaient quelques rubans d'algues. L'onde, aussi brillante qu'une pierre précieuse, magnétisait le regard comme un globe de cristal. A l'extrémité de cet éperon encerclé par la mer, on avait l'impression de naviguer sur un navire.

Gaspard fut brusquement rappelé à la réalité par la sensation que quelqu'un se tenait derrière lui. Il se retourna brusquement. Rien. Pourtant, il avait cru discerner le voisinage d'une personne dont l'haleine lui effleurait la nuque. Il eût juré qu'en se retournant plus vite il aurait aperçu l'invisible.

Gaspard se ressaisit avec un léger frisson, scruta de nouveau l'horizon, puis retourna sur la grève.

Il quittait les récifs quand il vit sur le sable quelque chose qui lui coupa la respiration : l'empreinte d'un pied nu.

C'était une marque laissée par Yves, et qui n'avait rien de surnaturel. Faite la veille, elle restait parfaitement nette, car un fragment de rocher l'avait abritée du vent. Mais pour Gaspard cette découverte lui causa plus d'épouvante que s'il se fût trouvé en face du mort ressuscité.

Il s'éloigna sans oser regarder en arrière. Il ignorait de quel côté il se dirigeait, mais ses pas le portèrent vers le bosquet de palmiers.

Alors il s'assit, le dos appuyé contre un arbre ; sa terreur se tenait toujours en embuscade, mais le palmier le protégeait. L'arbre était un être vivant, une personnalité qui venait de surgir du monde à demi inanimé des fleurs et des plantes. Dans sa terreur,

l'homme aurait étreint l'arbre, mais il craignait de faire le moindre mouvement.

La raison vint au secours du matelot. Il se souvint qu'Yves s'était promené la veille sur les récifs. La trace était celle d'un pied humain et non d'un spectre.

Gaspard en était là de ses réflexions, quand un hurlement aigu retentit derrière lui. Croyant entendre la voix d'Yves, il bondit sur ses pieds et, criant d'effroi, se cramponna au palmier.

Un grand albatros noir, aux yeux brillants et au bec rouge, passait sur l'île. Puissante silhouette, silencieuse dans son vol comme une flèche, l'oiseau traversa l'espace. Il salua l'île d'un second cri et se perdit dans l'azur.

Gaspard poussa un soupir de soulagement et rougit de ses alarmes superstitieuses. L'île parut soudain libérée d'un mauvais génie. Il s'irrita de s'être laissé berner par un simple oiseau.

Une année lui eût semblé moins longue que le temps écoulé depuis l'aurore. Maintenant, le soleil glissait vers la mer, terminant cette journée de solitude et d'effroi.

## CHAPITRE VII

### LE BATEAU

La plupart des hommes ne connaissent ni le jour ni la nuit tels qu'ils sont en réalité. Garantis du vent et du soleil par les habitations, sauvés de l'obscurité par la lumière artificielle, protégés de la vérité par les mots, ils se sont créé un monde factice au milieu de l'Univers. Cependant, de nos jours encore, l'homme, quand il se trouve seul dans une lande, sur une montagne ou devant l'océan, peut écouter le véritable, l'éternel langage de voix antérieures à notre apparition et destinées à nous survivre.

L'art, soit qu'il façonne le marbre, soit qu'il s'exprime par la musique ou la poésie, n'est qu'un écho atténué de ce verbe immortel dont la sublime simplicité réduit l'homme au désespoir.

L'individu le plus primitif, doué de quelque imagination, comprendra mieux l'idiome des choses éternelles que ne peut le faire l'intellectuel le plus érudit s'il n'est qu'un imitateur.

Gaspard était très imaginatif. Jusqu'à ce jour, dans le gaillard d'avant ou dans la soute, les camarades et la besogne l'avaient éloigné de la vérité. Son esseulement le remettait en contact avec elle.

L'après-midi mourant avait touché son cœur et son esprit. Il lui semblait que les anciennes divinités de la nature venaient de débarquer sur l'îlot. Quoique invisibles, elles entouraient Gaspard, l'intriguant par

leurs murmures. La crainte, l'air, la distance, la lumière, l'océan, parlaient tantôt séparément, tantôt en chœur. La solitude leur faisait écho.

Le ciel et la mer renfermaient plus de choses qu'il ne l'avait soupçonné. Les bars, les postes d'équipage et les chambres meublées des ports, tous ces trous noirs lui avaient caché le mystère de la beauté. Ce nom : la mer, ravalé au sens de quais et de navires, de soutes et de chaudières, de ponts où l'on entrevoit parfois les flots, avaient paralysé son esprit. Mais douze heures d'isolement et de crainte avaient suffi pour décoller les fausses étiquettes et lui permettre, sinon d'entrevoir la vérité, du moins de reconnaître son erreur.

Les mots tenaient en suspens leur puissance hypnotique sur cet esprit relativement primitif, et tandis que Gaspard admirait la chute du soleil dans le ciel occidental, les termes « coucher du soleil » et « mer » ne lui vinrent même pas à l'idée. Il pensait sans employer les mots humains, perdu dans une contemplation identique à celle d'un animal qui aperçoit dans le lointain quelque phénomène nouveau.

Le spectacle était aussi majestueux que pouvait le rendre l'immensité de la scène. Le feu, la lumière, la distance assistaient aux noces du soleil et de l'océan. Toutes proportions et limites étaient bannies de cet univers ambré où l'astre d'or descendait dans une mer vermeille.

Le globe solaire atteignait presque la ligne de l'océan. Les flots et le soleil demeurèrent un instant séparés et la splendeur de l'eau reflétait la magnificence du ciel. Un silence suprême, solennel, religieux s'étendit sur l'occident.

Cela ne dura qu'une seconde. Ensuite, comme une amoureuse frémissant sous un baiser ardent, la mer s'élança vers son amant. Elle l'anéantit en un clin d'œil, l'absorba, le fit fondre comme une cire englou-

tie dans un creuset d'or en fusion. La nuit de plus en plus bleue, de plus en plus sombre, apparut.

Une main invisible sema des étoiles dans le ciel. Avant qu'on eût eu le temps de s'en rendre compte, les ténèbres s'emparèrent du monde et la brise nocturne souffla parmi les palmiers.

Gaspard se leva, s'étira, rampa sous l'abri de la tente. Le narcotique que lui versaient l'air salin et sa propre fatigue le plongèrent immédiatement dans un lourd sommeil.

Un bruit le réveilla.

Il lui sembla que là, tout proche de sa tente, quelqu'un avait battu du tambour. Son esprit en alerte fut de nouveau envahi par la peur.

Il prêta l'oreille, mais n'entendit que la sonorité lasse des vagues balayant la grève.

Le bruit recommença, lointain cette fois, mais aussi brutal que l'appel d'une trompette.

Si ce bruit provenait d'un tambour, l'instrument devait être gigantesque.

Gaspard, la face inondée de sueur, se traîna hors de la tente et resta debout sous les palmiers.

Rien. La lune au premier quartier s'était levée et voguait parmi les étoiles. La clarté sidérale inondait la mer et débordait dans l'écume. Les palmiers se découpaient nettement contre le ciel.

Le matelot écoutait toujours ; le bruit lui parvint une troisième fois, mais de très loin. On eût dit que le géant battant du tambour faisait d'immenses enjambées sur l'eau pour achever le tour du monde avant l'aurore.

Si Gaspard avait connu la faune marine de ces parages, ce vacarme l'aurait moins terrifié. Il était produit par de grosses raies appelees diables, ou chauves-souris de mer, qui se soulèvent au-dessus des flots, retombent et font jaillir les vagues en écume avec un bruit qui se

répercute à plusieurs milles à la ronde. Mais le matelot ignorait cela ; les yeux fixés sur l'horizon, son esprit continuait à suivre le titan qui battait un si étrange réveil.

La lumière claire et froide de l'aurore s'épandit lentement, éteignant les constellations, faisant pâlir le ciel, dont les tonalités allaient du gris de fumée jusqu'à l'outremer et au bleu des glaçons. Ensuite, elle s'épanouit en une coloration chaude et tendre comme un reflet sur une peau satinée. Un fil d'or vivant glissa comme un serpent sur la ligne du ciel, effaçant les dernières étoiles. Le soleil risqua un regard sur l'océan, puis se releva et lança ses rayons à la face du monde.

Les flots de clarté tombaient sur les Bahama. Dans une centaine de rades, depuis le cap Sable jusqu'à Port-d'Espagne, les mâts des vaisseaux s'illuminaient. La Martinique, la Guadeloupe, les pics, les mornes, les vallées flambaient comme des feux de Bengale verts dans le zéphyr matinal. Key West serait atteint avant peu. Le golfe du Mexique, de Galveston à Tampico, naguère criblé d'étoiles, allait se transformer en un lac de saphir. Du grand Caïman à Darien, de San-Juan à la Guaira, les Caraïbes allaient se réveiller. Le vent qui soufflait dans la figure de Gaspard passait sur le rire azuré de la mer, il apportait le parfum des orangers et des jardins où se fermaient les jasmins de nuit ; les insectes nocturnes cessaient leurs chants, les lucioles se préparaient à éteindre leurs lanternes.

Gaspard ne connaissait rien du superbe poème en couleurs que l'aurore offre à Dieu chaque fois qu'elle chasse les ténèbres des tropiques. En ce moment, il n'apercevait pas le lever du soleil, il avait même oublié ses frayeurs, le regard fixé sur un objet éloigné d'un mille vers le sud-est. Cette chose, ronde et foncée, sautelait dans l'eau étincelante.

Elle ressemblait tantôt à une bouée en dérive, tantôt à la tête d'un nageur. Elle approchait, entraînée par le courant. C'était un canot ! Aucune erreur ne fut bientôt possible. Au gré des vagues, l'embarcation se montrait tantôt par l'avant, tantôt par le travers.

Un bateau ! L'évasion de l'îlot, de ses cauchemars, de ses terreurs ! Le cri poussé par Gaspard ressembla à celui des mouettes. Le marin se mit à courir sur le sable dans la direction de la petite jetée et s'avança jusqu'à l'extrémité du promontoire. Alors, ombrageant ses yeux de sa main, il examina la barque qui dansait sur les vagues. Rien de plus gai à voir que ses mouvements. Elle était vide et dérivait du côté de l'îlot, mais elle ne toucherait pas la grève. Gaspard, se rendant compte qu'elle passerait à quelques centaines de mètres, quitta ses vêtements et se déchaussa.

Le bateau, tout petit, semblait tenir le milieu entre un youyou et un canot. De loin, il paraissait noir, mais de près, Gaspard vit qu'il était peint en blanc. Au moment où le Provençal se prépara à nager vers lui, la frayeur éprouvée naguère lui revint. Il avait l'impression de sentir derrière lui un ennemi redoutable que son effort courrouçait. Pendant un instant le manque de volonté que l'on éprouve dans un cauchemar l'immobilisa, et le fit frissonner ; mais à la minute suivante il était dans l'eau et nageait ferme.

Il lui fallut lutter contre le courant ; les vagues le frappaient comme des mains cherchant à le retenir, mais le choc de la plongée lui avait donné du courage.

Dès que l'embarcation fut à portée de son bras, le nageur se cramponna au banc de nage. La barque s'inclina, tandis qu'appuyé du coude sur la traverse, il examinait l'intérieur. Il n'y avait que les planches du fond et une paire d'avirons bien lavés par les embruns. Un poisson volant s'agitait faiblement dans les quelques centimètres d'eau embarqués en route.

Gaspard gagna l'arrière, puis se hissa à bord et se redressa.

Il était enfin délivré de cette île, mais devrait y aborder une dernière fois pour prendre ses vêtements, ainsi que de l'eau douce et des provisions.

## CHAPITRE VIII

### L'ÉVASION

Gaspard resta un moment à se balancer à la lame, scrutant des yeux l'immensité du sud où il n'aperçut pas la plus petite voile ni la moindre trace de fumée. Tout à coup, l'île l'appela par la voix des mouettes.

— Te voilà dans le bateau ! Reviens ! Reviens ! Tu crois nous échapper ! Nous pêchons, nous tournons, nous crions. Ah ! la lassitude causée par le bleu éternel de la mer et du ciel ! Oh ! la fatigue du vent, du soleil ! Tout cela est à nous, et à toi pour toujours.

La mélancolique berceuse de la grève se mêlait à leurs piailleries. Le pan de la tente s'était détaché et faisait des signes. Cependant, Gaspard devait à tout prix embarquer de l'eau, des provisions et des vêtements.

Reprendre pied sur cette terre épouvantable, quitter le bateau, le temps de se munir des objets indispensables, voilà l'acte de courage qu'il était urgent d'accomplir.

Gaspard mit les avirons en place, rama dans la direction de la grève, et amarra solidement la barque. Elle

ne courait là aucun danger, mais il ne fallait pas l'y laisser indéfiniment. Si l'eau baissait trop, il ne pourrait la remettre à flot qu'à la prochaine marée haute.

Entré dans l'eau jusqu'à mi-jambe, Gaspard tira encore la proue sur le sable, ensuite il se précipita dans la tente, s'empara de la ceinture et de la pochette, puis, s'approchant du tas de provisions, saisit un sac de biscuits, quelques conserves, et, les bras surchargés, retourna au canot.

Il se démenait en gestes de cauchemar : car les frayeurs indéfinies de la veille s'étaient précisées comme si l'espoir d'une évasion prochaine leur eût donné corps. En courant, il sentait derrière lui la présence d'Yves, et tremblait en faisant la navette entre le bateau et l'endroit où étaient placées les provisions. Un tonnelet d'eau appartenant jadis au *Rhône* se trouvait près de la tente et devait être rempli. La source coulait dans les buissons, cependant il s'y rendit, écrasant le bois mort sous ses pieds nus, la respiration haletante, les lèvres aussi sèches que du sable. Pourtant le spectre d'Yves ne le saisit point tandis que, le tonnelet sur l'épaule, il regagnait en toute hâte le bateau. Il ne lui restait plus qu'à aller chercher ses vêtements, mais c'était la partie la plus périlleuse de l'expédition : une cinquantaine de mètres de grève s'étendait jusqu'à la jetée, et les vêtements se trouvaient à l'extrémité de ce promontoire. Couvert de sueur et frissonnant, Gaspard s'élança.

Il était déchaussé — il avait oublié ce détail — et le récif se hérissait d'arêtes tranchantes. Sanglant, pantelant, les mains tremblantes, il atteignit ses vêtements. Il enfila ses souliers et, portant sous le bras gauche sa veste, sa chemise et son pantalon, il courut sur le récif, bondit sur le sable et se précipita vers le bateau.

Le bateau restait là, tranquille, et bien en vue. Pourtant, des mains invisibles semblaient prêtes à le pous-

ser vers le large ; peut-être partirait-il avant que Gaspard pût le toucher ; jamais l'île ne lâcherait sa proie ! Quand il y fut, Gaspard frappa le plat-bord pour s'assurer de sa réalité tangible. Lançant ses vêtements dans le fond du canot, il essaya de le pousser. La marée avait baissé plus rapidement qu'il ne l'aurait cru, et deux hommes n'eussent pas été de trop pour le remettre à flot. En temps normal, Gaspard n'aurait jamais pu y réussir seul, mais la peur multipliait ses forces.

Le bateau oscilla légèrement, puis céda peu à peu, glissa jusqu'aux vagues et flotta. Gaspard s'y effondra et l'embarcation présenta le travers à la grève ; par bonheur, les lames n'avaient pas deux pieds de haut ; avec un des avirons, le matelot parvint à la détacher de la rive ; ensuite, il se mit à ramer.

C'était enfin la liberté ; ses avirons et le courant l'éloignaient de l'îlot et l'entraînaient vers la pleine mer. Les vagues agitées par la brise heurtaient le bateau et s'enfuyaient dans la lumière du côté où les palmiers ondulaient, où l'écume bondissait, où les mouettes criaient :

— Reviens ! Reviens ! Va aussi loin que te porteront les flots, nos appels t'obséderont. Tu vogues solitaire dans ton bateau. Où est Yves ? Yves ! Yves !

Et les derniers échos de l'île, déjà lointaine, lui répétèrent :

— Yves ! Yves ! Yves !

Après quoi, Gaspard n'entendit plus que le souffle du vent, le bruit des rames, les clapotis de l'eau. Ici, on ne voyait plus de grosses lames, les hauts fonds et les récifs ne troublaient la mer que dans les parages de l'îlot. Seule existait désormais le soulèvement de la houle infiniment bleue, une houle calme et lente, caressée par la brise, inondée de soleil.

## CHAPITRE IX

### UNE ÉTOILE SUR L'OCÉAN

L'îlot s'était effacé. Pâli par l'indigo de l'océan, le ciel s'arrondissait comme une coupole de flamme blanche. Des nuages neigeux couraient au Sud, pareils à des cygnes ; leur blancheur bleuissait encore la mer et approfondissait les lointains.

Gaspard posa ses avirons. Eloigné de l'îlot, il n'avait plus besoin de ramer. A quoi bon ? Il ne pouvait s'orienter. Sa seule chance de salut consistait dans la rencontre d'un navire. Il n'avait pas peur. Un pressentiment l'avertissait qu'il serait sauvé sous peu. Et il avait de l'eau et des provisions pour plusieurs jours.

La solitude avait disparu, restée dans l'île avec le cadavre d'Yves. Gaspard n'éprouvait aucun remords. Sa pitié de la veille s'était dissipée. Il avait trop souffert depuis. Torturé par un fantôme, il lui avait échappé grâce à une chance inespérée.

Il s'habilla, s'assit, et s'abandonna à la dérive, bercé par la houle. Le soleil montait au zénith. La brise était douce.

Vers midi, une quantité de poissons volants pourchassés par quelque ennemi sautèrent à tribord ; l'un d'eux passa par-dessus le bateau dans un vol silencieux, et s'évanouit ensuite, fantôme de l'océan.

Le vent tempérait la chaleur. De longs rubans d'algues flottaient indolemment ; une tortue, qui prenait un bain de soleil à la surface de l'eau, s'enfonça

dans l'invisible. Un grand goéland plana comme un nuage, puis disparut dans l'insondable azur.

Quelque temps avant le coucher du soleil, Gaspard, dressé de toute sa taille pour découvrir un plus grand champ visuel, ombrageait ses yeux de sa main. Il aperçut, à l'est, un point brillant comme une étoile.

## CHAPITRE X

### COMME UN VOLEUR DANS LA NUIT

C'était un voilier !

Gaspard, ombrageant toujours ses yeux, resta aussi immobile que le permettait le balancement du canot. Là-bas un vaisseau fendait de son étrave la mer azurée. Le point de clarté indiquait seul l'immensité de la distance. La brise avait fraîchi. L'eau soulevait allégrement le canot : sous les yeux de Gaspard, l'étoile grossissait, montait peu à peu et les voiles basses rejoignaient les hunes au-dessus de l'horizon.

Mais tout à coup la confiance du Provençal dans le destin disparut au moment même où celui-ci était en jeu. Il entrevit sa véritable situation et les redoutables risques qu'il courait. Pour la première fois il appréciait la valeur de ces vingt et une pièces d'or. Chaque pièce de cette monnaie pesait trois fois plus qu'un louis. Le hasard avait enfin daigné le favoriser et il lui serait doublement cruel de périr aujourd'hui.

Le voilier grandissait toujours. Gaspard ne douta pas un instant que le bateau ne se dirigeât droit vers lui.

Pourtant il était affolé par la peur de ne pas être aperçu. Incapable de conserver son sang-froid, il saisit les rames. Mais la manœuvre l'obligeant à tourner le dos au voilier qu'il ne voulait pas perdre de vue, il changea de position et, les avirons à demi rentrés, se remit à l'examiner.

Assis il avait un horizon moins étendu que debout ; cependant le bateau grandissait toujours. En plongeant les rames, Gaspard se maintenait face à un tableau qui se divisait en trois parties : l'arrière de son propre canot peint en blanc, éclaboussé d'écume et brillant au soleil ; le bleu du ciel et celui de la mer ; enfin le voilier.

La dimension de celui-ci augmentait toujours : un détail s'ajoutait à un autre. Gaspard distinguait déjà nettement le petit hunier de la basse voile de misaine. La couleur du vaisseau changeait aussi. L'étoile blanche devenait une pyramide tronquée, d'un rose pâle et brillant, autour de laquelle, par contraste, le bleu de l'océan s'atténuait et se transformait en un vert d'émeraude.

Sans cesse le bâtiment se précisait, il se développait ainsi qu'un bourgeon. Sa route le conduisait directement vers la barque, et l'équipage ne pouvait manquer d'apercevoir celle-ci... *si elle avait un fanal !*

C'était sa propre ombre, projetée par les rayons obliques sur le banc et le bordage, qui venait de suggérer à Gaspard cette inquiétante restriction.

Dans une heure le soleil se coucherait et la nuit arriverait peut-être avant que le bâtiment et la barque se fussent rencontrés.

On eût dit une course entre le soleil et le navire. Bien que ce dernier, selon toute apparence, se dirigeât de son côté, Gaspard savait qu'il pouvait passer assez loin de lui : et comme si cette hypothèse lui eût jeté

un sort, la taille du voilier semblait à présent ne plus augmenter.

Puis, avec une rapidité magique, ses contours se dessinèrent ; il perdit tout mystère et toute beauté. C'était un petit brigantin de deux cents tonnes à peine. Il ne filait pas plus de huit à dix nœuds et était éloigné d'environ cinq milles.

Gaspard interrogea le soleil derrière lui. L'astre gagnait sur le navire ; il se rapprochait de l'horizon et l'azur occidental se couvrait d'une légère teinte safranée. La vitesse du brigantin s'accrut. Abandonnant la teinte rosée que leur donnait la distance, les voiles tachées reflétaient les premiers ors du couchant. L'eau se fendait devant sa proue ainsi que du satin déchiré par un couteau.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à un mille, il parut être à portée de voix. Debout, oubliant la distance et le soleil, Gaspard enleva sa veste et l'agita en criant contre le vent, affolé. Mais, comme touché par la baguette d'une mauvaise fée, le navire se mit à perdre son coloris.

Gaspard tourna la tête. Hélas ! le soleil avait disparu du ciel, il ne restait plus à l'horizon qu'une traînée de feu, que la nuit engloutirait bientôt.

. . . . . .

La silhouette du navire prit l'aspect d'un vaisseau fantôme perdu dans un univers d'ombre violette. Le vent n'était plus qu'un léger souffle. A cet instant d'indécision où les étoiles n'avaient pas encore pris possession du firmament, Gaspard, à force d'écarquiller les yeux, ne voyait plus le voilier : il le retrouva enfin, effleurant l'eau de ses voiles à demi-gonflées ; ensuite, le navire redevint très visible sur la blancheur argentée de la mer illuminée par des millions d'étoiles.

Il marchait maintenant à une vitesse de quatre nœuds, sans fanal, véritable personnification du traître. Il passerait bientôt à cinq encâblures à tribord. Gaspard manœuvra habilement la barque pour lui couper la route. Il appela, mais sa voix était si faible que les matelots, s'ils l'entendirent, crurent percevoir le cri d'une mouette : car aucun feu de position ne se montra.

Le navire se détachait contre la pâleur livide du ciel. Le marin cessa de ramer, cria de nouveau. Il était si près qu'il distinguait le clapotis de l'eau sous l'étrave, le grincement des agrès, le claquement des voiles.

Silencieux comme une ombre, aussi noir que de la suie, le brigantin arrivait à une encâblure et allait le dépasser, lorsque Gaspard poussa un dernier hurlement de désespoir.

Alors, brusquement, des voix lui répondirent.

## CHAPITRE XI

### LE CAPITAINE SAGESSE

Une lanterne montra son œil rouge à tribord, quelqu'un héla.

Cet appel réveilla le poste d'équipage. Les ponts se garnirent d'hommes. Une autre lumière apparut à l'avant. Une figure noire, avec des yeux luisants et des dents blanches, grimaça au-dessus de la lanterne.

Un filin frappa la poitrine de Gaspard. Il s'y cramponna et, bientôt, la petite barque vint heurter le flanc du navire sous le porte-haubans de misaine.

Fixant le filin au banc de l'avant, Gaspard boucla la ceinture à pochette autour de ses reins, leva les bras et s'accrocha au porte-haubans, aidé d'une autre corde qu'on lui lança. Il se balança un moment sur le hauban. La minute d'après il était sur le pont.

La lumière sidérale se répandait confusément sur le bateau. Des nègres babillards et remuants entouraient Gaspard. Un individu coiffé d'un panama, qui l'avait aidé à escalader le bord, hurlait en français des ordres à un matelot descendu dans la barque. Il paraissait être le seul blanc à bord. Il se retourna pour lancer un coup de pied à un noir et, s'approchant de Gaspard, leva sa lanterne pour l'examiner.

— Français ? s'informa-t-il, regardant le naufragé de ses petits yeux noirs proéminents, sans sourciller.

Son visage. éclairé par la lanterne, était rond et

jovial. Pourtant l'expression du regard glaça Gaspard tandis qu'il répondait :

— Oui, Français, naufragé et en dérive dans cette barque jusqu'au moment où vous avez failli me couler.

— Quel navire ?

— Le *Rhône*, de la Compagnie Transatlantique.

— Le *Rhône ?* Je l'ai vu dans le port de la Havane. Est-il donc perdu ?

— Perdu corps et biens sur un récif.

— Vous êtes le seul survivant ?

— Oui.

— Boufre ! s'exclama l'homme en panama, trahissant son originale provençale. Vous êtes un Moco ; j'en étais un aussi jusqu'au jour où je suis devenu mon propre maître. Eh bien ! je vous ai sauvé, je m'empare du bateau. Je m'appelle le capitaine Sagesse. Voici mon rafiau : *La Belle-Arlésienne.*

Il saisit Gaspard par le col de sa veste.

— La barque m'appartient, vous comprenez ?

— Oui, elle est à vous.

— Elle vaut cinq cents francs et un pot de peinture qui effacera le nom du *Rhône.* Je vous ai trouvé sur un radeau, non : sur une cage à poulets, ou plutôt sur une poutre. Il entraîna Gaspard vers le gaillard d'arrière. Vous dériviez sur une poutre, c'est entendu ? Entrez !

Il ouvrit la porte d'une cabine sommairement meublée. Au-dessus d'une table se balançait une lampe. Deux autres portes donnaient accès aux cabines du capitaine et de son second, deux réduits à peu près aussi spacieux que des niches à chien. Le capitaine lança son panama sur la table et ouvrit un placard pour y prendre une bouteille de rhum, des verres, un paquet de biscuits. Ce personnage d'aspect réjoui avait, dès le premier moment de leur connaissance, demandé au naufragé de contribuer à commettre un vol. Posant

la main sur le sac d'or placé à son côté, Gaspard reprit :

— Mais ce canot n'appartient pas du tout au *Rhône*.

Le capitaine fit demi-tour.

— Vous disiez que...

— Oui : seulement vous n'avez pas tout entendu, je me suis bien sauvé du *Rhône*... et sur une poutre, précisément, puis j'ai débarqué dans une petite île. L'embarcation, venue à la dérive, ne portait aucun nom. Je l'ai capturée et elle m'a permis de m'évader.

— Outre ! dit Sagesse, versant deux verres de rhum.

Il semblait presque désappointé de ne pouvoir « refaire » un canot à la Compagnie Transatlantique. Tirant de sa poche un cigare de la Martinique, il l'alluma. Les coudes sur la table, il interrogea Gaspard, sans attendre les répliques, quelquefois même répondant lui-même.

— Le *Rhône*. Je l'ai vu à la Havane. Quel était son tonnage ? Oh ! je sais, sept mille. Il était pareil au *Roxelane*. Le *Roxelane* relâchait régulièrement à Saint-Pierre. Oh ! oui, je devrais connaître ce dernier bateau, un Martiniquais comme moi. Cependant je ne suis pas né à la Martinique, attention ! Non, je suis d'Arles. Mais j'ai passé trente ans à naviguer. On peut gagner de l'argent dans ces parages, mais on n'oublie pas pour cela le vieux pays. Vous êtes de là-bas : tous les Provençaux sont frères. Pensez donc ! Si j'avais ramassé un Hollandais, un Anglais, ou encore un Ponantais, est-ce que je lui offrirais du rhum dans ma cabine ?

Attendri par l'alcool et par la présence d'un autre Méridional, il avança les coudes sur la table et continua de jacasser.

## CHAPITRE XII

### LE RHUM

Le capitaine Sagesse avait accompli bien des exploits depuis le jour où, trente ans auparavant, il avait déserté un navire français pour élire domicile à Saint-Pierre. Il avait assez bien fait son chemin et intercalait des bribes de son histoire parmi le flux de questions dont il accablait Gaspard. En réalité, le seul sujet intéressant pour le capitaine Sagesse était sa propre personne. Quand il eut épuisé le peu de curiosité qu'excitaient chez lui les aventures de Gaspard, il reprit le fil de son récit, traitant le naufragé en vieil ami brusquement retrouvé. Le capitaine Sagesse et la *Belle-Arlésienne* avaient trempé dans tous les louches trafics : colportage de fusils pendant la guerre hispano-américaine, contrebande et autres choses encore pires. Sagesse avait tout fait. Son vaisseau lui appartenait, et il possédait des propriétés à Saint-Pierre. Il ne tarissait pas sur ses moindres faits et gestes, sur ses richesses et ses ambitions.

A demi assoupi par suite de la fatigue, Gaspard écouta d'abord comme en un rêve ce babillage ; puis l'alcool lui produisant également de l'effet, il se mit à rire de détails qui l'auraient indigné en temps normal. Certes, il avait à se reprocher maintes fautes mais il avait toujours agi loyalement. Il n'éprouvait aucune sympathie pour un coquin et le capitaine Sagesse en était un, à en juger par ses aveux. A l'entendre, il avait

roulé les gouvernements, les hommes, les femmes. Il ne donnait ni noms, ni dates, il se contentait de dire : cela se passait dans une petite île située peut-être à cinquante milles au sud, à moins que ce ne fût au nord du Rum-Cay ; mais peu importe...

Gaspard, sous l'influence du rhum et d'un cigare martiniquais offert par le capitaine, se sentit très heureux. La cabine de la *Belle-Arlésienne* ressemblait à un palais. Sagesse était le plus grand des héros et lui, Gaspard Cadillac, égalait Sagesse.

Il tendit son verre.

— Et remarque, continua Sagesse en versant du rhum, je ne me suis jamais enivré de ma vie et je n'oublie jamais non plus.

— Ni moi, interrompit Gaspard, je ne me saoule jamais et rien ne s'efface de ma mémoire.

Le souvenir d'Anisette et d'Yves lui revint à l'esprit et il frappa sur la table du poing.

— Non, je n'oublie jamais ! J'ai réglé son compte à un homme. Ecoutez !...

Mais Sagesse parlait d'autre chose. Gaspard, les yeux injectés, se balançant sur son siège, le cigare au coin de la bouche, n'entendait plus, tourmenté dans son ivresse par quelque chose d'indéfinissable qui prenait la forme d'Yves.

La femme du bar marseillais s'évoquait, grâce à la boisson. La pensée qu'un autre lui avait été préféré torturait Gaspard, encore que cet homme fût mort. L'alcool lui soufflait qu'il était, lui Gaspard, un homme incomparable. Pareille à un fantôme, Anisette ricanait, lui disant : « Bah ! Où est Yves ? Toi tu ne représentes rien pour une femme ! »

— Et cela valait sept mille dollars en monnaie américaine, expliquait Sagesse continuant son discours.

Gaspard, détachant ceinture et pochette, les posa sur

la table si violemment que des pièces d'or s'échappèrent.

— Regardez ! cria Gaspard, qu'en dites-vous ? Est-ce que cela ne vaut pas un coup de couteau ?

Les pièces dansaient devant lui tandis qu'il se balançait sur son siège. Chez cet homme habituellement sobre, le rhum et la fatigue avaient produit leur effet.

Sagesse s'interrompit net ; il fixa des yeux la bourse et l'or, puis l'individu assis en face de lui. Quoique bavardant constamment de ses propres affaires. Sagesse ne donnait jamais prise sur lui. Sauf pour leur bassesse, ses histoires étaient aussi brumeuses que des nuages. Le point faible du capitaine était un besoin de parler : il s'en rendait compte et savait diriger son bavardage ; les sottises dont il se vantait étaient apocryphes ; il était aussi impossible d'amener Sagesse à préciser une de ses histoires que de saisir un oiseau en attrapant son ombre au vol.

D'aucuns avaient essayé de faire chanter ce bavard en se basant sur ses propres intempérances de langage ; mais saisis eux-mêmes dans les serres du vautour qu'ils voulaient prendre, ils en avaient été pour leurs frais. Jamais il ne desserrait ses griffes tant qu'il restait une plume à sa victime. Jamais. Tout en débitant ses fariboles, il savait se taire sur les faits compromettants.

Il demeurait muet, riant sous cape, tandis que cet imbécile de Gaspard ramassait ses pièces en tas et réitérait sa question.

— Qu'en dites-vous ? Cela vaut bien un coup de couteau, quand vous vous êtes loyalement battu, homme contre homme, et que le plus fort reste vainqueur ?

Sagesse avança la main, prit une pièce, l'examina et la replaça.

— Ainsi vous l'avez tué ? dit-il. Mais d'où venaient

ces pièces ? Ce n'est pas de la monnaie courante. Avait-il dévalisé un musée ?

Gaspard hocha la tête avec un sérieux d'ivrogne.

— Vous avez deviné : il les avait volés à quelqu'un et refusait de partager. L'affaire se passait là-bas dans l'île.

— Ah ! ah ! repartit Sagesse. Alors vous l'avez tué dans l'île. Vé ! Vous me plaisez, vous ! L'île... comment déjà ? Et vous dites que votre camarade s'appelait ?

— Yves.

Epuisé, Gaspard tomba dans la troisième phase de l'ivresse. Appuyé lourdement sur la table, ses paupières se fermaient, ses doigts tenaient mollement le bout du cigare éteint.

— Yves... et quelle était sa spécialité ?

— Chauffeur.

— Oui, mais il portait un autre nom que Yves ?

— Qu'est-ce que vous me racontez là ? demanda Gaspard, se réveillant à moitié.

Sagesse répéta la phrase, mais, accablé de sommeil, le naufragé s'écroula en avant, la joue contre la table, la main droite posée sur la pochette contenant l'or.

Sagesse l'observa un instant, puis marcha vers la porte et cria : « Jules ! » Un bruit de pas étouffé parvint du pont et un grand nègre, pieds nus, avec une chevelure crépue, apparut sur le seuil de la porte.

Le capitaine lui indiqua Gaspard ronflant sur la table. Le nègre, la bouche fendue par un gros rire, souleva l'ivrogne par les épaules. Sagesse saisit les pieds et les deux hommes le portèrent jusqu'à la niche de tribord servant de cabine au second, quand il y en avait un. Ils déposèrent Gaspard dans une couchette. Sagesse mit la ceinture et la pochette à côté de lui, et, fermant la porte, l'abandonna à ses rêves.

Une fois seul, Sagesse prit une carte dans un placard, la déplia sur la table et se mit à l'étudier.

Gaspard avait spécifié qu'il voguait à la dérive depuis le matin seulement. S'il disait vrai, l'unique îlot sur lequel il eût pu vivre était marqué sur la carte. C'était une petite terre entourée de récifs.

Sagesse connaissait parfaitement la mer des Caraïbes et l'Atlantique au voisinage de l'archipel de Bahama. Il était certain, même sans carte, qu'une seule île répondait au signalement donné. L'ayant observée plusieurs fois à l'aide de sa jumelle, il savait qu'elle contenait sept palmiers, qu'elle possédait une grève de sable blanc et une ceinture de récifs meurtriers ; sa prodigieuse mémoire lui avait permis de s'élever du simple grade de matelot à celui de capitaine dans la marine marchande. Il prit encore dans le placard un encrier et une plume et traça une croix minuscule sur l'île ; ensuite, replaçant la carte, l'encre et la plume, il monta sur le pont.

La lune s'était levée, simple croissant qui pourtant inondait l'océan de lumière. Le vent avait fraîchi ; dans le silence on entendait le cliquetis de la chaîne du gouvernail, le clapotis de l'eau et, de temps à autre, le frottement d'une corde sur une poulie.

Le brigantin, vêtu de toile rapiécée, tachée et sale, traînant des algues tropicales sur sa coque niellée de bernicles, glissait lentement au clair de lune, gouvernant maintenant pour passer entre Haïti et Porto-Rico. Véritable sorcier de l'océan, il errait de port en port, tantôt accomplissant d'honnêtes besognes, tantôt faisant de la contrebande depuis le Yucatan jusqu'à Port-d'Espagne.

## CHAPITRE XIII

### LA « BELLE-ARLÉSIENNE »

Le lendemain matin, Gaspard s'éveilla vers six heures, à demi suffoqué par l'atmosphère lourde de la petite cabine où Sagesse l'avait enfermé. Le rhum lui empâtait encore la bouche, et tout de suite ses actes de la nuit précédente lui revinrent à l'esprit, en partie du moins. Il se souvint de la conversation et se rappela avoir pris sa ceinture pour la jeter sur la table... après quoi il avait tout oublié.

Il porta les mains à sa taille. La ceinture n'y était plus. Il sortit ses jambes du hamac, et, en se levant, toucha un objet dur : c'était la pochette... On ne l'avait pas dévalisé ! Il compta les pièces dans la clarté blafarde suintant par l'écoutille. Rien ne manquait. Il boucla sa ceinture, boutonna sa veste par-dessus et monta sur le pont. La *Belle-Arlésienne*, brassée au plus près, filait ses huit nœuds. Elle gouvernait au S.-S.-E. Ayant changé de direction durant la nuit, elle se trouvait en ce moment parmi une multitude de récifs au sud de l'île Turks. Sous le soleil levant la mer se déroulait déserte et sans voiles jusqu'à la côte d'Haïti, qui dessinait à l'horizon du sud une ligne teintée de mauve par la lumière matinale.

Gaspard jeta les yeux autour de lui sans apercevoir Sagesse. Un nègre, vêtu d'un pantalon de toile retenu par une seule bretelle, se tenait à la roue. Plusieurs autres noirs, occupés à quelque travail, étaient groupés

près du grand mât et une fumée légère, sortant de la cuisine, annonçait le déjeuner en préparation.

Aucune cargaison n'encombrait le pont, seules les ombres des agrès le barraient de larges hachures ; on avait placé la barque, la quille en l'air, en avant du grand mât. Le vieux brigantin présentait encore un aspect de légèreté dans la lumière fraîche du matin, l'azur du ciel et de la mer.

L'odeur de goudron et de chanvre, le gémissement du gouvernail, le grincement du mât, rappelèrent à Gaspard le *Tamalpais* et son adolescence. Aucune sensation ne ressemble à celle qu'on éprouve sur un voilier. Le bateau à vapeur est un poids mort conduit par une force étrangère, sa marche insulte la brise de l'océan. Le bateau à voiles participe du vent et de la mer, ses mouvements aisés paraissent dériver de ceux de la nature.

Tandis que Gaspard demeurait les yeux fixés sur la côte lointaine d'Haïti, le capitaine sortit de sa cabine et lui souhaita le bonjour. Sagesse portait une jumelle. Il s'arrêta à côté du Provençal et inspecta attentivement la terre. Sans la moindre allusion aux propos de la veille, il faisait de temps à autre des observations mêlées de réminiscences.

— Voilà la pointe Cabarette ; entre elle est la pointe Macuris ; là-bas, vous remarquerez cette tache bleue. L'eau entre profondément dans la terre, eh bien ! un gros navire anglais, le *Servern*, a coulé sur les rochers pendant la tempête de 82. J'ai aidé au sauvetage. Ma foi ! je n'ai jamais vu d'aussi grand navire avec ses flancs à ce point déchirés. Bondé de fanfreluches, des modes de New-York, expédiées à la Jamaïque, il s'est ouvert comme une boîte à chapeaux. Les récifs étaient attifés de chiffons. On eût dit que le *Bon Marché* avait fait naufrage. Vous pensez si les négresses sont venues à la rescousse ! — Ou bien encore : — Voyez cette

pointe à peine perceptible à l'œil nu, au sud de la tache bleue : c'est là qu'a été pendu le dernier des pirates, un nommé Freemantle...

« Que sait-il ? Que lui ai-je raconté hier soir ? Je me rappelle que j'ai nommé Yves, mais à quel propos ? Et l'or... Il a dû le remettre lui-même dans la pochette et placer la ceinture à côté de moi... Qu'ai-je donc bien pu lui raconter ? »

Ces pensées couraient dans l'esprit de Gaspard tandis qu'il regardait son compagnon en écoutant ses explications sans les comprendre. Mais, Sagesse, quoi qu'il pût savoir, n'en laissait rien paraître. Il causait familièrement. Et lorsque Jules apporta le déjeuner, les deux Français s'assirent devant le café chaud, le jambon frit et les bananes. Le capitaine continua de bavarder de tout et de rien, mais toujours de façon intéressante.

Il n'affectait plus la coquinerie. Cette humeur ne lui venait que le soir, sous l'influence de l'alcool. Sagesse était un buveur méthodique ; il ne touchait jamais une bouteille jusqu'à l'heure de l'absinthe.

Au cours du repas, Gaspard offrit de travailler pour payer son passage : mais Sagesse ne voulut rien entendre.

— Vous êtes un compatriote, je vous ai ramassé sur les flots, voilà tout ! J'ai plus de main-d'œuvre qu'il ne m'en faut, et que me coûte votre nourriture ? Nous réglerons cette misère à Saint-Pierre. Saint-Pierre de la Martinique est mon port d'attache. Vous n'y êtes jamais allé ?... Alors vous ignorez la douceur de vivre ! Vous verrez Saint-Pierre. Les hommes savent s'y amuser : l'amour ne coûte pas plus cher que les bananes.

— Je vous paierai alors... C'est-à-dire que je ne pourrai jamais m'acquitter de tout ce que vous avez fait pour moi.

Sagesse éclata de rire.

La physionomie du capitaine pouvait sembler agréable, sauf pour certaine fixité du regard. Son visage était rasé, gras et tanné. Dès qu'il riait, il montrait ses dents, et cela détruisait sa bonhomie : son rire ne dépassait pas sa bouche ; et le rire est inhumain s'il ne monte pas jusqu'aux yeux, qui corrigent la sauvagerie des dents.

La côte d'Haïti resta en vue toute la journée à l'horizon. L'eau était bleue au large de l'île, mais elle sembla à Gaspard moins azurée qu'auprès du navire. Cette impression était juste. La mer des Caraïbes, ce grand lac d'indigo flamboyant, envoyait sa couleur au-devant des voyageurs. Les flaques d'écume, bondissant sous l'étrave de la *Belle-Arlésienne*, passait comme des lamelles de marbre jetées sur des plaques de lazulite. Des violettes eussent semblé ternes comparées à la mer du côté du sud.

## CHAPITRE XIV

### LE MARCHÉ

Gaspard avait conservé une grande jeunesse de caractère. La poussière de charbon des soutes, les malpropretés de l'existence n'avaient pas terni l'éclat de son esprit. Les notes dramatiques, gaies, vives et indolentes qui font partie des terres méridionales aux ombres noires, aux routes blanches, aux ciels bleus, au mistral violent, aux fleurs fortement parfumées, résonnaient toujours dans la mentalité du Moco.

Sagesse lui-même gardait des traces de cette prédisposition dans l'outrance de ses actes et propos, dans sa vivacité, dans la fleur qu'il portait toujours à sa boutonnière lorsqu'il descendait à terre. Mais chez le capitaine, l'enfant cédait habituellement la place au maître.

A mesure que les jours s'écoulaient, Gaspard s'étonnait davantage de l'extraordinaire discipline de l'équipage et de la façon dont Sagesse le gouvernait. Lorsque le capitaine était absent, les hommes criaient et bavardaient ; dès qu'il paraissait, le silence s'établissait sur le pont comme il s'étend sur un bosquet quand les oiseaux ont signalé l'épervier.

Ses ordres étaient exécutés sur-le-champ, quoique jamais il n'élevât la voix. Si par hasard un matelot le gênait, Sagesse lui décochait un coup de pied ; à part cela, le commandement du capitaine semblait empreint d'aménité. A l'exception de Jules, natif d'Haïti, les marins étaient tous des nègres de la Barbade. Ils par-

laient l'anglais, que Sagesse connaissait aussi bien qu'eux. Outre le français et l'anglais, il savait l'espagnol, et le portugais. C'est à son instruction aussi bien qu'à sa ruse qu'il devait ses succès dans la vie.

Par une nuit lourde où la mer ressemblait à une nappe d'argent sous la lumière sidérale et le vent tiède, Gaspard, entrant dans la salle à manger, trouva Sagesse assis devant la table, en train d'étudier une carte.

— Si la brise tient, annonça le capitaine, nous arriverons à l'aube en vue de la Martinique.

Le regard de Sagesse se fixait sur la carte. Il ajouta :

— Que comptez-vous faire en débarquant ?

— Je n'en sais trop rien, répliqua Gaspard en prenant l'autre chaise. Je me présenterai à la Compagnie Transatlantique ; je retirerai ma paye et je tâcherai d'obtenir une indemnité pour tout ce que j'ai perdu dans le naufrage.

Sagesse leva les yeux sur lui.

— Si j'étais à votre place, je laisserais tomber cette idée. Présentez-vous, dites-en le moins possible, et ne réclamez pas d'indemnité.

— Pour quelle raison ?

Sagesse éclata de rire.

— Parce qu'il est préférable de ne pas remuer l'eau boueuse. Vous serez conduit devant un employé armé d'une plume et qui notera vos déclarations. « Vous demandez une indemnité ? — Bien, bien, répondra-t-il, c'est juste. Mais d'abord, mon ami, prouvez-moi que vous êtes bien celui que vous prétendez être. Donnez-nous les détails de votre aventure. » Alors, avec sa plume, il vous tournera sens dessus dessous et, continua Sagesse, frappant la table de son pouce, il n'est point prudent d'être retourné comme une crêpe quand on a un secret à cacher.

— A cacher ?

— Par exemple, le représentant de votre Compagnie Transatlantique pourra demander : « Quel était votre chef mécanicien ? Comment s'appelait votre second ? Aviez-vous un camarade ? Quel était son nom ? »

Sagesse examinait Gaspard et, voyant la sueur perler sur son front, il termina en riant :

— « Son nom était Yves, il s'est sauvé avec moi, nous débarquâmes dans une petite île ; il avait une ceinture contenant des pièces d'or volées et je l'ai tué pour prendre l'argent. » Vous ne tiendrez peut-être pas ces propos, mais votre figure ou vos manières feront soupçonner un drame, et quand on flairera du louche, on fera une enquête. Croyez-m'en, vous auriez dû brûler le cadavre.

Gaspard ne répondit pas tout de suite... Il avait donc tout révélé ! Il ne ressentait aucun remords, car il se sentait innocent, mais il éprouvait l'horreur de s'être trahi et d'avoir révélé la tragédie de telle façon que Sagesse le prenait pour un assassin. Cette pensée le paralysa un moment.

Pendant un moment seulement ; ensuite, il protesta :

— Je ne l'ai pas tué pour de l'or, c'est un mensonge ! Sa mort fut un simple accident. Nous nous sommes querellés... Le couteau l'a à peine égratigné et il est tombé. J'avais sauvé sa vie au péril de la mienne ! Quand j'ai parlé, votre maudit alcool m'avait rendu fou. Si j'avais assassiné mon camarade, vous l'aurais-je avoué ? Me croyez-vous ?

— Mon cher, répondit froidement Sagesse, je vous crois ; mais vous reconnaissez vous-même que vous l'avez tué.

— Accidentellement.

— Et vous avez pris son or.

— Il ne lui appartenait pas. Il venait de le trouver au milieu du fourré avec la ceinture et la pochette.

Pourquoi hochez-vous la tête ? Croyez-vous que je mente ?

— Qu'importe ? Cet homme avait découvert de l'or. Vous l'avez frappé involontairement avec un couteau et vous vous êtes emparé du trésor. C'est votre affaire, mais, comme je vous l'ai déjà conseillé, vous devriez laisser les choses en l'état. Oublions cela, soyons pratiques. S'il m'en prenait envie, je pourrais vous livrer aux autorités de la Martinique. J'ai marqué sur la carte l'endroit où je vous ai recueilli et la position de l'île, mais je n'ai aucun intérêt à vous attirer des ennuis. Eh bien ! faisons un marché ! Cet or vous dénoncera si vous essayez de vous en servir à terre. Vous devez le convertir en bons dollars américains. Posez-le sur la table, je vais vous le changer.

— Devant Dieu ! je n'en ferai rien ! jura Gaspard, à moins que vous n'ayez foi en moi, quand je vous affirme que je me suis loyalement approprié cet or et que tout cela est arrivé par accident !

Sagesse, qui devinait cet homme jusqu'au fond de la moelle, frappa la table.

— Je vous crois. C'est dit ! N'en parlons plus ! Maintenant terminons nos affaires.

Gaspard, ouvrant la pochette, empila les pièces sur la table.

Sagesse les compta et haussa les épaules.

— Changer cela chez un banquier ? Cela suffirait à faire soupçonner un saint ! Je ne pourrai m'en débarrasser qu'avec difficulté et je n'en courrai pas les risques sans un bon bénéfice. Je vous donne quarante dollars du tout.

— Moins de deux dollars pièce !

— Un peu moins.

— Morbleu ! Je les jetterais plutôt par-dessus bord.

Sagesse se mit à rire. Alors le marchandage commença. Les deux Méridionaux se tenaient chacun à un

bout de la table. La lampe se balançait au-dessus, éclairant la carte, les pièces d'or et les faces congestionnées des adversaires.

Sagesse, ayant les atouts en main, aurait pu s'en servir pour exploiter son compagnon, mais les principes du capitaine étaient les suivants : N'en appelez jamais aux lois sociales, sauf à la dernière extrémité. Ne dépouillez pas une personne à tel point que le désespoir la pousse à vous frapper.

— Soixante dollars ! conclut le capitaine après une demi-heure de discussion. Nous sommes d'accord ! Et je vous donnerai un conseil par-dessus le marché.

— Lequel ?

— Ne retournez pas à vos chaudières. A la Martinique, vous pouvez monter un petit commerce avec soixante dollars. Vous êtes jeune et actif, et à la Martinique soixante dollars équivalent à six cents au Havre ou à Paris. Je vous mettrai au courant des affaires. Savez-vous que moi, Pierre Sagesse, j'ai conseillé, à leurs débuts, une douzaine de commerçants martiniquais qui prospèrent à l'heure actuelle !

Le capitaine s'était levé, et tout en parlant il fouillait le placard contenant ses cartes. Il en tira enfin un petit sac en peau de chamois et versa son contenu sur la table. Le sac renfermait exactement soixante dollars en or et en argent.

— Ma foi ! la somme est au complet ; c'est bizarre, et ce devrait être un heureux présage. Voilà votre compte ; je ne veux ni la ceinture, ni la pochette, gardez-les.

Gaspard empocha l'argent. Il trouvait étrange que le petit sac contînt exactement le chiffre désigné, et il en conclut que Sagesse avait arrêté d'avance le prix à payer.

Le caractère du capitaine se révélait dans cet acte,

ainsi que dans son mutisme à l'égard d'Yves jusqu'à l'heure de sa proposition.

Gaspard quitta la petite salle, et, appuyé sur le bastingage de tribord, contempla l'océan.

Il revoyait l'îlot où le meurtre avait été commis. Il voyait les palmiers baignés de soleil, la grève étincelante, le ressac écumeux, les mouettes neigeuses. Il entendait les oiseaux :

— Reviens, reviens ! Tu crois nous échapper ! Ah ! ah ! jamais plus, jamais, jamais !

## CHAPITRE XV

### LA VILLE ENCHANTÉE

Le lendemain matin Gaspard fut réveillé par la chaîne d'ancre qui grinçait en passant dans l'écubier.

Cinq minutes plus tard, il montait sur le pont. Poussée durant la nuit par de mystérieuses mains, la *Belle-Arlésienne* avait découvert un paysage magnifique et jetait l'ancre devant le Paradis. Le mont Pelé, effleuré par l'aurore, se coiffait d'un turban de vapeurs ; les bois dégringolaient en cascades vert sombre jusqu'à la ville qui, à flanc de montagne, émergeait du feuillage, et dont les rues plongeaient à leur tour vers le port. Des panaches de cocotiers dépassaient les toitures rouges. Des squares, des jardins, des escaliers conduisaient d'une rue à l'autre : vieilles marches couvertes de mousse veloutée, vieux enclos donnant asile aux grenadiers et à la Fleur d'Amour, vieilles

maisons massives et peintes de couleurs claires, tout cela s'échelonnait depuis la lisière des grands bois jusqu'au port dont les profondeurs recélaient encore les ténèbres bleutées de la nuit.

Car la nuit s'attardait en bas, bien que le ciel au-dessus du mont Pelé resplendît d'un limpide azur. Dans l'est de l'île, à Grande-Anse, la matinée éclatait déjà dans toute sa magnificence, mais ici l'ombre des pics et des mornes produisait un clair-obscur d'un effet magique. La ville, aperçue comme à travers une gaze, paraissait dormir, pourtant elle frémissait de vie matinale et Gaspard apercevait les silhouettes des gens descendant en foule vers le port.

Retenue un moment dans ce bizarre crépuscule, la vieille cité de Saint-Pierre était littéralement suspendue entre le ciel et l'eau, entre la nuit et le jour, entre le passé et le présent.

Rien n'était plus admirable que la forêt escaladant la montagne derrière les maisons, la forêt où se mêlaient les balisiers, les palmiers, les tamariniers, les fougères géantes, enlacés par des lianes aussi grosses que des câbles. Au-dessus, le sommet du mont Pelé, enguirlandé de nuages, brûlait doucement dans l'azur.

Des navires s'ancraient dans le port. Des canots quittaient les quais. Les notes aiguës d'un clairon dominaient le brouhaha de la ville, et d'un vaisseau en partance s'élevaient les grincements des cabestans, les cris des matelots halant les drisses.

Les senteurs de la terre, des fleurs tropicales, du jasmin, de la vanille se mêlaient aux odeurs marines.

Gaspard se retourna vers l'ouest. Au delà de l'ombre projetée par l'île, la mer se déroulait, teintée d'un bleu virginal sous l'anneau d'émeraude de l'horizon.

Sortant de sa cabine, Sagesse contempla un instant la terre.

— Cela vaut mieux que les soutes à charbon, dit le

capitaine qui avait arboré un superbe complet de toile blanche. Regardez les canotiers qui se mettent en branle. Les officiers du port seront ici avant que nous ayons fini de déjeuner.

A peine venait-il d'achever sa phrase que Jules parut, sortant de la cuisine avec une cafetière fumante. Selon la prédiction de Sagesse, au bout d'une demi-heure les officiers montèrent à bord.

Ils entrèrent dans le rouf où Sagesse leur offrit du vermouth et des cigarettes. Ils connaissaient le capitaine et le considéraient comme un vieil ami. Les abandonnant au milieu d'une conversation animée et d'un nuage de fumée, Gaspard retourna sur le pont.

Autour de la *Belle-Arlésienne*, des enfants au teint bistre ramaient dans de petits canots en forme de cercueils. Ils bavardaient avec les matelots nègres, et en apercevant Gaspard ils lui crièrent de leur lancer des sous qu'ils rattraperaient en plongeant.

Sagesse et ses amis quittèrent la salle à manger. Les officiers avaient offert à Sagesse de le conduire à terre ainsi que son compagnon. Le capitaine leur avait évidemment raconté la perte du *Rhône*, car en traversant la rade ils questionnèrent le survivant du naufrage.

Les quais fourmillaient de gamins nus et d'hommes à moitié vêtus. Des gens noirs, bronzés, de couleurs variées, bavardaient dans ce langage doux et traînant qu'on parle aux Antilles françaises : idiome dans lequel *monsieur* devient *missie ; maman*, *manman* et *France*, *Fouance*.

Parmi les débardeurs, les flâneurs, les canotiers, les pêcheurs, circulaient quelques femmes aussi charmantes que les oiseaux des tropiques. Elles étaient gracieuses avec leurs foulards rayés et leurs jupes aux colorations exquises.

Sagesse prit congé des officiers et accompagna Gaspard. Ils montèrent de vieilles marches usées, couvertes

de mousse, resserrées entre des maisons au-dessus desquelles se déroulaient des bandes d'un azur éblouissant. On entendait partout des eaux gargouiller dans les conduites et clapoter dans les fontaines. A l'instar d'une énorme conque, la ville entière répétait le murmure de l'océan.

Les escaliers conduisaient à des rues bordées de vérandas, véritables traits de lumière et de couleur hachés par les ombres noires des maisons. Elles regorgeaient de mulâtres, de métis plus ou moins foncés. Tous s'agitaient, jacassaient, achetaient, vendaient, confondant leurs silhouettes aussi gracieuses que celles des palmistes.

Encore des escaliers répercutant le bruit de la mer et le murmure des fontaines ; puis un fleuve de lumière : la rue Victor-Hugo.

Arrivé là, Gaspard regarda la pente qu'ils venaient d'escalader. Sur la rade, pareille à une ombre liquide, la *Belle-Arlésienne* paraissait suspendue dans le vide.

On eût dit une image terminant le premier chapitre de la vie de Gaspard. L'océan, l'île, les mouettes, le cadavre d'Yves, les chaudières, Marseille, tout cela était contenu dans ce chapitre. A présent débutait une nouvelle existence dans un nouveau pays. La mer, l'îlot, l'homme assassiné se confondaient dans le passé. Gaspard eut l'impression que ces épisodes étaient effacés. Pourtant, ils revivaient près de lui en la puissante personnalité du capitaine Sagesse, et celui-ci n'avait qu'à étendre le bras pour le saisir.

## CHAPITRE XVI

### LA RUE VICTOR-HUGO

Des ombrelles blanches, des vérandas multicolores, des ombres denses, des rires, du mouvement, de la vie, des gens de couleur, des étoffes bigarrées, des maisons peintes en jaune citron, un ciel bleu, une route de lumière... voilà la rue Victor-Hugo telle que la vit Gaspard.

. . . . . .

On n'entend aucun bruit de pas, personne ne portant de souliers. Ils marchent silencieusement sous l'azur céleste, ces hommes et ces femmes dont le teint présente toutes les nuances du jaune. Gracieux et dignes, ils pourraient être les habitants d'une ville de rêve si les bruits de la vie journalière ne les matérialisaient : cris des marchands de cigares, des pâtissiers, des fruitiers, mêlés à des rires d'enfants et à la musique nasillarde d'un lointain mirliton. Là-bas, en dessous, la face bleue du port semble se moquer de vous voir juché si haut. Vous continuez votre promenade : vous voilà entouré de boutiques et d'une foule compacte. Vous atteignez un petit square, un cube de couleur au centre duquel, fleur de diamants en mouvement perpétuel, le jet d'eau d'un bassin danse au soleil en fredonnant sa chanson. Dès que les voix humaines s'atténuent, vous percevez le bruissement des fontaines, le gazouillement des ruisseaux, des rigoles se faisant la course au bord des avenues, des conduites se déversant dans les canaux

remplis de mousse. Tout ce réseau est alimenté par l'eau du mont Pelé, qui, paternellement, se prélasse au-dessus de la forêt trônant dans l'azur et couronné de nuées d'argent.

Vous marchez toujours, l'interminable rue décrit une courbe, puis une autre, plonge et remonte. Elle n'est jamais de niveau. Des édifices et des échappées de mer bleue alternent à droite ; à gauche, très haut, les habitations tachent de leur ocre brûlé par le soleil le feuillage vert des grands bois. Les maisons jaunes dévalent vers la mer ou, si vous le préférez, montent à l'assaut de la forêt. Le chant flûté du « siffleur de montagne » descend des pentes boisées avec le bruissement des feuilles, tandis que les cantilènes des pêcheurs et le murmure des vagues mourant sur la plage s'élèvent de l'abîme.

La rue vous invite à la parcourir. Elle vous mènera sur un pont enjambant la rivière Roxelane, peuplée de blanchisseuses qui transforment les rochers en séchoirs et battent leur linge du matin au crépuscule. Elle vous conduira aussi à un marché où se vendent les plus bizarres objets terrestres et marins. Plus loin, les mornes couverts de verdure s'arrondissent jusqu'au bord de l'eau. Partout la mer, le ciel ; les grandes étendues d'azur, de soleil, de silence.

. . . . . .

En entrant dans la rue Victor-Hugo, Sagesse acheta une fleur chatoyante, qu'il piqua à sa boutonnière.

Il était « en bombe » et sa bonne humeur devenait contagieuse. Passant son bras sous celui de Gaspard, il l'entraîna dans un café ; une salle fraîche, spacieuse, meublée de tables de marbre autour desquelles étaient assis des hommes vêtus de blanc et coiffés de panamas. Chaque table s'ornait d'un petit vase rempli de fleurs éclatantes. Gaspard, qui suivait son compagnon, remarqua que tous les buveurs saluaient Sagesse comme une

vieille connaissance, mais ne manifestaient aucun enthousiasme et paraissaient même un peu contraints. Choisissant une place dans un coin, les deux hommes s'installèrent, et Sagesse fit signe au patron de l'établissement, qui accourut en toute hâte. C'était un homme d'âge moyen, à la physionomie bonasse. Il resta debout en face du capitaine comme un esclave devant son maître.

— Bonjour, Jules !

— Bonjour, missie !

— Comment marche le commerce depuis mon départ ?

— Bien, missie. Jules a été très occupé, très occupé pendant près d'un mois : avant ce n'était pas fameux.

Il parlait un patois créole, doux, facile, un idiome paraissant créé pour les lèvres enfantines.

Sagesse commanda des consommations, alluma un cigare, en tendit un autre à Gaspard.

— Causons affaires, proposa-t-il.

— Affaires ?

— Ma foi, oui ! C'est bien comme cela qu'on dit ! Je tiens à connaître la véritable histoire de l'or. Je désire en savoir plus long sur l'île et je veux apprendre des détails au sujet du vaisseau au trésor.

Quand vous rencontrez un mille-pattes des tropiques, ce qui vous frappe le plus, c'est la façon dont il change de forme, tantôt s'effaçant dans un recoin, tantôt s'étendant, gonflé, mauvais et prêt à vous attaquer.

Le capitaine Sagesse semblait posséder les attributs du scolopendre.

Gaspard s'imaginait que la question de l'île était close ; que le marché traité à propos des pièces d'or avait effacé cette histoire. Il n'avait point parlé d'un navire plein de trésors. Le vaisseau de corail dans le lagon s'était toujours présenté à son esprit comme devant contenir des richesses, mais il n'y avait fait

aucune allusion. Comment donc Sagesse lisait-il dans ses pensées et pourquoi n'avait-il pas parlé plus tôt ?

Gaspard dévisagea le capitaine.

— Mais c'est tout raconté, répondit-il. Je vous ai expliqué mon aventure, vous y avez pris votre part de bénéfice. Que voulez-vous insinuer à propos d'un navire plein de trésors ? Je n'en ai jamais soufflé mot.

— Mon ami, reprit Sagesse, entre ma cabine et celle du second il n'existe qu'une mince cloison, et lorsque l'homme qui dort dans la cabine du second crie pendant son sommeil : « Eh ! Yves ! Regarde ! Je puis le voir à travers son écoutille, il est rempli d'or. Allons le chercher, nous partagerons ! » Alors, je suis en droit de penser : « Cet homme parle, en rêvant, d'un navire plein d'or, il est arrivé à mon bord d'une île là-bas, il possède des pièces d'or, de vieilles monnaies espagnoles. La boisson lui fait avouer qu'il a tué le nommé Yves, avec qui il s'entretient, en songe, d'un vaisseau chargé de trésors. » Eh bien ! comprenez-vous ?

— Quoi donc ?

— La conclusion ! Allons, avouez-le : vous détenez un secret. Communiquez-moi tous les détails de cette affaire, ou je vous fais arrêter sur-le-champ et je dévoile tout ce que je sais à la police.

En prononçant ces derniers mots, Sagesse changea complètement d'expression. Il se montra tel qu'il était ; non pas le brigand romantique, mais ce qui est cent fois plus terrible, le commerçant mesquin, impitoyable, calculateur.

Gaspard se sentait étreint par un monstre gluant ; cette vilaine pieuvre l'avait déjà agrippé sur la *Belle-Arlésienne ;* maintenant, elle l'emprisonnait de nouveau. Incapable de se mesurer avec Sagesse, Gaspard tombait à sa merci.

— Ecoutez, dit-il, avant que je vous raconte quoi que ce soit, expliquez-moi ceci : Pourquoi ne m'avez-

vous fait aucune allusion à ce sujet ? Pourquoi avez-vous accepté un marché et m'avez-vous acheté ces pièces ?

— Pourquoi ai-je accepté un marché avec vous ? Ma foi ! parce que je désirais obtenir ces pièces à bon compte. Je vous ai amené ici parce que je voulais parler de votre secret avec vous et profiter d'une aubaine, tout en conservant la faculté d'appeler la loi à la rescousse. Je ne tenais pas à ébruiter cette transaction sur mon bateau parce que l'intervention de la police à bord donne toujours une mauvaise réputation à un navire. Pas de mouchards sur la *Belle-Arlésienne !* Du reste, vous recevrez votre part dans les bénéfices du secret ; mais il faut que je sache la vérité ! Allons, dégonflez-vous !

— Nom de nom ! cria Gaspard avec colère, je ne vous ai rien caché. Il y avait une épave dans l'île. J'ai cru qu'elle contenait un trésor, mais je n'y pensais plus J'en ai parlé en dormant, dites-vous ? Eh bien ! c'est que la chose me hantait. Je vais tout vous dire.

Les coudes sur la table, il raconta comment Yves avait découvert ce vaisseau dans le lagon ; il le décrivit. Sagesse, accoudé en face, écoutait attentivement, posant une question de temps à autre.

— C'est tout, termina Gaspard.

— Et dire que vous étiez sur cette île ! dit Sagesse. Vous avez vu l'épave, vous avez trouvé l'or et le squelette d'un homme, vous pensiez qu'il y avait des richesses englouties par là, et si je ne vous avais pas arraché cette histoire, vous n'en auriez parlé à personne ! Ma foi, tant pis, vous aurez de la chance malgré vous. Je prends en main cette affaire-là.

— Vous comptez... ?

— Je compte faire sauter l'épave à la dynamite et voir ce qu'elle a dans le ventre. Quand la *Belle-Arlésienne* aura déchargé sa cargaison, je me munirai de

scaphandres, et des appareils nécessaires, puis j'irai fouiller l'île. Vous m'accompagnerez !

— Moi ?

— Oui. Croyez-vous que je veuille inviter tout Saint-Pierre à l'expédition ? Je ne prendrai que mon équipage de nègres. Plusieurs d'entre eux plongent très bien, mais j'ai besoin d'un autre homme blanc. Vous aurez votre part du bénéfice : quinze pour cent. Cela peut atteindre un gros chiffre, ou représenter rien du tout. Mais il faudra que vous trimiez, car ce sera une rude tâche d'enlever l'argent si le navire est dans l'état que vous prétendez.

Après une pause, Sagesse ajouta :

— Cette île-là contient de la galette ; je le sens !

Le capitaine tomba dans une courte rêverie, puis continua, comme se parlant à lui-même :

— L'individu à qui appartenait ce squelette jouait un rôle quelconque sur le bateau. Il faisait sans doute partie de son équipage ou bien c'était un chercheur de trésors. Il a pu mourir de faim ou d'accident ; il a pu aussi découvrir les richesses et être tué par son camarade ; mais cette dernière hypothèse est fausse, car on n'aurait pas abandonné la pochette pleine d'or !

Gaspard examinait Sagesse. Il devinait les grandes lignes du tempérament de celui-ci. Il le savait froid, intéressé, sans scrupules. Il pensa néanmoins que si Sagesse lui offrait quinze pour cent, il tiendrait sa parole. N'ayant à payer qu'une faible somme, il préférerait cela plutôt que de se créer des ennuis.

— Alors, reprit Sagesse, rallumant son cigare, c'est décidé. Je prends ce voyage à mes frais, j'y emploie mon argent, je vous offre quinze pour cent des bénéfices. Je vous mets probablement sur le chemin d'une petite fortune. Je vous fais en quelque sorte l'associé de ce qui peut devenir une affaire importante. Voilà une demi-heure vous étiez un Moco, sans autre pers-

pective que de vous arroser dans les bars après vous être rôti dans les chambres de chauffe ; vous aviez une richesse dans la tête, et j'ai dû vous l'extraire par la menace de la justice, exactement comme j'arracherai le trésor du vaisseau avec de la dynamite. Eh bien ! que pensez-vous du capitaine Sagesse ? Je suis aussi franc que le jour, quand il me plaît de l'être, et je vous déclare à présent que je vous laisse libre d'accepter mon offre ou de la repousser. Si vous venez avec moi, c'est parfait ; si non, je choisirai un autre second. Seulement rappelez-vous qu'en refusant, vous ne toucherez pas un radis.

— Votre proposition me semble assez loyale, dit Gaspard, mais permettez-moi de vous faire remarquer ceci : Vous me traitiez ce matin en ami ; vous m'avez pris par le bras pour m'amener ici et après m'avoir payé à boire vous m'avez menacé. Je n'aime pas ces manières, je n'hésite pas à vous le dire !

Sagesse tira une bouffée de son cigare, puis il reprit patiemment, comme s'il expliquait une leçon à un élève :

— Ce matin, vous vous comportiez comme un bonhomme qui a un bijou dans le crâne. Je vous ai opéré en bon chirurgien, et loin de vous réclamer des honoraires, je vous offre un pourcentage sur la valeur du joyau. Qu'avez-vous à répondre ?

— Je ne refuse pas de vous suivre, mais à une condition : vous ne ferez plus allusion à cette histoire et vous cesserez une fois pour toutes vos menaces.

Sagesse éclata de rire.

— Mes menaces ! Quelle blague ! Je me suis simplement servi d'un instrument que j'ai rejeté ensuite. Je vous ai soutiré les renseignements que je voulais. A votre tour de profiter de l'aubaine ! Vous me serez très utile et je ne veux mêler quiconque à cette affaire.

— Ecoutez ! marchanda Gaspard, en véritable Méridional qu'il était, au lieu de quinze pour cent, mettez vingt...

— Pas du tout ! Je maintiens quinze ! Je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

— A quand le départ ?

— Il me faut une semaine pour me débarrasser de la cargaison de la *Belle-Arlésienne* et faire mes préparatifs. En attendant, comme votre poche est pleine de dollars, vous pouvez vous amuser. Alors, c'est entendu ?

— Je vous accompagne.

— Donnez-moi votre parole.

— Vous l'avez !

Sagesse se leva.

— Venez, j'ai de la besogne à faire, et vous aussi. Le bureau de la Compagnie Transatlantique se trouve près d'ici. Allez vous y présenter. Vous y rencontrerez probablement un des officiers du port, qui vous interrogera, car je vous ai annoncé. Il vous faut un ou deux complets de toile blanche, vos vêtements sont trop chauds pour la Martinique. Vous aurez ensuite besoin d'une chambre. A proximité du port, il y a des pensions pour matelots.

Tirant un calepin de sa poche, Sagesse y griffonna quelques mots, déchira la feuille de papier et la tendit à son compagnon.

— Allez à cette adresse : M^me^ Faly, rue du Morne, n° 3. Elle se chargera du nécessaire. Venez.

— Nous n'avons pas réglé les consommations, intervint Gaspard en mettant la main à la poche.

Sagesse se mit à rire.

— Je ne paie jamais ici, le café m'appartient. Jules le tient pour mon compte, il fait partie de mon personnel.

Gaspard ne devait pas tarder à apprendre combien

de pauvres diables dans l'île étaient sous la coupe du capitaine.

Les deux hommes sortirent dans la rue aveuglante de clarté. A une vingtaine de mètres seulement s'ouvrait un magasin de confections. Pour vingt-deux francs, Gaspard se procura deux costumes de coutil blanc, une paire de souliers de toile et une imitation de panama. Il endossa un des complets et fit envoyer l'autre dans la rue du Morne, puis il marcha d'un pas allègre, se sentant un autre homme.

Jusqu'à présent, quand il débarquait quelque part il était vêtu de costumes sales ; il fumait et fréquentait des bars plus ou moins louches. Jamais encore il ne s'était promené dans une belle ville, habillé de neuf. Cette nouveauté le remplissait d'allégresse.

Une jolie mulâtresse qui passait lui lança un coup d'œil, et sa vanité fut à son comble. Il pénétra dans le bureau de la Compagnie Transatlantique devant lequel Sagesse l'avait laissé. Il fit sa déposition au directeur en présence d'un officier du port. Il signa sa déclaration. Ensuite, sûr de lui-même, et malgré la recommandation de Sagesse, il réclama sa paie jusqu'à ce jour, plus une indemnité.

Pour une fois, Sagesse avait donné un mauvais conseil. Le directeur, sans doute parce qu'il n'avait jamais eu affaire à un chauffeur aussi propre, prit sur lui de donner complète satisfaction à Gaspard qui, plus riche d'une centaine de francs, quitta le bureau tout joyeux. La chance le favorisait ce matin-là ; il ne fit rien pour la gâter. Tandis qu'il se mêlait à la foule, des cafés semblaient l'inviter à fêter sa bonne fortune, mais il ne se souciait pas de l'acool en ce moment.

Ignorant qu'il allait tout droit vers son destin, il regardait les magasins, étonnantes boutiques sans vitres ni enseignes, cavernes ténébreuses sous des portes voûtées. Leur ombre exhalait des parfums de fleurs,

de fruits, des senteurs d'ails, et laissait entrevoir des marchandises et des gens de couleur.

Gaspard traversait le petit square où les perles d'un jet d'eau bondissaient au soleil quand il vit s'avancer devant lui la silhouette d'une jeune fille dans une apothéose de lumière. Grande et gracieuse, elle comptait à peine seize printemps. Ses gestes souples et rapides auraient pu rivaliser avec ceux d'Atlante. C'était une *porteuse*, et sur sa tête s'équilibrait un plateau recouvert d'une écharpe jaune.

Le fardeau aurait accablé un homme, pourtant elle le supportait aussi aisément qu'une plume. Elle était déchaussée et sa robe rayée, retroussée à la taille, pour lui donner plus de liberté, découvrait ses jambes jusqu'aux genoux.

Elle était issue de cette race étrange qui s'est mélangée à celle des Caraïbes. Elle avait ce teint des statues antiques dorées depuis mille ans par le soleil et dont le marbre couleur de miel semble en retenir un dernier rayon.

Ses cheveux d'un noir d'ébène dépassaient à peine le turban multicolore qui supportait le plateau. Tout en avançant sans remuer la tête, elle regardait de côté et d'autre. Au moment où elle croisa Gaspard, leurs yeux se rencontrèrent. Le marin éprouva une sorte de vertige. Lorsqu'il se retourna, elle avait disparu dans la foule de la rue Victor-Hugo. Il fit un pas pour la rejoindre, mais s'arrêta, retenu par une invisible barrière.

Une seconde leur avait suffi pour se reconnaître. Un homme et une femme avaient passé l'un près de l'autre. Un prodige de la vie venait de s'opérer, le plus antique des miracles, toujours jeune et toujours nouveau. Rien ne proclamait cette merveille. Cependant, tandis que Gaspard contemplait la foule où s'était engloutie la

jeune fille, subitement, comme l'éveil de quelque beffroi céleste, un son de cloches ébranla l'atmosphère.

C'était le carillon de la cathédrale qui, joyeux et sonore, chantait trois fois par jour, remplissant l'espace de notes graves ou argentines, éveillant des échos dans les mornes et les grands bois, flottant vers l'infini au-dessus de la mer bleue.

## CHAPITRE XVII

### LES CLOCHES ET LA PLUIE

Il pleut souvent dans la partie occidentale de la Martinique. La journée s'annonce lumineuse, égayée par le jaune de la ville et l'azur du port. Enveloppé dans son turban de nuages, le mont Pelé s'alanguit au soleil d'un éternel été. Tout à coup, il se met à pleuvoir. Des nuées accourent, un mugissement de cataractes gronde sur les toitures et les vérandas et s'unit au gargouillement des ruisseaux.

On eût dit que le carillon avait appelé les nuages. La foule se dispersa rapidement sous la pluie cinglante. Gaspard, réfugié sous une porte, entendit l'averse pianoter ses arpèges sur le clavier des vérandas de la rue Victor-Hugo. Le vent s'était levé. La voix des arbres frappant à grands coups de leurs mains vertes et mouillées, la plainte des palmistes malmenés par l'orage, le murmure des fougères géantes parvenaient de la forêt et se mêlaient aux cris, aux rires d'enfants que dominait pourtant l'alleluia des cloches : un caril-

lon vibrant, joyeux et doux, semblable à l'amour qui vit aussi bien dans les ténèbres qu'en plein soleil.

Le vélum gris se déchira, révélant l'azur ; une dernière salve sur les toits des vérandas, et l'ouragan en fuite banda son arc-en-ciel au-dessus de la mer.

Quittant son abri, Gaspard se mit à chercher la rue du Morne. L'apparition de la porteuse lui emplissait l'esprit, l'image de cette jeune fille au visage d'enfant et aux yeux de femme, mais bientôt sa préoccupation en effaça le souvenir.

— Monsieur, pouvez-vous me dire où est la rue du Morne ?

L'interpellé, un vieux créole sous un parasol blanc, peut rendre ce service, mais il s'explique en patois et si vite qu'il semble bredouiller. Devinant que la rue du Morne s'enfonce quelque part en contre-bas, Gaspard découvre une ruelle conduisant au port. Il a l'impression de rouler vers la mer. Jamais il n'aurait imaginé une rue aussi vertigineuse, composée presque uniquement de marches usées, moussues, où gazouille en cascatelles l'eau des rigoles débordées.

— Madame, savez-vous où se trouve la rue du Morne ?

Une vénérable dame sous une ombrelle neigeuse répond une phrase pareille à celle du vieux monsieur. Elle parle avec volubilité et, elle aussi, paraît n'articuler aucune syllabe.

Gaspard croit saisir que l'endroit désiré se perche plus haut, mais trop paresseux pour tenter une nouvelle escalade, il suit une rue parallèle à la rue Victor-Hugo. La chaleur s'abat sur la ville et les trottoirs deviennent déserts. Gaspard demande son chemin de temps à autre. Tout le monde s'empresse de le renseigner. Parfois la rue du Morne se trouve en haut, d'autres fois en bas. Gaspard en conclut que les sympathiques habitants de Saint-Pierre parlent sans dis-

cernement. Ailleurs, il s'emporterait ; ici, hypnotisé par une vaine recherche, il a seulement sommeil. Peu importe, du reste, car sous ce beau ciel, quand il sera constellé d'étoiles, il dormira aussi confortablement que dans une chambre au n° 3 de la rue du Morne.

Un bébé de même couleur que la banane qu'il dévore, attire son attention. Le Provençal aime les petits ; celui-ci, nu comme un cupidon, le ravit ; il ôte plaisamment son chapeau :

— Monsieur, pouvez-vous m'indiquer la rue du Morne ?

Le joli petit homme se montre à la hauteur de cette politesse : il s'en acquitte d'une voix rauque, levant un pouce vers le ciel. Mais aussitôt il disparaît dans la maison, avec le vague soupçon qu'un *zombi* vient d'essayer de le faire parler. Les *zombis* sont de mauvais esprits, des fantômes, des magiciens.

Enfin, au milieu d'une ruelle aussi raide qu'un escalier, obscurcie par l'ombre d'une maison et servant de cadre à un morceau de mer, Gaspard se risque encore. Il avise une vieille femme à l'air avenant, qui est venue prendre le frais sur le seuil de sa porte. Elle répond :

— Vous êtes dans la rue du Morne, et voici le n° 3. C'est Manman Faly.

Ils sympathisent à première vue ; et lui tendant une poignée d'argent, il explique ce qu'il désire, puis la suit dans la maison.

Elle lui désigne une chambre propre, mais pour ainsi dire vide de meubles.

Dans un angle il y a un « éléphant » (pas un animal, mais un matelas de soixante-cinq centimètres d'épaisseur). C'était l'objet rêvé par Gaspard. Saint-Pierre s'était emparé de lui. L'influence langoureuse qu'il subissait depuis une demi-heure l'entraîne vers le matelas et lui suggère l'idée de s'étendre. Il s'endort pres-

que aussitôt et Manman Faly, fermant la porte, va faire la sieste de son côté.

Vers le soir, Gaspard se réveille, mange et boit dans un bar sur le port ; ensuite, il rentre de bonne heure chez lui en parfait état.

La fenêtre n'a pas de vitres. Il n'en existe peut-être point dans la ville entière, sauf celles des vérandas et les vitraux de la cathédrale. Allongé sur son lit, les yeux ouverts, Gaspard entend à travers les persiennes la voix de Saint-Pierre, la mélodie des ruisseaux, des fontaines, des conduites.

La cité endormie chante toute la nuit, répondant à la musique des bois et de la mer.

## CHAPITRE XVIII

### AMOUR

Durant les nuits tropicales, les arbres se transforment en harpes éoliennes. Si vous osez vous asseoir la nuit dans un bois de la Martinique, sous la clarté verte que déverse la lune à travers le feuillage, vous entendrez une symphonie plus puissante et fantastique que celle d'aucun songe d'une nuit d'été.

Le jour, il y règne un silence absolu. On perçoit le bruit d'une cascade, d'une rivière lointaine, du vent. Ces sonorités ne servent, semble-t-il, qu'à rendre plus sensible le mutisme de la forêt.

En plein midi, quand la lumière atteint son apogée, la chaleur son maximum et que le vent tombe à plat, le calme sylvestre devient terrifiant.

Aucun silence au monde n'est aussi impressionnant, sauf peut-être celui d'une multitude.

De tous côtés la sève fuse et éclate : les orchidées, les hibiscus fleurissent à foison ; les sabliers crépitants et les strobiles de pins sauvages s'épanouissent et détonent avec une exubérance encore décuplée par la paix ambiante.

Mais le crépuscule transforme tout cela. La nuit se précipite comme un musicien en démence pour diriger sous les futaies un orchestre aussi fou que lui.

Le jour bleu entourant la forêt se replie en toute hâte ainsi qu'un grand éventail. Semblable à un paysage peint, Saint-Pierre disparaît dans une poche d'ombre, les mornes et les montagnes s'effacent, seul le mont Pelé reste frappé par le soleil : car l'éventail, ouvert de nouveau, montre le même tableau éclairé cette fois par la lune ou les étoiles.

Le concert sylvestre prélude à l'instant où la clarté décroît. Aigus et tremblants comme les bêlements de chèvres lilliputiennes, les chants du *Cabritt-Bois* et de ses camarades s'élèvent de l'ombre ; puis la lune pénètre le cœur vert de la forêt qui s'éveille tout à coup. Un million de voix grêles et fantastiques causent entre elles. L'imagination peut à la rigueur inventer des formes seyant aux bruissements des insectes de nos pays du Nord, mais l'esprit le plus exalté reste incapable d'en créer d'adéquates pour tous ces musiciens, ces tambours et ces harpistes dont les bourdonnements et cliquetis s'élèvent sous la sarabande des lucioles.

A quatre heures, au moment où le mont Pelé signale l'apparition du soleil, quand l'aurore glisse sur l'océan ainsi qu'un zéphyr teinté de lilas, le *Cabritt-Bois* cesse de bêler et le dernier harpiste termine son point d'orgue. Les microscopiques joueurs de saxophone, de hautbois, de flûte, rentrent leurs instruments et partent pour le pays des songes. Toute la nuit, ils ont

donné une sérénade qui est parvenue jusqu'aux habitants de Saint-Pierre. Les dormeurs de la ville s'aperçoivent que le concert à cessé. Le murmure du grand bois ne les berce plus, ils s'éveillent.

Gaspard ouvrit les yeux quand le dernier accord de la symphonie eut expiré. L'aurore, passant par les persiennes, posait sept raies bleues et grises sur le plancher.

La veille, il avait presque oublié la jeune fille, tandis qu'il causait et fumait dans une taverne avec des matelots. Elle avait cependant frappé vivement son imagination car elle avait hanté son sommeil. Durant son rêve, il lui semblait la connaître depuis longtemps, il se considérait comme son amoureux déclaré. Il ne l'avait cependant vue qu'une fois et ne la reverrait peut-être jamais.

On heurta ; sa logeuse lui apportait du café qu'elle déposa par terre, à côté de lui ; ensuite, elle ouvrit les volets et la fenêtre se transforma en un carré de lumière par où pénétraient les senteurs de la mer et de la forêt.

Saint-Pierre s'agitait déjà. Gaspard entendait le bavardage des femmes, les cris des enfants, le caquet des créoles. Des voix étrangères, des odeurs et des sons bizarres entraient par la fenêtre, réveillant complètement Gaspard et excitant chez lui une curiosité jamais éprouvée ailleurs.

Il s'habilla et quitta la maison. M^me^ Faly était invisible, et la rue Morne baignait dans un étrange crépuscule : à l'extrémité s'encadrait la vision extraordinaire d'une mer d'abord foncée, se dégradant plus loin en un bleu indécis ; puis, au delà des ombres de la grande montagne, devenant un océan d'azur limpide.

Le marin grimpa la côte. Un escalier le conduisit à la rue Victor-Hugo, débordante d'animation. Des lavandières chargées de paquets se dirigeaient vers la rivière

Roxelane. Des *calendeuses* allaient au travail, mêlées aux commerçants, aux gamins, aux porteuses, qui équilibraient leur fardeau sur leur tête et commençaient leur longue tournée quotidienne. L'écran qui dévoilait le beau paysage inondé de clair de lune s'était refermé pour se rouvrir lentement, et il représentait le même tableau, mais resplendissant cette fois de lueurs matinales.

Déjà on apercevait le mont Pelé et la mer, et tandis que Gaspard cheminait, le jour s'épanouit, la couleur jacinthe du ciel se mua en saphir.

Gaspard suivit les montagnes russes tracées par la rue. Il se demandait quelle maison de cette ville étrange cachait la femme qu'il désirait revoir.

Il s'arrêta un instant sur le pont pour regarder la rivière spectrale se précipitant vers la mer. Les berges paraissaient couvertes de neige. C'était le linge des blanchisseuses. Le babillage des femmes lui parvint malgré le tumulte de l'eau et le bruit qu'elles faisaient en frappant le linge contre les rochers.

Ensuite, il continua sa route et déboucha en plein marché sur la place du Fort.

Longtemps avant l'aurore, à la clarté des étoiles, des bateaux de pêche remplis de poissons étaient entrés dans le port. De Calabasse, du Morne-Rouge, du Marigot, des hommes et des animaux chargés de produits campagnards étaient arrivés la veille avant la tombée de la nuit.

Maintenant, les éventaires se couvraient de marchandises, des barques halées à sec sur des rouleaux déversaient leurs palpitantes cargaisons au pied des étalages. De gros poissons sursautaient encore. Il fallut trois hommes pour porter un « albicore » de la taille d'un requin. Des poissons bleus, noirs, argentés, des poissons qu'on eût dit coloriés à la main, des poissons de

toutes les formes étaient exposés ou déchargés des bateaux.

. . . . . .

C'est le matin sans l'être. Puis la scène se transforme comme par enchantement. Des rayons d'or glissent entre les feuilles. La place du Fort devient magnifique avec la lumière éclatante tachée d'ombres liquides. Le marché se remplit de voix : voix d'hommes et de femmes, mêlées à la grande voix de la mer. Le tableau s'anime d'une jeunesse primitive. Pendant une seconde on est transporté dans un marché de l'antique Alexandrie : on entrevoit l'Agora d'Athènes dans son adolescence, on y revit un été évanoui avant la destruction des remparts de Rome, quand les lances des légionnaires reflétaient les ultimes lueurs de l'âge d'or.

. . . . . .

Un homme tel que Gaspard devait fraterniser immédiatement avec les indigènes. Il prit le plat-bord du dernier bateau et donna son coup de main à la manœuvre. Les pêcheurs se mirent à rire et à causer avec lui dans un patois qu'il ne comprenait qu'à demi, ils commencèrent à vendre leur pêche dans le bateau même sans se donner la peine de l'exposer sur un éventaire.

Les pêcheurs criaient, frappant la barque à coups de bâton. Soulevant en l'air leur marchandise, plaisantant avec la foule. Gaspard se joignit à eux. Il s'était emparé d'une énorme anguille qui fut enlevée en une seconde ; et Pierre Alphonse, le patron de la barque, empocha le prix de l'anguille qu'une jolie fille avait emportée dans son panier. Alors, empoignant un monstre en forme de tonneau, une « barrique de vin », Pierre Alphonse le mit entre les mains de son associé, disant : « Vends celui-là, tiens, homme de la mer ! Du poisson ! Du poisson ! Du poisson ! Allons, qui en veut ? »

Il paraissait connaître tout le monde, et donnait aux gamins qui l'entouraient des poignées de « sâdines », il

leur permettait de ramasser des algues dans le bateau, leur caressait la tête de la main gauche, et de la droite continuait à offrir sa pêche. Pierre Alphonse, ce grand gaillard au visage bistré et souriant, était évidemment un des favoris du marché.

Gaspard avait vendu la « barrique de vin » à deux vieilles femmes qui s'étaient associées pour l'acheter.

Se tournant vers la barque pour y prendre un autre article, le marin aperçut dans la foule la jeune fille dont le souvenir le hantait. Elle ne portait pas son plateau ; sa jolie tête était entourée d'un madras bleu et jaune, elle tenait à la main un panier et venait faire des emplettes.

Leux yeux se rencontrèrent ; aussitôt elle baissa les siens.

Pierre Alphonse la vit également.

Non seulement elle avait détourné le regard, mais elle s'enfuyait. Pierre Alphonse l'interpella :

— Eh ! Marie ! Marie du Morne-Rouge ! Eh ! Marie ! Es-tu sourde, ce matin ? Ecoute les poissons qui t'appellent ! Elle est partie ! (A Gaspard.) Que diable a donc cette fille ? La voilà qui se sauve !

— Qui est-elle ? s'informa Gaspard.

— Elle s'appelle Marie. Son père habite au Morne-Rouge.

— Où demeure-t-elle ?

— Avec sa tante, dans la rue du Précipice. Hé là ! Mogotte ! voici un poisson pour toi, ma belle ! Deux sous et il t'appartient.

— Que fait-elle, cette Marie ?

— Elle est porteuse. Tiens, Magotte, c'est à toi ! Et comment va ta mère ? Voilà ta monnaie, petite !

Gaspard se tourna vers Pierre Alphonse.

— Il faut que je parte, bonne chance !

Le Provençal, suivi par les salutations de Pierre Alphonse et de son équipage, se perdit dans la foule.

La jeune fille avait disparu. Il y en avait d'autres, mais Gaspard n'avait pas d'yeux pour elles.

Gaspard était amoureux.

Il traversa la place, errant parmi les marchands de fruits, de légumes, de fleurs. Ici, dans l'atmosphère chaude et lourde, une débauche de parfums et une profusion de couleurs vous étourdissaient. Il y avait des montagnes de fruits, de légumes, de fleurs, des pommes d'Haïti, des oranges vertes et minuscules, d'autres énormes, des abricots de la taille d'une rave. Des paniers d'osier regorgeaient de muscades vertes, de figues d'Inde, de goyaves, de « christophines » vertes et blanches. Ensuite les légumes : des pousses de palmier, des patates, des fruits d'arbres à pain, des choux. Et des fleurs ! Des fleurs de grenadiers, des fleurs d'amour, des fleurs du bois Loseille, des fleurs délicates semblables à des papillons prêts à s'envoler...

Soudain, en se retournant, Gaspard trouva Marie à côté de lui.

Elle ne l'avait pas vu. Un remous de la foule l'avait poussée ici. Leurs yeux se rencontrèrent et tout à coup la jeune fille rougit, ou plutôt son teint sombre parut refléter un bouquet de roses. Cette émotion encouragea le Provençal.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, missié.

C'est le salut que tout le monde échange à Saint-Pierre. Marie allait passer son chemin quand, jetant quelques sous sur un éventaire, Gaspard prit une branche de fleurs d'amour, et la lui offrit. Elle accepta les fleurs, leur sourit et murmura :

— Oh ! que vous êtes jolies !

Puis, avec une petite révérence à celui qui les lui avait données, elle disparut dans la foule.

Mais sa voix resta dans le cœur de Gaspard, avec le

ton caressant des paroles prononcées en ce français enfantin des Antilles.

Il s'en alla. Il ne désirait plus la retrouver. Son souvenir lui suffisait pour le moment. Elle n'était pas fâchée... ni indifférente non plus. Pour cet homme farouche en amour et en haine, cette jeune fille était une révélation. Elle lui faisait moins l'effet d'une femme que d'une fleur subitement épanouie sur son chemin.

Il quittait la place du marché, quand un cri poussé par une marchande l'arrêta.

L'éventaire derrière lui était renversé, la foule s'enfuyait partout.

« Un *fer de lance* ! Un fer de lance ! »

Le cri se répercuta d'un bout à l'autre de la place, et Gaspard resta seul en face d'un vieux monsieur vêtu de blanc qui tenait une ombrelle blanche ouverte au-dessus de sa tête. Bien qu'il semblât paralysé de frayeur, il n'avait pas lâché son parasol. Ses yeux se fixaient par terre, où, enroulé en spirale, un serpent jaune dressait la tête pour mordre.

C'était un *fer de lance*, jeune encore, long de trois pieds environ, mais aussi terrible que la mort. Caché dans des régimes de bananes, on l'avait apporté au marché ; effaré, furieux, détestant la clarté du soleil, il se préparait à frapper l'homme qui se trouvait devant lui.

Gaspard était parmi le petit nombre d'hommes qui ne redoutent pas les serpents. En réalité, il ne connaissait pas le fer de lance ni le danger de sa morsure ; d'ailleurs, en toute connaissance de cause, il eût probablement agi de la même façon. Bondissant avec la rapidité de l'éclair, Gaspard saisit le serpent de la main droite au-dessous de sa tête triangulaire, le prit de la main gauche à quatre centimètres plus bas et lui brisa

l'épine dorsale. Ensuite, jetant l'animal à terre, il lui posa le talon sur la tête et l'écrasa.

L'instant d'après, il lui sembla que les gens étaient fous. Le vieux monsieur qu'il venait de sauver se cramponnait à son cou, tous les spectateurs se jetaient sur lui à l'étouffer, des femmes criaient et pleuraient, invoquant la Sainte-Vierge.

— Je suis M. Séguin, cria le vieux monsieur ; tout le monde me connaît ici. (Murmures d'assentiment.) Vous avez sauvé ma vie au péril de la vôtre. Je suis votre ami. Demandez-moi ce que vous voudrez. Ma maison vous appartient, ainsi que tout ce que je possède.

— Allons, calmez-vous ! criait Gaspard. Cela n'en vaut pas la peine ! Je n'ai pas peur des serpents. Ils ne me font jamais de mal.

Effectivement, attendu qu'il n'en avait jamais approché un seul, mais la foule ignorait ce détail. Cet homme était un prodige, il maniait l'épouvantable fer de lance ainsi qu'un marchand de volailles manie un poulet. Avant midi, tout Saint-Pierre sut que Gaspard était un héros doublé d'un sorcier.

— Tout de même, reprit M. Séguin, vous m'avez sauvé la vie, monsieur ; mais je veux vous remercier ailleurs qu'ici. Avez-vous déjeuné ? Non. Alors, veuillez m'accompagner !

Posant sa main sur le bras de Gaspard, il l'entraîna à travers la foule. Les deux hommes franchirent la place, la rivière Roxelane, et suivirent la rue Victor-Hugo.

Ils déjeunèrent dans un café.

Pendant le repas, le vieux monsieur questionna son nouvel ami sur son passé, son présent et son avenir. Malgré sa forte personnalité et son excellent cœur, et bien qu'il comptât parmi les notabilités de Saint-Pierre, M. Séguin n'était pas d'une culture très raffinée. Il montra peu de discrétion dans les interrogations dont il

accablait son invité. Dès le début, il avait deviné la situation de Gaspard et le traitait un peu en subalterne ; mais tous ses gestes et ses moindres paroles, son accent et la bonté de ses yeux proclamaient sa franchise. Gaspard raconta son naufrage, toutes les aventures qui suivirent et prononça enfin le nom de Sagesse.

— Sagesse ! s'écria son interlocuteur. Pierre Sagesse ?

— Oui, c'est bien son nom.

On eût dit qu'un autre fer de lance venait de surgir, si grande fut la haine exprimée par le visage de M. Séguin. Ensuite, dominant son émotion, il se reversa du café.

— Méfiez-vous de cet individu. Ce n'est pas un homme, c'est un serpent : un serpent venimeux. Il vous a débarqué ici. Bien entendu, vous n'avez plus rien à faire avec lui ?

Gaspard expliqua qu'il allait partir pour une expédition avec le dit fer de lance, dès que la *Belle-Arlésienne* aurait disposé de sa cargaison. Il ne souffla mot du trésor, mais s'il l'avait fait, il est probable que M. Séguin ne l'aurait pas entendu :

— Mais vous n'irez pas !

— J'y suis obligé, j'ai donné ma parole.

— Ah ! vous avez donné votre parole ! Eh bien ! il ne faut jamais se dédire, pas même envers Pierre Sagesse. Mais prenez garde ! Je suis la seule personne qu'il n'ait jamais roulée. Je crois que je suis le seul être qu'il déteste réellement. Une nature comme la sienne ne s'adonne pas à la haine, ce serait une perte d'énergie ! Vous tient-il complètement ?

Surpris de cette question Gaspard hésita, mais son compagnon lut la réponse sur sa figure.

— Ne prenez pas la peine de me dire s'il vous tient, je le vois ! Paul Séguin sera votre ami ! Ah ! vous ne

connaissez pas Sagesse. Je sais nombre de pauvres diables qu'il écrase ici sous son pouce, des gens à qui il a prêté de l'argent. Il les traite comme des esclaves. Eh bien ! à votre retour vous resterez à Saint-Pierre et je vous aiderai pécuniairement. Beaucoup de ces barques de pêche m'appartiennent. Je puis vous procurer une excellente situation. Vous demeurerez parmi nous et vous épouserez une jolie fille. Un beau garçon comme vous n'aura que le choix.

Gaspard se mit à rire. Dans le cas où la chasse au trésor serait infructueuse, il entrevoyait un superbe avenir devant lui.

— Ma foi, dit-il, j'accepte votre proposition. Je n'ai jamais vu un pays semblable à celui-ci et j'espère ne jamais plus le quitter. Pensez que je dois à un serpent la chance de vous connaître !

— Mon ami, un proverbe martiniquais prétend que sept péchés mortels sont pardonnés à celui qui tue un serpent. Vous vous êtes donc débarrassé de sept péchés et vous vous êtes fait un ami pour la vie. Ne méprisez pas les serpents !

Pour la première fois, ce matin-là, Gaspard éprouva la joie d'avoir accompli une action méritoire. Il venait de sauver une vie humaine pour racheter celle qu'il avait détruite. Dans un éclair, il vit Anisette vendant des consommations au bar de Marseille. Etait-ce possible qu'il eût aimé cette fille au teint de cire ? Marie, Marie du Morne-Rouge avait tué le fantôme d'Anisette, ainsi qu'un rayon efface une ombre.

Gaspard prit congé de M. Séguin, lui promettant d'aller le voir à l'adresse que le vieux monsieur lui donna sur une carte.

Il descendit vers le front de mer. Il vit Sagesse sur la place Bertine, au milieu de tonneaux de sucre et en conversation avec des officiers du port. Tout en riant et gesticulant, le capitaine de la *Belle-Arlésienne* posa

son gros pouce sur un des tonneaux pour souligner une de ses remarques, Gaspard ne put s'empêcher d'invoquer les paroles de M. Séguin au sujet des pauvres diables écrasés sous ce doigt hideux.

## CHAPITRE XIX

### MARIE DU MORNE-ROUGE

La rue du Précipice pendait littéralement entre le ciel et la mer : presque aussi raide qu'une échelle, de temps à autre elle se transformait en escaliers, ainsi qu'un torrent se change parfois en cascades. Cette vieille rue étroite et démodée dégageait un charme infini. Durant les heures matinales, on apercevait, très loin en bas, le port d'un vert diaphane, irréel, et en levant les yeux on voyait comme du fond d'un puits les arbres foncés se découper contre le ciel clair.

Datant de l'époque de Joséphine, la rue du Précipice exhalait, le matin, une atmosphère romantique. Les murmures de la mer et des bois, les gargouillements du Gouyave courant dans les rigoles, ressemblaient à des voix parlant des siècles écoulés, des belles femmes d'autrefois, des braves de jadis, tous passés à l'état de fantômes.

En plein midi, l'antique rue était égayée par l'éclat des couleurs et les allées et venues des passants. Quand approchait l'heure de la sieste. elle se vidait peu à peu. La grande chaleur de la journée absorbait sa vitalité ; le chant d'une calendeuse, la note d'une guitare, les

mélopées montant du port paraissaient moins des sons que des échos. Des lézards verts glissaient d'une ombre à l'autre ou s'étalaient franchement au soleil. Vers la fin de l'après-midi, la vieille rue s'animait de nouveau ; les rayons du couchant incendiaient les toitures, les pignons, les murailles jaunes, les vêtements multicolores des femmes. Suivant la pente, ils embrasaient les bois, puis allumaient les étoiles avant de disparaître. C'était l'heure favorite des enfants. On les entendait chanter, s'amuser, se raconter des histoires, tandis que le bleu du ciel s'assombrissait et se criblait d'étoiles.

Marie vivait dans cette rue avec sa tante, Man'm Charles. Les deux femmes habitaient, près du passage conduisant à la rue Bonaparte, une maison située à gauche quand on montait du port. Née au village du Morne-Rouge, Marie, âgée maintenant de seize ans, avait payé à la douleur le plus grand tribut que la vie puisse imposer à un être humain : elle avait perdu sa mère. Son père, qui tenait l'unique magasin du village, avait d'abord gagné quelque argent. Il possédait autrefois une petite ferme en plus de la boutique ; il allait trois fois par semaine au marché de Saint-Pierre vendre des produits. Son magasin restait alors à la garde de sa sœur : Ti Finotte, une femme d'une quarantaine d'années, jadis admirablement belle comme les créoles savent l'être. Porteuse dans le temps, elle était infirme, brisée par un travail trop pénible.

Les porteuses de la Martinique forment une race à part. En réalité, ce sont des colporteuses vendant de tout, depuis des fruits jusqu'à des rubans. Elles mettent leur plateau sur leur tête et leurs marchandises dans le plateau. Si un Européen portait leur charge, au bout de dix kilomètres il demanderait grâce. Pour elles, cet effort extraordinaire n'est qu'un jeu. Elles sont gracieuses, parfois très minces, souvent ravissantes. Leur fardeau parfaitement d'aplomb, elles vont pieds nus,

vêtues simplement de vêtements légers comme ceux des Grecques antiques. Elles parcourent cinquante kilomètres par jour, allant d'un village à l'autre, gravissant les coteaux, parcourant les vallons, marchant sous le soleil tropical, joyeuses comme des fillettes, agréables, charmantes à regarder et destinées, hélas ! à mourir de surmenage.

Pourtant elles ne se plaignent pas et envisagent leur vie sans amertume. Leur labeur, quoique pénible, est libre, et elles ignorent l'ennui des murs sombres, des maisons fermées et des patrons. On se sent parfois solitaire à errer dans les montagnes désertes, mais on a pour compagnons le soleil, le vent, la distance. Voilà pourquoi Ti Finotte, bien que mourante de fatigue et chérissant sa nièce, n'avait manifesté aucune opposition lorsque le père de Marie déclara son intention de faire de la fillette une porteuse.

Marie avait quatre ans à cette époque, et il prit cette décision parce qu'il ne voyait aucun avenir meilleur pour elle. Depuis la naissance de l'enfant il avait été harassé de tracas. Dans le dessein d'agrandir sa ferme il avait emprunté de l'argent à Sagesse, dont l'étoile commençait à se lever depuis peu à Saint-Pierre. De mauvaises récoltes et un cyclone paralysèrent le développement de son entreprise ; il dut faire un second emprunt au capitaine. De là datait sa déconfiture.

La chance favorisait toujours Sagesse d'une façon diabolique. S'il prêtait de l'argent à quelqu'un, une catastrophe empêchait cet homme de payer l'intérêt ou de s'acquitter de sa dette. A peine l'huissier avait-il saisi son débiteur que le commerce du malheureux prospérait, ses récoltes étaient splendides et Sagesse empochait le bénéfice.

Tel était le cas pour le père de Marie. L'année qui suivit celle où la propriété tomba entre les mains de l'usurier, une vague de richesse déferla sur la Marti-

nique. Devenu l'homme d'affaires de Sagesse et exploitant pour lui la petite propriété qui autrefois était sienne, il vit donc les cannes à sucre grandir à tel point que les moissonneurs pouvaient à peine se frayer un chemin dans les plantations, et que les bananiers ployaient sous le poids de leurs énormes régimes. Pourtant il ne gémit pas ; c'était la fatalité qui en décrétait. Il s'efforça du mieux qu'il put à tirer parti de la situation pour Marie et pour lui-même.

Quand la jeune fille atteignit quinze ans et put commencer son métier de porteuse, Ti Finotte mourut et Marie vint habiter avec sa tante de la rue du Précipice. Elle entra comme porteuse au service de M. Sartine, le mercier, dont le magasin était situé dans la rue Victor-Hugo.

La mort de Ti Finotte avait frappé l'enfant au cœur ; elle n'était qu'une fillette malgré ses quinze ans et son corps élancé, souple, presque un corps de femme. La différence entre le soleil brûlant du Morne-Rouge et la rue obscure du Précipice lui semblait faire partie du changement survenu au décès de la femme qui lui avait servi de mère. Sa tante, Man'm Charles, une calendeuse, était une bigote n'éprouvant pas grande sympathie pour la jeunesse. Cependant, en moins d'une quinzaine, Marie s'était adaptée à sa nouvelle existence. Maintenant elle aimait la vieille rue, ses voix, ses couleurs, son ombre, son intimité.

Trois fois par semaine, de bonne heure le matin, au moment où le mont Pelé s'exposait au levant, elle allait chez M. Sartine prendre son plateau chargé de marchandises ; ensuite elle partait pour sa tournée, portant ce fardeau comme une plume.

Pour bien comprendre sa vie et son travail, il faut la suivre lorsque, quittant la rue Victor-Hugo, elle traverse les rues à peine éclairées ; elle marche comme seules peuvent marcher les femmes nu-pieds ; passant

avec le silence d'un esprit et la grâce d'une déesse, saluant tous ceux qu'elle rencontre, amis ou étrangers. Elle monte la rue Peysette, la rue du Petit-Versailles. Elle va, les maisons s'éclaircissent, la rue se transforme en route de campagne bordée de balisiers, de fougères arborescentes, de cannes à sucre qui chuchotent au vent ; l'atmosphère est imprégnée d'une senteur de terre humide et de jasmins.

Si elle se retournait, elle verrait la ville à ses pieds, encore endormie dans la pénombre, la baie enténébrée et, plus à l'est, la mer scintillante. Mais elle ne regarde pas en arrière, elle ne tourne même pas la tête. Ses yeux, toujours aux aguets du terrible fer de lance, sont fixés sur le chemin.

La route trace une courbe brusque ; l'astre du jour l'enveloppe de flamme et elle reçoit en face le souffle chaud de l'alizé dont Saint-Pierre est abrité par la montagne Pelée. Les *zombis*, les serpents, les mauvais esprits, tous les êtres redoutables qui peuplent la nuit sont mis en fuite par le soleil, emportés par la brise. Dominant tout le paysage, elle semble être la seule créature vivante au monde. Aucune silhouette humaine en vue. Les cannaies, les vallées, les mornes, les montagnes mauves et bleues, l'azur de la mer et des lointains s'étendent devant elle. Du silence et du soleil.

Elle fait toujours une pause à cet endroit, comme on s'arrête pour voir un ami. Le plus grand poète, et l'homme le moins sensible aux beautés naturelles, agirait de même.

Tout en contemplant la mer, les mornes et les montagnes, au-dessus desquels passe la Trace, la grande route qui ressemble à un étroit ruban blanc, elle parle dans un murmure à tout ce qui l'entoure. Elle ne sait rien des pays où conduit la mer, elle ne sait rien du soleil, elle ignore si la terre tourne autour de l'astre de vie ou réciproquement. Marie n'est pas plus savante

que la femme préhistorique. Peut-être est-ce pour cette raison qu'elle savoure si bien ce magnifique tableau auquel elle s'adresse avec l'intonation caressante d'un enfant causant avec sa mère.

Ensuite la route la reprend : elle repart avec son fardeau sur la tête, d'une démarche souple et rapide, droite comme une flamme contre ce fond de cannes, de palmistes et de fougères qui bordent la chaussée.

Son voyage peut se prolonger jusqu'à Grande-Anse, à moins qu'elle ne s'en aille offrir ses marchandises à Calabasse, à Marigol ou à Vauclin. Que sa destination soit proche ou lointaine, cela lui est indifférent.

A midi elle marche encore parmi les montagnes, dans la chaleur torride. Elle a vendu quelques articles et il y a de l'argent dans le petit sac pendu à sa ceinture. Mais elle ne songe pas à cet argent. A quoi rêve-t-elle ? Ah ! si vous meniez cette vie toujours active, toujours au grand air, vous sauriez que la pensée peut rester en suspens : non pas dans l'engourdissement du sommeil, mais dans un demi-repos. L'intelligence demeure ouverte aux choses extérieures sans s'arrêter à aucune. Marie s'aperçoit que les coteaux changent tandis que la route tourne, les montagnes lointaines disparaissent quand le chemin plonge et reparaissent à la montée ; des échappées de mer se montrent entre les mornes, les champs de cannes ondulent à la brise, des forêts se déroulent. Les bois repoussent la mer, les cannaies prennent la place des bois, les mornes verts remplacent les cannaies et la mer les mornes. La robuste fille jouit d'une telle santé et d'une telle énergie que, loin de la lasser, le mouvement la magnétise, la berce, lui paraît préférable au repos. Il lui semble par moments qu'elle n'avance pas mais que le panorama vient au-devant d'elle, que les collines, les champs, les montagnes, l'océan défilent pour la contempler.

Au bout d'un an tout le monde la connaissait dans

l'île. Les nègres s'arrêtaient de couper les cannes pour saluer Marie du Morne-Rouge, la plus jolie porteuse de la Martinique. Dans les villages, elle vendait plus que ses concurrentes. Sa beauté comptait pour peu dans ses succès, car ses clientes étaient des femmes, mais son innocence et sa douceur la rendaient suave comme une rose.

Inutile de dire qu'à la Martinique, où les cœurs sont aussi inflammables que tendres, elle comptait des admirateurs, par douzaines, par centaines ; mais elle n'avait pas d'amoureux.

Quand les jeunes gens cherchaient à lier conversation avec elle, ils ne savaient que dire à cette fillette qui leur répondait franchement, librement, les regardant bien en face, ainsi qu'un camarade parlant à son camarade.

Elle ne paraissait pas se douter qu'elle était une jeune fille ; les autres, toutes celles de Saint-Pierre, avaient des galants, rêvaient d'amour, de cupidons à ailes de clinquant, de couronnes de mariées, de toute la friperie théâtrale qui accompagne le mariage. Marie ne pensait pas à cela. Elle était une de ces femmes d'espèce rare dont l'esprit contient en solution tout l'amour du ciel, sans qu'aucune image concrète s'y précipite, jusqu'au jour où l'homme prédestiné croise celle qu'il devait rencontrer, la regarde, lui parle, et, en une seconde, la fait sienne à jamais.

## CHAPITRE XX

### LA FATALITÉ

Un jour, le patron de Marie l'avait envoyée dans une maison construite sur la route du Morne Parnasse, avec mission de montrer de la dentelle à une dame espagnole, la señora Vigil, et de la lui vendre si c'était possible.

Venue par hasard à la Martinique, la señora avait choisi par hasard cette propriété, le château Principe, et la veille, par le plus grand des hasards, elle était entrée dans le magasin de M. Sartine. Elle aurait aussi bien pu aller chez M. Custine ou à la Fleur d'Avril, ou encore au Bon Marché ; mais le destin, qui s'appelle aussi la fatalité, l'avait menée dans la boutique de M. Sartine.

Marie, après avoir vendu toute la dentelle à la señora, retournait à Saint-Pierre heureuse et souriante. C'était son seizième anniversaire, et ce jour-là lui avait apporté la plus agréable surprise du monde : Finotte, Dodotte, Florine, Honorine, toutes ses amies s'étaient souvenues de cette circonstance et lui avaient donné un petit cadeau, un rien : une boîte en coquillages contenant une écharpe et un collier. Le chaudronnier d'en face et le boulanger du coin lui avaient crié leurs vœux de bonheur au passage, sa tante lui avait offert la chose la plus rare qu'elle pût offrir : un sourire.

Ensuite M. Sartine lui avait confié cette importante affaire de dentelles dont elle s'était tirée à son avan-

tage. Gentiment, la señora s'était informée de son âge et, découvrant que ses seize ans sonnaient à ce moment, elle lui avait remis une petite croix ornée d'un christ en argent, « bénite par l'archevêque de Santa-Cruz », au dire de la señora, qui avait ajouté : « Et tant que vous la porterez, aucun mal ne vous arrivera. »

La matinée était splendide. Le soleil se trouvait en plein ciel lorsqu'elle atteignit la route près du Jardin des Plantes. Les grilles étaient ouvertes, elles ne se fermaient jamais, étant vieilles et rouillées. Marie admirait la perspective fuyante sous la voûte lumineuse formée par les branches. Là, parmi les palmiers et les grands arbres tropicaux, un oiseau chantait, remplissant les échos de sa flûte d'or. C'était un siffleur des montagnes. La jeune fille s'arrêta. Le vaste jardin, autrefois soigneusement entretenu, tombait à l'abandon. Les palmistes, les fougères, les acacias et courbarils étaient envahis et reliés par des lianes ; un parfum de vanille s'exhalait de l'ombre verte, mêlé aux senteurs des oranges, du sable humide des feuilles mortes.

Le Jardin des Plantes était un lieu admirable et mystérieux, rendu à la sauvagerie de la nature.

D'habitude, quand elle passait devant les grilles, Marie regardait toujours, fascinée et à demi effrayée par l'exubérance des arbres et des broussailles ; mais aujourd'hui le jardin paraissait moins triste, la voix de l'oiseau lui communiquant sa joie.

— Marie ! Marie ! Marie ! Bonjour, Marie, Marie du Morne-Rouge ! chantait l'oiseau.

Elle continua son chemin. Elle traversa la place du Fort et passa le pont de la rivière Roxelane, où elle entendit les rires et les bavardages des blanchisseuses. La rue Victor-Hugo était noire de monde.

La foule était moins dense près de la petite place de la Fontaine ; la fusée du jet d'eau dansait au soleil. Sur la place, la jeune fille aperçut une silhouette vêtue

de blanc qui venait vers elle. Ses yeux observateurs remarquèrent que c'était un étranger à Saint-Pierre, un marin sans doute, mais pas un créole.

Arrivée à sa hauteur, elle le regarda franchement comme elle regardait tout le monde. Les prunelles de l'inconnu s'éclairèrent. Elle passa son chemin.

Une multitude l'entourait, mais elle ne la voyait plus. On venait de lui parler dans un langage muet, elle avait répondu de même. Pendant un instant, il lui sembla que le monde, soudain désert, ne portait qu'elle et cet inconnu. Elle se souvenait à peine de ses traits, sauf qu'il était brun et vaguement beau ; mais ses yeux avaient transporté son âme. Il lui avait parlé par un simple regard. Mais qui l'avait laissée interdite, incapable d'analyser ses sentiments.

Elle continua sa route ; un instant le Jardin des Plantes s'évoqua ; la voix du siffleur de montagne la poursuivait :

— Marie ! Marie du Morne-Rouge ! Bonjour, Marie ! petite porteuse, fille du soleil, écoute les échos ! Nous parlons le langage qu'il parlait, le langage commun aux oiseaux, aux cloches, aux fleurs, à l'âme de l'homme, au cœur de la femme ! Marie ! Marie du Morne-Rouge ! Marie !

## CHAPITRE XXI

### LA FLEUR D'AMOUR

Comme défiés par les cloches, les nuages étendirent leur éventail autour du mont Pelé, et le ciel s'obscurcit. Abritée sous une véranda, Marie écouta la pluie courir de toit en toit et d'une rue à l'autre. L'orage et les ténèbres eussent semblé d'un mauvais présage sans le joyeux carillon, aussi triomphant que l'amour survivant aux désastres et à la mort.

Abandonnant son abri, Marie se dirigea vers le magasin de M. Sartine pour rendre compte de la vente conclue entre elle et la señora. Le vieux commerçant, dont la bonté était extrême sauf pour les questions d'argent, la félicita, et la jeune fille retourna chez elle. Quand elle passa dans la rue Victor-Hugo, le monde à ses yeux était redevenu vulgaire. Les cloches ne chantaient plus, la joyeuse matinée s'était envolée vers l'océan sur les ailes du carillon.

Marie revint dans la rue du Précipice et trouva Man'm Charles de fort mauvaise humeur ; Finotte, une de ses ouvrières, lui faisait faux bond ce matin-là, laissant la vieille femme à court de main-d'œuvre. La colère qui aurait dû éclater sur Finotte retomba sur Marie.

La jeune fille, qui ne restait jamais inactive, prit la place de la manquante. Ce supplément d'ouvrage le jour-même de son anniversaire aurait pu la chagriner, mais elle ne rechigna pas.

Sans un murmure elle s'installa pour peindre les grands mouchoirs de madras.

Trois autres ouvrières travaillaient avec elle dans la chambre, une pièce terne où le soleil filtrait à peine à travers les persiennes closes. Les compagnes de Marie s'appelaient Pauline, Célestine, Florine. Tout en passant leurs couleurs, elles babillaient dans un français très doux semblable au gazouillement d'oiselets emprisonnés dans une cage sombre. Célestine devait se marier le mois suivant, Pauline et Florine avaient des galants. L'amour, le mariage, les amoureux des autres filles, les questions sentimentales, Rosine lâchée par Ambroise le pêcheur, qui s'installait à Fort-de-France ; Lys qui trompait Achille, lequel menaçait de se noyer. La conversation se poursuivait, interminable. Les oiseaux bavardaient sans doute sur le même ton, là-bas dans les branches des tamaris. Marie restait muette, elle ne se mêlait jamais à des potins de ce genre. Aujourd'hui, plus distraite encore que de coutume elle écoutait pourtant d'une oreille, se demandant pourquoi Lys avait trompé Achille, pourquoi le pêcheur Ambroise délaissait Rosine. Elle s'apitoyait sur le sort de ces gens sans savoir pourquoi. Hier elle n'eût trouvé aucun intérêt à leur douleur.

Tandis que ses mains s'affairaient, des paysages se déroulaient en sa mémoire. La route franchissant le Morne Parnasse, l'ombre verte du Jardin des Plantes, la place du Fort grillée de soleil, la rue Victor-Hugo, la place de la Fontaine et son jet d'eau.

Quelque direction que prissent ses pensées, elles revenaient sans cesse à la place de la Fontaine. Marie apercevait alors une blanche silhouette venant vers elle. Elle s'efforçait d'éviter cette obsession : mais son imagination la ramenait sur la place comme si elle fût contrainte de voir quelqu'un, de soutenir un regard et de lui répondre ; puis elle se perdait dans la foule,

entendait la musique des cloches, les échos de la terre et du ciel qui l'enveloppaient de vibrantes sonorités.

Après le crépuscule, une fois les étoiles allumées et lorsque se turent les cris des enfants jouant dans la rue, Marie rentra dans sa chambre, misérablement meublée. Elle ne renfermait qu'un matelas posé par terre, une chaise, un coffre en bois de cèdre où elle serrait ses effets et les quelques objets auxquels elle tenait, enfin un petit autel de la Vierge bariolé de couleurs voyantes et supportant un vase plein de fleurs.

Marie se coucha et le lourd sommeil des travailleurs de plein air s'empara d'elle. Le lendemain, elle était levée avant que les étoiles eussent pâli, car sa tante lui avait donné plusieurs tâches à accomplir avant le déjeuner.

Entre autres choses, elle devait aller au marché. C'est là qu'elle rencontra Gaspard pour la seconde fois et qu'elle reçut en hommage la fleur d'amour.

## CHAPITRE XXII

### LA ROUTE DE GRANDE-ANSE

De très bonne heure, le lendemain, Marie s'achemina vers la rue Victor-Hugo. Chargée de son plateau, elle entreprit le long trajet qui, ce jour-là, était un véritable voyage, car il aboutissait à Grande-Anse.

Après avoir traversé les rues sombres, elle dépassa la rue du Petit-Versailles. Les maisons s'espacèrent et la rue devint une route en pleine campagne. La jeune fille, contrairement à son habitude, s'arrêta à cet

endroit pour contempler la ville, qui se dressait en amphithéâtre sous la pâleur de l'aube.

N'osant courber la tête à cause de son fardeau, elle demeurait là, droite, les yeux baissés, superbe et semblable à une statue grecque. Elle songeait : « Est-il là-bas ? Quelle maison l'abrite ? Est-il levé où dort-il encore ? »

Elle reprit sa marche sur la route embaumée par les fleurs et les bois ; elle avait oublié sa frayeur du fer de lance, ainsi que les *zombis* et les mauvais génies, ces vilains fantômes de l'imagination qui n'existent plus une fois échappés de la mémoire.

La veille, au moment où elle quittait le marché, elle avait entendu crier les femmes ; se retournant, elle avait vu son héros au centre d'un groupe. Il avait tué le fer de lance de sa main nue ! Dans le tempérament ardent de Marie, l'amour était tout à coup apparu en son incarnation protectrice et intrépide.

Quand Marie sortit de l'ombre projetée par le mont Pelé, elle s'avança en plein soleil et l'admirable panorama de la Martinique se déroula sous ses yeux avec ses collines, ses montagnes, ses plantations de cannes à sucre et la vision de la mer lointaine.

La jeune fille s'arrêta encore. La route blanche de la Trace serpentait à travers les mornes et les vallées. Elle voyait un coin de mer du côté de Fort-de-France. Il lui semblait contempler ce spectacle pour la première fois. Depuis la veille, l'univers s'était à jamais transformé pour Marie du Morne-Rouge !

La dernière fois qu'elle suivait cette route, elle cheminait l'esprit vide de pensée, aussi insouciante qu'une enfant, aussi libre qu'un oiseau. Comme tout était différent aujourd'hui ! Elle ne s'expliquait pas cette prodigieuse métamorphose, jamais elle ne l'aurait attribuée à l'amour, à cette force que Finotte et Pauline traitaient si à la légère. Elle comprenait seulement que

les vieilles collines parlaient un nouveau langage, et que jamais elle ne s'était sentie si affreusement seule. Elle revenait à peine de reprendre son trajet sur la blancheur éblouissante du chemin bordé de palmistes, de fougères géantes, de grenadiers fleuris, de tamariniers inondés de rayons, lorsqu'une voix se fit entendre :

— Bonjour, mademoiselle !

Personne, autre qu'elle-même, n'était visible sur la route, rien ne remuait que les ombres des palmes agitées par le vent et les grands lézards verts rampant dans la poussière. C'était la même voix qu'elle avait entendue la veille :

— Bonjour, mademoiselle !

Marie se répéta plusieurs fois la phrase ; puis elle évoqua le visage du jeune homme, tel qu'elle l'avait vu en levant les yeux pour le remercier de sa fleur.

Elle possédait un compagnon maintenant !

Elle éprouva bientôt une sensation nouvelle : un fil imperceptible semblait entraver sa marche ; à mesure qu'elle s'éloignait, ce lien, de plus en plus fort, la ramenait à Saint-Pierre. « Reviens ! disait Saint-Pierre. Chacun de tes pas te sépare davantage de lui. Reviens ! Tu ignores tout de la vie. Sache que c'est un marin étranger, il peut être emmené par un de ces vaisseaux mystérieux qui déploient leurs voiles et se perdent à jamais derrière l'horizon. »

C'est sur le Morne du Midi que Saint-Pierre lui lança son appel pour la première fois ; elle fit une nouvelle halte.

Le soleil déversait des torrents de lumière sur l'océan et sur la terre. Les rayons paraissaient repoussés par le sol ; ils s'élevaient en une sorte de buée lumineuse pareille à la brume irisée d'un torrent. Les coteaux imprécis s'estompaient en bleu et pourpre ; la mer se confondait avec le ciel. Les bois du Morne du Midi étaient calmes comme la mort. Rien ne chante ni ne

bouge dans les forêts des Antilles lorsque le soleil étreint ainsi le monde.

Marie demeurait immobile au sommet du Morne, comme pétrifiée par l'universel silence.

— S'il allait quitter Saint-Pierre ! Si je ne le retrouvais plus au retour !

Elle ne l'avait vu que deux fois, elle ne lui avait adressé qu'une parole ! S'il disparaissait définitivement de sa vie, elle n'aimerait plus jamais. Elle l'attendait depuis toujours. A présent qu'elle l'avait trouvé, que se passerait-il si elle ne le revoyait plus ? Marie restait là, debout sur le morne, contemplant la vision de l'immortel amour, du suprême et mystérieux bonheur, déchirée à l'idée de le perdre !

Des kilomètres la séparaient encore de Grande-Anse. Saint-Pierre la rappelait et elle s'affolait, torturée par le désir de revenir sur ses pas. Peu d'Européennes eussent été capables de résister à ce cri de leur cœur. Elle n'avait qu'à rebrousser chemin pour errer dans les rues, sur le port, sur la place Bertine : elle rencontrerait certainement le jeune homme. Mais elle avait une mission à remplir : il fallait livrer les marchandises à Grande-Anse. Rien ne l'empêcherait de s'acquitter de sa tâche.

Son caractère pouvait se résumer en trois lignes : capable d'une passion immuable, elle était liée à son devoir aussi fortement que la matière est retenue par la loi de la gravité.

Elle reprit la route droit à l'est vers Grande-Anse, et traversa les bois silencieux sous la pleine lumière du jour.

## CHAPITRE XXIII

### LA RENCONTRE

Grande-Anse est une petite ville un peu délabrée, bâtie près d'une grève inondée de soleil et balayée par l'alizé. C'est un endroit solitaire et étrange au possible. A l'ouest de l'île, près de Saint-Pierre, la mer est calme et profonde. Le matin y arrive tard à cause de l'ombre des montagnes, et le coucher du soleil y incendie les rues. Dès que les premiers rayons tombent sur Grande-Anse, des flots de lumières déferlent sur la ville et se précipitent vers les étendues mauves de l'océan. Les aurores y sont prodigieuses ; on y assiste à l'embrasement d'un monde. D'un côté, la mer frémit et bondit vers la clarté ; de l'autre, les montagnes se profilent contre un ciel où, pareilles à des gouttes de rosée, luisent encore quelques étoiles. Le turban nuageux du mont Pelé, d'abord semblable à une nébuleuse naissante, devient une toison d'or. Ensuite, tels des vêtements de deuil, les ombres nocturnes glissent de ses flancs ; le grand volcan se dévêt et dresse sa pyramide émeraude au firmament.

Saint-Pierre demeure encore dans les ténèbres, mais toute la partie orientale de l'île flamboie au soleil. Saint-Pierre trempe ses pieds dans la mer des Caraïbes, mais l'Atlantique baigne Grande-Anse. Le courant équatorial et la brise de mer couvrent sans cesse la plage de vagues grondantes.

Marie longea la route nationale où la respiration de

l'océan lui bourdonnait aux oreilles comme un monstrueux coquillage ; ensuite elle aperçut les premières maisons de la ville. Dans la Grande-Rue, continuation de la grand'route, elle s'arrêta chez M. Carbet, le vieux marchand créole qui, desséché par le soleil, se souvenait encore de l'époque où Grande-Anse prospérait grâce à ses raffineries et à ses plantations exploitées par la main-d'œuvre esclave.

M. Carbet vérifia les marchandises de M. Sartine, chargea le plateau d'autres articles qu'il lui renvoyait, puis invita la jeune fille à se rafraîchir. Marie se reposa un moment et, comme il lui restait une heure avant de retourner à Saint-Pierre, elle abandonna M. Carbet à sa sieste et s'en fut promener au bord de la mer.

Lorsqu'elle venait à Grande-Anse, elle ne manquait jamais de monter sur la falaise pour admirer l'océan.

La course des lames sur le rivage présentait un spectacle unique. Nulle autre plage ne produit des effets de coloris aussi curieux, avec son écume blanche, ses mouettes neigeuses, la mer bleue, ses flots d'émeraude se brisant sur un sable noir. Tout cela en plein soleil avec un fracas de tonnerre.

L'alizé soufflait dans le visage de Marie et gonflait sa robe lorsque tout à coup elle aperçut sur la grève les silhouettes blanches d'un vieillard et d'un jeune homme.

Le vieux était M. Séguin ; le jeune, Gaspard.

M. Séguin possédait à Grande-Anse une maison où il habitait la majeure partie de l'année. Il avait invité Gaspard à l'accompagner ce jour-là, et l'avait amené en voiture avec lui. Le marin devait retourner à pied à Saint-Pierre.

Marie sentit son cœur palpiter : « C'est lui ! »

A cet instant, les deux hommes se retournèrent et le premier objet qui attira leur attention fut la gracieuse silhouette découpée sur l'azur au-dessus de la falaise.

Malgré ses soixante ans, M. Séguin avait aussi bonne

vue que son compagnon. La jolie porteuse n'avait pas de plus fervent admirateur que lui. Il la salua et elle répondit d'un geste de la main.

— C'est Marie du Morne-Rouge, la petite Marie, annonça M. Séguin, comme si Gaspard l'ignorait. La plus jolie porteuse et la plus honnête jeune fille de la Martinique ; mais, tenez, je vais vous la présenter !

Le soleil la présentait lui-même. L'astre nimbait d'or la tête admirable, laissant pleuvoir des baisers sur son front, sur son visage, sur son cou, sur ses mains. La brise plaquait contre son corps sa robe rayée qui, serrée à la taille, révélait le dessin parfait de ses jambes. Elle les vit venir sans esquisser le simulacre de s'éloigner.

— Ah ! Marie ! s'écria le vieux monsieur. Petite Marie ! vois, j'ai amené un ami avec moi. C'est celui qui ne craint pas le fer-de lance. Hier, il a sauvé un homme et cet homme était Paul Séguin. Ces choses-là ne s'oublient pas.

La jeune fille ne soufflait mot ; sous l'arc de ses sourcils, ses yeux prenaient une expression de charmante réserve. Elle avait salué Gaspard avec une politesse plutôt réservée ; maintenant, elle le regardait à peine ; elle souriait à M. Séguin, mais paraissait sourire à une mystérieuse pensée.

Fasciné, Gaspard la contemplait. On aurait pu croire à une apparition descendue de quelque palais aérien pour se tenir un moment sur le portique bleu du ciel, mi-femme, mi-esprit, aussi immatérielle qu'un rêve.

— Oh ! que vous êtes jolie !

Gaspard se souvint des paroles adressées à la Fleur d'Amour.

— Oui, continua M. Séguin, on n'oublie pas ces choses-là. Il a tué un fer-de-lance qui portait la mort dans sa morsure ! Serre-lui la main, Marie, pour l'amour de moi. Paul Séguin a connu ton père lors-

qu'il était en pleine prospérité, avant qu'il devînt la victime de cet autre serpent, Pierre Sagesse !

La jeune fille obéit comme une enfant et plaça sa petite main dans la large paume du marin.

Depuis l'instant où, la veille, elle l'avait remercié d'un regard, Marie occupait constamment la pensée de Gaspard. Passionné dans l'amour comme dans la haine, il ignorait les fausses manières d'homme civilisé. Pour la première fois de sa vie, il se sentit aussi timide qu'une femme, aussi maladroit qu'un gamin.

Elle restait calme et pleine d'assurance, et si M. Séguin eût été un meilleur psychologue, il se fût rendu compte du triomphe qui illuminait le visage de la porteuse.

La confusion du jeune homme venait de renseigner Marie, de lui révéler la place qu'elle avait prise dans ses pensées ; il lui adressait un hommage muet. Quand Gaspard laissa tomber sa main, son compagnon lui prit le bras et, accompagnés de Marie, les deux hommes se dirigèrent vers l'habitation de M. Séguin.

C'était la plus coquette demeure de la ville, une maison basse entourée d'un jardin rempli de tamaris et de fougères géantes qui s'inclinaient vers l'ouest, éternellement courbés par la brise de mer.

— Tu rentres à Saint-Pierre ? demanda le vieux monsieur à Marie, quand ils atteignirent la grille.

— Oui, missie.

— Tu fais le trajet à pied ?

— Oui, missie.

— Alors, heureuse chance et bon voyage ! Ah ! si j'avais ta force et ta jeunesse...

Ils allaient franchir la grille, lorsque Gaspard dit, en risquant un regard vers la jeune fille :

— Je retourne aussi à Saint-Pierre. Mademoiselle me permettrait-elle de l'accompagner ? La route est si solitaire...

— Vous ? s'écria M. Séguin, sans donner le temps à Marie de répondre. Mon Dieu ! vous croyez-vous donc capable de marcher aussi vite qu'une porteuse ?

Gaspard regarda de nouveau Marie avec un sourire qui découvrit ses dents blanches. La phrase paraissait absurde si l'on comparait sa souplesse et sa force d'homme à la fragilité de la jeune fille. Marie souriait aussi. Leurs regards se croisèrent pendant une seconde.

— J'essaierai, si mademoiselle veut bien bien accepter un compagnon aussi malingre que moi.

M. Séguin éclata de rire et ne fit aucune réflexion. Il escorta même les jeunes gens jusqu'à la boutique de M. Carbet, où Marie avait laissé son plateau. M. Carbet aida la porteuse à le placer sur sa tête et, tout en bavardant avec M. Séguin, la regarda partir.

Il était deux heures passées. La route nationale, toujours bordée de balisiers, de palmistes, de tamaris et de plantation de cannes à sucre, se déroulait devant eux.

L'île semblait bondir vers le ciel en grandes gerbes de couleurs joyeuses : les bleus pourprés et les mauves des montagnes, le bleu-noir et le vert des ravins et des mornes, et, dominant le tout, le mont Pelé avec son turban de nuages. On eût dit que quelque géant, en manière de plaisanterie, avait collé une touffe d'ouate sur le crâne du mont Pelé.

Ce nuage était le seul dont l'azur fût taché ; une légère brise se leva, le fit tournoyer et monter comme une fumée.

Les jeunes gens découvrirent là un sujet de conversation. Gaspard saisissait avec peine ce qu'elle disait dans le patois martiniquais et cette difficulté à se comprendre les fit rire, les rendit tout de suite camarades.

Des nègres, en train de couper des cannes dans les champs, regardèrent, étonnés, Marie du Morne-Rouge

escortée par un homme. Elle avait enfin choisi un amoureux !

Un « siffleur de montagne », qui chantait dans un bosquet de balisiers, lança derrière les jeunes gens ses notes argentines.

Ils s'arrêtèrent sur le Morne du Midi. Toute la campagne s'estompait dans une brume dorée. Les montagnes ressemblaient à des nuages bleus, à de vagues cônes violets. Rien ne se précisait, sauf le pic du mont Pelé, maintenant dépourvu de son panache. Ils continuèrent leur route, plongèrent dans la vallée et remontèrent sur le Morne d'Avril.

A ce moment, Gaspard se souvint des paroles de M. Séguin : « Vous croyez-vous donc capable de suivre une porteuse ? » La jeune fille, quoique chargée de son lourd plateau, cheminait près de lui sans effort, rapide et silencieuse comme une ombre. Il commençait à se fatiguer, mais ne voulait pas l'avouer. Quoi ? Faiblir devant une femme ?

Pour dissimuler sa lassitude, il se mit à chanter. De bonne voix il entonna *Les filles d'Avignon*, dans la brise tiède de l'après-midi. Les nègres, coupeurs de cannes, interrompirent leur travail pour l'écouter. Marie n'avait jamais entendu une chanson pareille ; quoiqu'elle ne comprît que la moitié des paroles, ces phrases lui ouvraient de nouveaux horizons. C'était un air du pays d'où il venait, gai, étrange, bien différent des mélopées créoles toujours mélancoliques.

Il chanta *Jean-François de Nantes* et d'autres refrains de la marine française qui paraissaient étranges comme des mouettes dépaysées parmi les mornes et les cannaies.

« Je mourrai plutôt que de m'avouer vaincu ! » Tel était le véritable sens des chansons qu'il entonnait pour se donner courage. Il souffrait de la tête et des membres, il aurait cédé la moitié de ce qu'il possédait pour

s'allonger dans l'herbe. Pourtant la jeune fille était aussi fraîche qu'à son départ ; elle écoutait, babillait, disait des choses qu'il ne comprenait que vaguement, chantait parfois un peu... Quelle admirable fille !

De petits autels de la Vierge étaient construits au bord de la route et, parfois, on rencontrait une fontaine alimentée par une des innombrables sources descendant des coteaux. Ils dépassèrent le morne de la Croix, et là, devant une fontaine, il sentit fléchir sa résolution de périr avant d'abandonner la lutte. En cet endroit s'étendait une berge verdoyante, au-dessus de laquelle croissaient de hautes fougères et, parmi l'ombre de leurs éventails, l'eau surgissait d'une tête de lion sculptée dans la pierre et chuchotait au sein du feuillage. Il s'assit, et Marie comprit sa lassitude. Elle tira le flacon de ratafia que toutes les porteuses emportent avec elles. Prenant un gobelet accroché à sa ceinture, elle y versa un peu de liqueur qu'elle mélangea d'eau, et fit boire son compagnon.

Gaspard retrouva aussitôt une nouvelle vigueur. Une fois chargée, une porteuse ne peut se débarrasser seule de son fardeau. Indiquant le plateau sur sa tête, Marie lui demanda de l'aider à le poser à terre ; elle n'osait baisser le cou de crainte de se le disloquer. Gaspard s'empressa de lui prêter assistance. Marie plaça le plateau près de lui et s'assit sur la berge à côté du marin. Quel délice de reprendre haleine dans la fraîcheur des fougères !

Le Provençal oubliait presque le sexe de sa compagne. Il lui semblait avoir accompli un long voyage avec un de ses camarades de bord. Après des heures passées dans la chambre de chauffe, il avait souvent ressenti une impression analogue lorsqu'il se reposait sur l'écoutille, en compagnie d'Yves.

— Ah ! voici missie Sagesse ! s'écria soudain Marie ; il est pire qu'un fer de lance.

La tête à demi tournée, elle regardait l'herbe, encore agitée par le passage de « missie Sagesse » qui est le gros mulot des Antilles, l'animal le plus rusé du monde. Gaspard avait oublié Sagesse, la *Belle-Arlésienne* et l'expédition prochaine.

— Sagesse ? demanda-t-il. Que savez-vous de Sagesse, petite amie ?

Elle indiqua les grandes herbes où se dissimulait le rat.

— Caché parmi les cannes, il tue les petits oiseaux incapables de voler, il pénètre dans les poulaillers des pauvres et assassine leurs poules. Ah ! le vampire ! Une fois, continua Marie, le capitaine fut mordu par un fer de lance.

— Et il n'en est pas mort ?

— Non, c'est le fer de lance qui est mort.

Elle éclata de rire. Voltaire avait raillé de même un de ses adversaires ; Goldsmith s'était servi de la même idée à propos du héros de son histoire, qu'un chien avait mordu. Marie ignorait Voltaire et Goldsmith ; elle se contentait de dépeindre Sagesse.

Elle se mit sur pied, montra son ombre projetée sur la route et le soleil frôlant le sommet des montagnes. Il était l'heure de partir. Gaspard l'aida à replacer son plateau sur sa tête. Déjà il faisait plus frais, la brume lumineuse de l'après-midi s'était dissipée, les lointains se précisaient, le soleil baissait rapidement.

— Vous connaissez le capitaine Sagesse ? demanda Gaspard, marchant près d'elle. Eh bien ! moi aussi je le connais. Je vais bientôt l'accompagner dans un voyage.

Elle s'arrêta et se retourna pour le dévisager.

— Vous l'accompagnerez dans un voyage ?

— Oh ! pas pour longtemps ; je reviendrai.

— Vous allez avec lui ? Ah ! vous allez avec lui !

— Je reviendrai.

L'émotion exprimée par le visage et l'accent de Marie le troublèrent. Il ignorait que Sagesse était déjà entré dans sa vie à elle, ruinant son père et jetant un mauvais sort sur une famille. Aux yeux de la jeune fille, Sagesse était un génie malfaisant. Jadis, il avait brisé son existence, de nouveau son ombre sinistre se projetait en travers de sa route. Il allait lui voler Gaspard. Le marin saisit la main de Marie.

— J'ai promis de l'accompagner, mais soyez tranquille, je reviendrai !

— Ah ! vous lui avez promis...

Toute discussion devenait oiseuse. Pour elle, une promesse constituait un lien indestructible.

— Quand partez-vous ?

— Dans quelques semaines seulement.

Il lui tenait toujours la main. Sans avoir encore échangé les moindres vœux, ils ressemblaient néanmoins à deux amants sur le point de se séparer. La jeune fille venait de lui communiquer son trouble. L'air ambiant parut tout à coup imprégné de mélancolie ; la lumière du jour commençait à se ternir.

Le soleil, à moitié descendu derrière les montagnes, était coupé en deux par leur crête. Ce qui en restait palpitait d'une ardeur intense et luttait contre la nuit. Mais les vallées entre les mornes s'emplissaient d'obscurité, le crépuscule montait comme une marée. Des vagues d'ombres violettes balayaient le paysage. Si les jeunes gens se fussent retournés, ils auraient vu le spectre de la lune noyé dans le lilas du ciel oriental.

Le coucher du soleil allait incendier Saint-Pierre. Il leur restait encore plusieurs kilomètres à parcourir. Marie dégagea doucement sa main et ils continuèrent leur chemin, sans mot dire, mais durant cet instant de commune tristesse où ils étaient demeurés la main dans la main, l'avenir de l'un était devenu l'avenir de l'autre. Ils s'appartenaient mutuellement.

## CHAPITRE XXIV

### LE RENDEZ-VOUS

Quand ils eurent traversé le Morne-Rouge, les derniers rayons du soleil flamboyaient dans les rues de Saint-Pierre.

Leurs ombres s'étendaient maintenant devant eux, vaguement dessinées sur la route par les rayons de la lune dont la clarté croissait. L'approche de la nuit éveillait la forêt, la remplissant de mille bruits. Le Cabritt-Bois, les grands scarabées bourdonnaient parmi les tamaris, des milliers d'insectes nocturnes accordaient leurs instruments, des nuées de lucioles voletaient au-dessus des fleurs de grenadier et, subitement, comme si on avait fermé une porte, la nuit couvrit le monde, et le ciel se constella d'étoiles. Quand ils se trouvèrent en vue de Saint-Pierre, Gaspard fit une halte.

La ville éclaboussée de lumière et la baie obscure s'étalaient au-dessous d'eux. Derrière l'ombre des montagnes, la mer reflétait le clair de lune.

— Dites ! Je voudrais vous rencontrer demain, implora Gaspard ; où pourrais-je vous voir et à quelle heure ?

Elle s'arrêta un moment sans répondre. Le lendemain elle devait aller à Calabasse, très loin, là-bas, vers le mont Pelé. Son perpétuel labeur lui laissait peu de loisir. Elle ne songea pas une minute à prendre un jour de vacances, l'idée qu'elle aurait pu délaisser

son travail pour son plaisir ne lui venait même pas à l'esprit.

— Une heure avant le coucher du soleil je serai revenue de Calabasse. Vous me trouverez ici.

— Vous y serez sûrement ?

— Ah !

L'exclamation était plus significative qu'une phrase.

Certainement qu'elle y serait, la mort seule pourrait l'en empêcher. Les mornes et les montagnes, les routes interminables que ses menus pieds devaient fouler, la chaleur du jour ou l'orage, rien ne serait capable de l'arrêter. Elle exprimait tout cela par cette exclamation.

Il prit sa main et la porta à ses lèvres. C'était la première caresse. Ensuite, côte à côte, ils commencèrent à descendre la pente qui les menait à la ville. L'heure était tardive pour Saint-Pierre, car les habitants s'y couchaient peu après le crépuscule. La lune s'élevait derrière les montagnes et le murmure de l'océan montant de la baie se mêlait dans les rues désertes au gargouillement des fontaines et des ruisseaux.

Ce soir-là, la vieille rue du Précipice paraissait romanesque avec ses maisons hermétiquement closes, ses coins d'ombre et sa chaussée de clair de lune que l'œil suivait jusqu'à la mer argentée.

A l'entrée de la rue, Marie tendit la main à Gaspard. Elle ne tenait pas à ce qu'il l'accompagnât plus loin. Man'm Charles devait attendre sa nièce qui n'était jamais rentrée si tard. Encore qu'elle n'eût rien à se reprocher, Marie ne voulait pas que sa tante la vît prendre congé de Gaspard, par crainte d'avoir à fournir des explications.

Finotte, Florine et leurs compagnes, errant dans les champs de la jeunesse, avaient cueilli des roses, des lis, des fleurs passagères. Elle, dans sa solitude, avait découvert une fleur lumineuse et immortelle. L'univers

pouvait s'anéantir, le soleil et les astres s'éteindre, cette fleur du moins ne se fanerait jamais.

Gaspard la suivit des yeux tandis qu'elle descendait la rue du Précipice, elle, dont Théocrite aurait pu chanter la grâce dans la tiédeur de quelque nuit sicilienne. Un souffle du passé troubla l'esprit inculte du jeune homme, comme si le rideau des siècles s'était entr'ouvert pour lui révéler les grâces, les parfums et la douceur des nuits antiques, des nuits épanouies sur le détroit de Messine, avant la destruction de Taormina, quand les chants d'amour s'envolaient parmi des roses qui exhalaient leur senteur vers la mer et le ciel.

Il vit la menue silhouette s'arrêter devant une maison et disparaître. Il quitta la rue du Précipice et se dirigea lentement vers sa demeure. Saint-Pierre dormait déjà. Dans une petite ville de France, à cette heure-là, les cafés étincellent de lumières, les rues fourmillent de passants, les théâtres sont bondés ; mais, pareil à un enfant, Saint-Pierre se couchait avec le jour et s'endormait bercé par les murmures de la mer et des bois qu'éclairaient les lucioles et les étoiles.

## CHAPITRE XXV

### SIMON SERPENTE

Le lendemain matin, Gaspard fut réveillé par une voix l'appelant du dehors. C'était celle de Sagesse. Il entendit un coup à sa porte et le capitaine entra dans sa chambre.

Gaspard avait dormi tard, la matinée était avancée et la lumière assez puissante pour montrer l'expression irritée du capitaine. Un incident avait dû se produire. Sagesse referma la porte et se mit à marcher de long en large dans la petite pièce.

— Voilà une jolie histoire ! s'écria-t-il. Je suis trahi, mon affaire est éventée. Avez-vous parlé ?

— Parlé... de quoi ?

— Voyons, de quoi voulez-vous parler, sinon de notre expédition.

— Moi ! Jamais un mot... sauf, pourtant...

— Quoi ?

— J'ai dit que j'allais vous accompagner dans un voyage ; mais sans rien spécifier au sujet de ce voyage.

— Comment s'appelait la personne avec qui vous avez causé ?

— C'était un vieux monsieur nommé Séguin.

— Sacrebleu ! cria Sagesse, sursautant sur son siège. Séguin ! Il n'y a qu'un Séguin dans l'île : c'est bien de là que vient l'argent !

Le capitaine fixa le sol, les sourcils froncés, les lèvres serrées.

La veille, Jules, son homme de confiance, lui avait rapporté un bruit en circulation dans les bars du port.

D'après cette rumeur, missie Sagesse avait relevé le gîte d'un navire chargé d'or : il se préparait à cueillire cette épave, mais selon toutes probabilités il perdrait son temps, car une autre expédition partirait bientôt dans le même dessein et cette dernière était organisée financièrement par un type beaucoup plus riche que Sagesse.

L'histoire émanait tout simplement de Jules qui, au cours de libations prolongées, avait révélé à une négresse le secret que Sagesse lui avait fait pressentir. La haine qu'on éprouvait pour Sagesse dans le port avait inventé tout le reste. On ne savait rien d'essentiel. Pourtant Sagesse soupçonnait Gaspard de l'avoir trahi. La seule question qui l'intriguât était de savoir comment le Provençal pouvait connaître un homme assez riche pour lui faire concurrence. Or, Gaspard venait de lui avouer qu'il avait parlé à Séguin, l'un des personnages les plus influents de l'île et le pire ennemi de Sagesse.

Le mystère s'expliquait.

Un autre, s'abandonnant à sa colère, eût accusé Gaspard en face. Telle n'était pas la manière d'agir du capitaine Sagesse. Gaspard lui était indispensable. Si on découvrait de l'or, un blanc seul au milieu de l'équipage nègre de la *Belle-Arlésienne* se trouverait sans doute en butte à de graves difficultés. Il n'avait pas le temps de remplacer Gaspard : son secret connu, il lui fallait mettre le cap le plus tôt possible. Il serait donc maladroit de se quereller maintenant avec le Moco. Plus tard, une fois le trésor en sûreté sur son bateau, quand Sagesse verrait l'attitude de l'équipage en présence de ses richesses, le problème changerait d'aspect. Il se promettait de se venger à ce moment-là. Il cessa de froncer les sourcils.

— Après tout, dit-il, peu importe. Vous m'assurez n'avoir pas soufflé mot de notre expédition à Paul Séguin. Je vous crois. Tout de même il a eu vent de l'affaire et veut envoyer quelqu'un.

— Tiens ! dit Gaspard. Comment cela se peut-il alors que, sauf vous et moi, personne ne connaît l'emplacement de l'île ?

— Ah ! voilà le mystère. Comment, en effet ? Mais il le connaît, et cela me suffit. Je pars dans trois jours.

— Dans trois jours !

— Oui. En forçant le travail, la *Belle-Arlésienne* peut être déchargée après-demain soir.

— Mais il vous faut le temps pour vous munir du matériel indispensable.

— Croyez-vous que j'entreprenne quoi que ce soit sans avoir tiré mes plans ? Accompagnez-moi et vous verrez. Nous déjeunerons ensemble et causerons de tout cela quand j'aurai terminé ma besogne.

Gaspard s'habilla et les deux hommes descendirent côte à côte la rue du Morne. Maintes fois auparavant Sagesse avait été pressenti sur l'éventualité de richesses englouties sous les vagues. La mer des Caraïbes et l'Atlantique autour des Bahama fournissent un champ toujours ouvert aux théories des chercheurs de trésors ; on avait apporté au capitaine des données sur divers vaisseaux coulés dans les parages de Rum-Cay, de Grand-Cayman, de Maranzas. Les navires se trouvaient bien à la place indiquée, n'attendant que d'être remis à flot, mais Sagesse ne voulait courir aucun risque. Il possédait une science profonde de la mer et ses traîtrises. Il savait que les épaves ainsi repérées étaient tourmentées par des courants variant avec la marée, ce qui ralentissait le travail des scaphandriers. Il connaissait la puissance de ces courants pour amonceler le sable et cacher les trésors. Il avait assisté au relèvement d'un bout de câble de haute mer qui, sur une lon-

gueur d'un demi-mille, était noué en plusieurs endroits par les doigts malicieux de l'océan, comme si un géant l'avait pris pour jouet. « Lorsqu'un navire chargé de richesse devient la proie des courants, il est inutile de chercher son trésor, car on n'y rencontre que déboires. » Cet axiome faisait partie de ses principes.

Il s'embarquait dans l'aventure actuelle, parce que le navire reposait dans un lagon paisible, où les scaphandriers plongeraient aussi facilement que dans un lac. L'épave était non pas ensablée mais recouverte de corail ; si elle contenait de l'or, quelques charges de dynamite lui ouvriraient les flancs.

Quand les deux marins atteignirent le port, la matinée était superbe, la *Belle-Arlésienne* se balançait sur l'eau bleue, bord à bord avec les gabares, les poulies grinçaient et l'équipage travaillait au rythme d'une chanson de manœuvre nègre :

*A Fort-de-France, hé ho !*
*A Fort-de-France, hé ho !*
*Bonjou', doux-doux,*
*Hé ho !*
*A Fort-de-France,*
*A Fort-de-France,*
*Hé ho !*

Au sud de la *Belle-Arlésienne*, un gros trois-mâts levait l'ancre ; un navire porte-câbles faisait des sondages dans la baie. L'eau est très profonde entre la Martinique et la Dominique, et un bourdonnement de machine à coudre de la sonde arrivait des fonds violets.

Des canotiers pagayaient autour du vapeur de New-York qui, arrivé la veille, devait partir à midi ; on apercevait les petits rameurs, des enfants au teint de citron qui se dressaient de toute leur hauteur et plongeaient, pour rattraper les sous lancés par les passa-

gers. C'était un tableau de jeunesse, de gaieté, d'animation ; le vent chaud des tropiques agitait les pavillons et les voiles ; des mouettes pêchaient, semblables à des flocons de neige ; leurs voix querelleuses s'unissaient aux bruits discordants des treuils, des cabestans, des chaînes d'ancre et à l'interminable complainte :

*A Fort-de-France, hé ho !*
*A Fort-de-France, hé ho !*
*Bonjou', doux-doux,*
*Hé ho !*
*A Fort-de-France,*
*A Fort-de-France,*
*Hé ho !*

Sagesse conduisant la marche, ils longèrent le quai jusqu'à la place Bertine.

Par-dessus l'épaule du mont Pelé, le soleil frappait la place. La brise marine agitait les tamaris. Les robes voyantes des femmes, les madras jaunes drapés en turbans, les hommes vêtus de blanc, ou à moitié nus qui roulaient des muids de sucre en riant et en chantant composaient le plus pittoresque des tableaux. On voyait là des individus de toutes couleurs, depuis les créoles pâles jusqu'aux nègres aussi noirs que du jais, des enfants — on rencontre toujours des enfants au voisinage du sucre, qu'il soit en tonneaux ou en cannes — s'amusaient ou faisaient des commissions : enfants noirs comme des prunelles ou jaunes comme des bananes, bébés couleur de miel, nus comme au jour de leur naissance. Et le vent tiède soufflait indolemment, mêlant les parfums de la mer et de la terre à la senteur subtile du sucre et à l'arome des cigares, car les femmes mêmes fument les « bouts » noirs à la Martinique.

Sagesse traversa la place et se dirigea vers la rangée d'entrepôts et de hangars qui bordent le quai. Il

s'arrêta devant la voûte d'un grand magasin et scruta l'ombre comme s'il cherchait quelqu'un ou quelque chose à l'intérieur, puis il entra suivi de Gaspard.

Cette salle était bizarre, sentait le goudron, les cordages et la toile à voile. Tout autour s'empilaient des chaînes rouillées, de vieilles ancres, des barres de cabestan, des agrès de toutes espèces, des poulies de diverses dimensions ; des cordes et des palans, pendus aux poutres dans l'obscurité, complétaient le décor. On se serait cru transporté dans une immense caverne au fond de laquelle des navires venaient de faire naufrage.

Au milieu de ce capharnaüm allait et venait le propriétaire, M. Jacques, connu par les armateurs depuis Fort-d'Espagne jusqu'à Port-Royal sous le nom de Jacques tout court. Il surveillait trois ouvriers occupés à raccommoder une voile étendue sur le sol.

Certains hommes à mentalité de vautours vivent sur les débris et les cadavres des choses, et font ainsi fortune. Jacques était un individu de ce genre. A le voir, on n'aurait jamais deviné ses instincts de rapine ; il était gros et gras, d'aspect prospère, ses cheveux grisonnaient, sa face rasée souriait sans cesse ; toujours calme, toujours poli, il semblait céder à vos désirs, mais restait inflexible dès qu'il s'agissait d'un marché.

Son commerce consistait à acheter à vil prix et à revendre le plus cher possible de vieux navires, des matériaux détériorés. Qu'on eût besoin d'une ancre, d'une paire de voiles ou d'un espar, il pouvait toujours vous satisfaire. Il achetait les épaves, même échouées, à condition toutefois que ce fût en eau peu profonde.

De Curaçao à Porto-Rico, il conduisait ses opérations de sauvetage, bataillant avec la mer pour lui arracher des débris de navires, dirigeant ses équipes en personne lorsqu'il escomptait de gros bénéfices.

Attirant M. Jacques à l'écart, Sagesse lui expliqua

l'objet de sa visite, tandis que Gaspard, assis sur une poutre, regardait se démener les hommes.

— Je dois faire exécuter quelques travaux en plongée, commença Sagesse, je voudrais deux scaphandres et une pompe en bon état. Pouvez-vous me les fournir et à combien me les loueriez-vous pour deux mois ?

— Deux mille dollars de garantie et cinq cents pour la location, répondit Jacques sans une seconde d'hésitation.

— Trois cents, par un *cent* de plus.

— Mon prix est cinq cents dollars. Si cela ne vous plaît pas, tant pis. J'ai déjà été pressenti par un autre monsieur pour la même affaire. Je l'attends d'un instant à l'autre ; s'il accepte mes conditions, où trouverez-vous ailleurs un appareil de scaphandrier ? Pas à la Martinique, en tout cas !

Evidemment le bonhomme mentait ; mais Sagesse vit là une confirmation de la rumeur qui le tourmentait, et fut persuadé qu'une autre expédition se préparait à partir. Aussi observateur qu'un oiseau de proie, Jacques remarqua l'effet produit par ses paroles, sans toutefois en comprendre entièrement le vrai motif.

— Quelle est cette autre personne ? demanda Sagesse. Vous pourriez au moins m'apprendre son nom.

— Je ne cite jamais de noms en affaires, capitaine, mais comme vous êtes un ancien client, je vous soufflerai un mot à l'oreille.

— Je vous écoute.

— Eh bien ! je crois que ce monsieur entreprend une besogne identique à la vôtre.

— Le démon ! s'exclama Sagesse. Puis, se reprenant, il éclata de rire. S'il en est ainsi, la besogne ne lui rapportera guère. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas de temps à perdre. Montrez-moi les appareils et les accessoires.

Jacques mena le capitaine sous un hangar derrière la maison. Les scaphandres, la pompe, les tubes à air étaient en bon état et presque neufs. La pompe pouvait être fixée dans une barque ou sur un navire. La *Belle-Arlésienne* possédait un canot admirablement construit pour cet emploi : il n'y aurait qu'à haler l'embarcation à travers l'île et la mettre à flot sur le lagon. Le capitaine envisageait activement ces détails tandis qu'il examinait les appareils. Ensuite il se tourna vers Jacques :

— Trois cents dollars pour la location, par un cent de plus.

— Cinq cents et pas un cent de moins. Pourquoi vous louerais-je trois cents dollars un équipement pour lequel je trouve cinq cents ailleurs ?

— Quatre cents ! Allons, je donne l'argent et la garantie sur-le-champ.

— Cinq cents, pas un cent de moins.

— Quatre cent cinquante.

— Pourquoi perdrais-je cinquante dollars ?

— Eh bien ! soit, cinq cents !

— Et naturellement, monsieur le capitaine, vous répondez des avaries.

— Il n'y aura aucune avarie. Maintenant que nous avons conclu notre marché. je vais vous dire le nom de celui qui veut me couper l'herbe sous le pied, celui qui désire vous louer ces appareils.

Heureux de cette transaction, enchanté par le succès de sa roublardise, mais plus ravi encore de voir le rusé capitaine tomber dans le panneau, Jacques se tint coi et se contenta de sourire.

— Vous dirai-je son nom ?

— Si cela vous plaît.

— C'est Paul Séguin. Ai-je bien deviné ?

— Je ne puis dire ni oui, ni non, n'ayant pas l'habitude d'éventer les secrets en affaires.

— Ecoutez, je veux en avoir le cœur net. Nous nous connaissons depuis des années. Je désire savoir ce renseignement, car je crains une trahison dans une entreprise dont je m'occupe actuellement. Si vous me confiez le nom de celui qui demande vos instruments de scaphandriers, je ne soufflerai mot, mais je me tiendrai sur mes gardes et je vous donnerai cinq dollars pour savoir la vérité.

Sagesse tira de sa poche les cinq dollars.

— Vous me promettez de ne rien révéler ? Vous garderez ce secret entre nous ?

— Oui, je vous le jure.

— Alors approchez votre oreille.

Jacques mit sa tête contre celle de son compagnon et murmura :

— Paul Séguin.

— Merci, riposta Sagesse tendant l'argent que Jacques empocha.

Cinq dollars pour un simple mensonge, le marché le plus avantageux qu'il eût jamais conclu.

En rentrant dans le magasin, Sagesse vit Gaspard assis à regarder les hommes. Le capitaine lui eût volontiers tiré un coup de revolver, néanmoins il l'aborda avec un sourire.

C'est une grave erreur de croire qu'un gredin ne possède aucun sens de l'honneur. Il l'a, très aiguisé, pour les autres. Il ressent, plus vivement qu'un honnête homme, une perfidie commise envers lui.

— Maintenant que cette affaire est réglée, reprit Jacques, voulez-vous venir vous rafraîchir, vous et votre ami ?

Il fit entrer ses hôtes dans une salle, mi-bureau, mi-salon, et, ouvrant une autre porte, il commanda du rhum, du café, des cigarettes.

Le moment d'après, un domestique parut avec un énorme plateau garni du premier déjeuner habituel à

la Martinique. Gaspard entendit à peine le serviteur, car il examinait un tableau pendu au mur. C'était une petite gravure sur bois, vieillotte, qui le frappa tout de suite, le fascinant autant que le fer de lance avait hypnotisé M. Séguin sur la place du Fort.

L'image représentait un homme petit et hideux, tendant un sabre d'une main et un fouet de l'autre. Il était vêtu d'une chemise, d'un ample pantalon retenu par une large ceinture d'où sortait la crosse du pistolet. L'ensemble donnait une impression aussi horrible que grotesque. La tête de cet individu était à peine plus grosse que celle d'un enfant, mais la figure, avec ses pommettes saillantes, avait la férocité d'un démon. On devinait que les vêtements cachaient des membres estropiés.

Tandis que Gaspard contemplait ce portrait, un frisson le parcourut. Il avait déjà vu le personnage. Où ? Quand ? Il lui était impossible de se le rappeler.

— Café ou cognac ?

M. Jacques l'interpellait. S'arrachant à sa méditation, Gaspard accepta une tasse de café et une cigarette et s'attabla avec les autres.

Un cigare à la bouche, une tasse de café devant lui, Jacques parlait de son commerce avec Séguin. Gaspard feignait de s'intéresser à la conversation des deux hommes, mais il n'entendait rien et examinait tous les détails de la pièce.

Des gourdes, des dessins de navires, de vieilles pagaies caraïbes décoraient les murs, une vitrine contenait des scarabées, des tarentules, des animaux terrestres et marins.

Des endroits où des sondages avaient été effectués pour préciser le lieu d'un naufrage étaient marqués à l'encre sur une carte du détroit de Yucatan. Plus loin pendait une autre carte de la mer à l'ouest de Nassau, où s'étend du nord au sud une partie d'océan couvrant

une superficie de près de deux cents milles, entourée de hauts-fonds et de récifs. Une lanterne de bataille, qui avait peut-être éclairé Van Horne dans quelque expédition nocturne, était accrochée à un crampon : Jacques l'avait ramassée sur les sables près de San-Juan. Un vieux flacon de curaçao, de forme ancienne et muni d'une poignée de cuir, se balançait près de la lanterne. Tous ces objets racontaient l'histoire de la mer des Caraïbes et de l'Andrique espagnole, mais les yeux de Gaspard revenaient sans cesse vers l'image qui l'intéressait.

Profitant d'une accalmie dans la conversation, Gaspard se pencha en avant.

— Veuillez m'excuser, monsieur, commença-t-il, indiquant le tableau qui le captivait, mais vous avez là un étrange portrait, et le plus curieux, c'est que je suis certain d'avoir déjà rencontré quelque part le personnage qu'il représente.

Jacques se mit à rire :

— Ma foi ! répondit-il, pour l'avoir connu vivant, vous devriez être plus vieux que moi ; vous ne pouvez l'avoir aperçu que sur une gravure, moins bonne que celle-ci pourtant, qui est de Coullier, et très ancienne. Je l'ai eue pour presque rien.

— Alors, comment s'appelle-t-il ?

— Simon Serpente.

— Qui était-ce ?

— Comment ! Vous n'avez jamais entendu parler de Simon Serpente ? Ah ! mais j'oublie : vous êtes sans doute récemment arrivé aux Antilles. Eh bien ! monsieur, Simon Serpente était un démon ! C'était aussi un homme...

Sagesse fit un signe d'assentiment, comme s'il connaissait toute l'histoire de Simon Serpente.

— Nous avions beaucoup de démons, autrefois, continua Jacques. Simon les dépassa tous. Il fut le

dernier des pirates et le pire. Kidd, Horne, Singleton n'étaient pas aussi mauvais que lui. Qu'en dites-vous, monsieur le capitaine ?

— D'après la légende, c'était un dur-à-cuire. Je n'ai jamais eu affaire avec aucun de ces gredins, mais si j'avais eu quelque pouvoir à leur époque, je les aurais exterminés. En ce temps-là les gouverneurs s'engraissaient grâce aux pirates.

— C'est vrai, dit Jacques, et Simon Serpente sut plus d'une fois, à prix d'or, retirer son cou de la corde qu'il avait tant méritée. On racontait qu'il n'était pas un homme, qu'on ne pouvait le tuer et que s'il quittait ce monde ce ne serait que par un suicide. On s'imaginait qu'il ensorcelait d'un regard les gens traversant sa route.

— Ce sont là des ragots de bonnes femme ; le mauvais sort n'existe pas, ni le diable non plus. Continuez.

— Eh bien ! si le mauvais sort est une blague, en tout cas Serpente n'apportait pas la veine, et il avait une telle réputation qu'il effrayait même les hommes de sa troupe. Il était pirate depuis des années, il avait récolté une grosse fortune, et on ignorait où il la cachait. Le bruit courait qu'il possédait une île dans la mer des Caraïbes, mais on n'a jamais essayé de la découvrir. Je puis vous affirmer que s'il avait laissé toutes ses richesses sur la grève, personne n'y aurait touché...

— Quels idiots ! murmura Sagesse.

— Peut-être, mais pour ma part je ne crois pas que je serais allé les chercher. Je sais, monsieur le capitaine, que vous êtes un sceptique, mais j'ai vu des malheurs provenant d'un or conquis par la force et le sang.

« Serpente continua à vivre dans la piraterie jusqu'au jour où il y renonça brusquement. Il termina sa carrière d'une façon extraordinaire, quand il aborda le navire de Laropé. Ce dernier était un de ses con-

frères. Son vaisseau s'appelait le *Golden-Shell* et celui de Serpente le *Puerto-Mexico*. Les deux navires pourchassaient un brigantin lorsque Serpente signala à Laropé de s'arrêter, la prise étant sienne parce qu'il l'avait aperçue le premier. Laropé refusa et vit immédiatement son grand mât abattu par un coup de canon. Oubliant leur poursuite, les deux pirates se battirent. Le combat avait lieu près de Matanzas et la grève était couverte de spectateurs. Enfin Serpente amarra le *Puerto-Mexico* au *Golden-Shell*, fit massacrer tout l'équipage de son ennemi, et, de sa propre main, pendit Laropé, comme pirate !

« Abandonnant le *Golden-Shell*, Serpente cingla dans la direction du cap Sable. Jamais plus il ne hissa le pavillon noir ; mais il s'orienta vers la traite des esclaves, et revêtit, si l'on peut dire, la peau d'un commerçant honnête. On ne le craignait plus autant, les gens opinaient que s'il eût été vraiment le diable, il n'aurait pas changé de conduite. On commença à se souvenir de ses crimes et un mouvement de révolte s'éleva contre lui.

« Il le sut, mais ne parut pas s'inquiéter des bavardages, jusqu'au jour où il reçut des nouvelles précises de ce que l'on projetait contre lui. Il quittait la côte américaine avec une cargaison d'esclaves quant il apprit qu'une corvette était envoyée pour le capturer et le pendre. Deux jours après sa sortie du port, il aperçut la corvette en question et lui donna la chasse. Le *Puerto-Mexico*, comme vitesse, pouvait rendre des points à n'importe quel navire fréquentant ces parages. Au coucher du soleil, on ne voyait plus à l'horizon que les hautes voiles de la corvette ; à l'aube, elle avait disparu. Mais Serpente comprit qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui dans ces mers. Le démon lui avait donné un tel visage et un tel corps qu'il ne pouvait dissimuler sa personnalité. Peut-être alors mit-il le cap

sur son île ; on l'ignore : mais en tout cas on ne le revit jamais.

Gaspard, se levant brusquement, s'approcha de la gravure et comprit tout à coup où il avait vu l'ossature de cette tête, de ce corps déformé. Le crâne hideux et les ossements de l'île déserte étaient peut-être les restes de Simon Serpente ! Cette hypothèse lui sembla extravagante jusqu'au moment où il se souvint de la boucle de ceinture qui portait les initiales S. S.

La providence nous permet si rarement d'apercevoir le mal incarné, que notre âme frémit en sa présence. Gaspard examina le portrait de l'homme dont l'argent avait peut-être souillé ses mains ; ensuite, surmontant son émotion, il revint vers Sagesse qui se levait de table.

M. Jacques accompagna Gaspard et le capitaine jusqu'à la porte du magasin et leur dit adieu. Une minute après, ils se retrouvaient au grand soleil sur la place Bertine. Sagesse se dirigea vers le quai.

— Je vais à bord me rendre compte de la façon dont le travail s'accomplit, expliqua-t-il. Vous feriez bien de m'accompagner pour me donner un coup de main. Nous pourrons déjeuner sur le bateau et vous mettrez votre cabine en ordre. Ohé ! du canot, approchez !

L'appel s'adressait à un nègre qui ramait comme un pantin articulé ; l'homme obéit et ils entrèrent dans sa barque. La brise était tombée et la mer ressemblait à un miroir. Du côté de la Dominique, un trois mâts demeurait immobile dans le calme plat. Sa silhouette se reflétait en longues traînées blanches. Il avait levé l'ancre et ses voiles se gonflaient à peine quand le vent, en mourant, l'avait laissé en panne. Les maisons peinturlurées et les palmiers figés de Saint-Pierre se dressaient en amphithéâtre devant la mer ardente. Une telle intensité de couleur et de lumière sous un pareil silence évoquait l'idée d'un mirage. Les bruits vagues de la

cité et du port avaient des sonorités de rêve et les voix des matelots semblaient celles d'indolents Lotophages.

La *Belle-Arlésienne* elle-même, cette sorcière de l'océan, était touchée par la baguette magique de cette superbe journée. Ses mâts, ses vergues, ses agrès, ses flancs écaillés par le soleil se reproduisaient dans le miroir sur lequel elle flottait. Ses garnitures de cuivre brillaient dans les eaux teintées d'émeraude, et les algues accrochés à sa coque ondulaient comme à une brise marine.

Son déchargement s'opérait aussi rapidement que le permettait des treuils à bras. Jules surveillait le travail des hommes. Il abaissa l'échelle et Sagesse monta à bord. En atteignant le pont, le capitaine regarda attentivement autour de lui, puis, précédant Gaspard, il entra dans le petit rouf.

— Vous reprendrez votre cabine, dit-il en indiquant la niche à chien à tribord. J'ordonnerai à Jules de la faire nettoyer par un nègre. Il y a un tas de saletés qu'on enlèvera pour vous faire de la place. Vous n'apportez sans doute pas de nombreux bagages ?

— Non, pas beaucoup. Vous comptez partir dans trois jours ? Aujourd'hui c'est mardi...

— Je partirai vendredi.

— Vendredi ! Ce n'est peut-être pas un fameux jour !

— Corbleu ! s'écria Sagesse irrité. Quelle idée de vieille femme vous tracasse encore ? Que trouvez-vous à redire au vendredi ?

Gaspard, les bras croisés, s'adossa à une cloison.

— Le vendredi a mauvaise réputation, dit-il.

— Si j'avais une semaine devant moi, je choisirais un autre jour, surtout en partant pour une expédition de ce genre.

— Mais vous êtes libre d'agir à votre convenance, je voudrais seulement vous poser une question.

— Laquelle ?

— Ne pourriez-vous trouver quelqu'un pour me remplacer ?

Eclatant de rire, Sagesse s'assit devant la table.

— Non, cent fois non ! Vous m'avez donné votre parole et maintenant vous voulez la reprendre ! Ce matin je découvre que mes plans ont été éventés par ce maudit Séguin, je ne vous fais pas de reproche, mais je vous certifie que vous m'accompagnerez de votre plein gré, sinon je vous emmènerai de force avec des policiers. Nous chercherons alors les restes d'un certain Yves qui a été tué. Nous trouverons ses habits et ses ossements. Nous...

Sagesse se tut. Gaspard vint s'accouder en face de lui.

— Vous ferez un tas de choses, à moins que, vous prenant par la gorge, je ne vous étrangle comme un misérable que vous êtes ! Je ne vous en dis pas plus long. Vous parlez de chercher des ossements, vous les trouverez. On devrait nommer ce lieu de damnation l'île des Squelettes, et si vous n'y laissez pas votre cadavre, vous aurez de la chance.

— Des menaces à présent ! gronda Sagesse.

— Je ne vous menace pas maintenant, je dis seulement que vous aurez de la veine si vous ne laissez pas vos os là-bas, car cet endroit est maudit. Ecoutez... Gaspard se coucha à demi sur la table et baissa la voix : Je vous ai dit que je m'étais battu avec un homme et que je l'avais tué accidentellement. Après sa mort, il s'est passé certains événements.

— Lesquels ?

— Même avant la mort de mon ami je détestais cette île. Le vaisseau coulé paraissait être celui du diable ; on n'a jamais encore vu pareil bateau, on eût dit un cadavre de noyé et puis tout à coup, au crépuscule, il s'est mis à vivre, éclairé comme par des lampes...

— Des phosphorescences, voilà tout !

— Non. On aurait cru voir la lumière du jour, je n'ai jamais encore aperçu rien de semblable. Eh bien ! le lendemain j'ai tué mon ami en le frappant de mon couteau ; je ne l'ai pas fait exprès, mais le diable qui possède l'île a dirigé l'arme. Le surlendemain, tandis que du récif j'observais l'horizon, j'ai senti la présence de quelqu'un derrière moi. Personne n'était visible, mais il y avait tout de même quelqu'un. Dans cette île les mouettes elles-mêmes diffèrent des autres. Mon Dieu ! elles se mettent à crier après les gens ! Ensuite, pendant la nuit on a battu le tambour près de ma tente. J'ai failli perdre la tête là-bas. Eh bien ! écoutez : je m'en suis échappé en me promettant de ne plus y retourner. Vous m'y obligez !

— Pour faire fortune malgré vous ! interrompit Sagesse avec ironie.

— Faire fortune ! s'exclama Gaspard. Vous pensez dénicher une fortune là-bas ?

— S'il y en a une à prendre, je la prendrai.

— Je vous prédis que, fût-elle étalée à votre vue sur la grève, vous n'en profiterez pas.

— Qui m'en empêchera ?

— Quelqu'un vous en empêchera.

— Qui donc ?

— Simon Serpente.

Sagesse dévisagea son compagnon comme s'il doutait de son bon sens.

— Simon Serpente ?

— Oui. Je viens de découvrir à qui appartenait le navire gisant au fond de l'eau et l'argent trouvé dans la pochette. Je vous ai raconté qu'il y avait un squelette à côté de l'argent. Eh bien ! voyez ! Le crâne n'était pas plus long que cela. — Il rapprocha les mains comme s'il serrait légèrement une tête d'enfant. — Et ce n'était pas un crâne ordinaire. Alors j'ai dit à Yves :

« Son possesseur devait avoir une drôle de bobine ! » Le squelette aussi était un phénomène. Tantôt, en voyant le portrait de Serpente, j'ai pensé que j'avais déjà vu l'original. Mais où ? Lorsque M. Jacques m'eut raconté son histoire, j'ai reconnu l'identité du squelette.

— Quel tissu de sornettes ! s'écria Sagesse. Vous vous faites de stupides illusions. Serpente ! Je ne crois pas le quart de ce que l'on raconte à son sujet. Vous parlez comme une vieille créole. Si Serpente a jamais vécu, il est mort dans une taverne, gonflé de boissons, comme tous ses pareils, ou assassiné dans quelque ruelle au cours d'une bataille.

— Attendez ! Je vous ai montré la ceinture et la pochette que j'avais rapportées de l'île. Deux initiales étaient gravées sur la boucle, vous les avez examinées vous-même. Quelles étaient ces initiales ?

Sagesse sursauta.

— Tonnerre de sort ! Je me rappelle !

— Eh bien ?

— Par ma foi, c'est bizarre ! S. S. Ce sont les initiales de Simon Serpente.

— Justement.

— Est-ce que vous n'auriez pas marqué les lettres vous-même ?

Gaspard se mit à rire :

— A ce moment-là savais-je quelque chose sur le compte de Serpente ?

— C'est pourtant vrai.

Le visage du capitaine était congestionné ; ses doigts tambourinaient sur la table et son regard se fixait sur ses doigts. Il semblait plongé dans une méditation palpitante. Il ne tarda pas à se ressaisir et frappa la table du poing.

— En voilà une veine ! On ne peut en douter, il était

allé visiter sa ruche à miel ! Il comptait se rendre en Europe ; quelque accident arriva à son bateau, qui coula. Mais on pourrait jurer qu'il a laissé ses os près de son trésor... L'or est là, aussi sûr que me voici.

— Je le crois.

— Alors de quoi vous plaignez-vous ? On dirait que vous avez perdu une fortune au lieu d'en trouver une.

— Peut-être vaudrait-il mieux perdre une fortune que d'en trouver une semblable. Agissez comme vous l'entendrez, mais du moins souvenez-vous de mes paroles si quelque chose d'anormal se produit.

— Que signifient vos paroles ? demanda Sagesse, prenant une bouteille dans un placard et se versant à boire.

— Ceci : L'endroit est maudit, aussi vrai que je m'appelle Gaspard Cadillac ; et celui qui ira là-bas chasser un trésor sera comblé au delà de ses vœux.

Sagesse vida son verre d'un trait.

## CHAPITRE XXVI

### LE CAFÉ PALMISTE

Gaspard monta sur le pont. Il avait dit tout ce qu'il avait sur le cœur et cela le soulageait. Néanmoins il avait une profonde terreur de Simon Serpente. Ses souffrances sur l'île, la malchance qui l'avait fait tuer son camarade et avouer ce meurtre à Sagesse, l'horrible personnalité de Serpente et le fait qu'il avait touché son squelette immédiatement avant la tragédie d'Yves, toutes ces circonstances se combinaient dans l'esprit superstitieux du Provençal pour ressusciter ce monstre, beaucoup plus à craindre que le diable. Gaspard n'était pas certain que le diable exerçât une puissance néfaste sur l'humanité, mais il croyait que Serpente agissait comme son parfait substitut et que, même mort, il était encore redoutable, hantait l'île, et montait la garde auprès du squelette qu'il habitait jadis et de la fortune autrefois amassée...

Sagesse sortit de sa cabine. L'heure du déjeuner venait d'interrompre le travail des nègres ; des barques amenaient les épouses des débardeurs qui leur apportaient leur repas. Chacune d'elles tenait un panier recouvert d'une serviette blanche et chaque panier se divisait en compartiments contenant des fruits, du poisson, habituellement des « sâdines » et du pain.

Pendant que les hommes bavardaient avec leurs femmes, Sagesse et Gaspard firent un tour sur le pont. La *Belle-Arlésienne* se trouvait à moitié déchargée, sa

cargaison était légère, tout laissait prévoir qu'elle serait sur lest le vendredi suivant. Gaspard, après s'en être assuré, entra dans sa petite cabine et commença à la débarrasser des bouteilles, boîtes de cigares vides, paquets de vieux journaux et autres détritus qui l'encombraient. Quand il eut terminé, on servait le déjeuner. Le cuisinier nègre plaça sur la table des *corossoles*, du riz, du poulet, des fruits et l'inévitable rhum, puis s'éclipsa.

Sagesse fut aimable durant le repas. On n'aurait jamais pu croire que cet homme avait menacé son compagnon quelques heures auparavant. Peut-être même sa camaraderie et sa bonne humeur n'étaient-elles pas simulées. Il possédait l'horrible don de remiser, dans un coin de son esprit, sa haine et ses soupçons. Ces sentiments se blottissaient là, prêts à se manifester à toute réquisition du capitaine.

Presque certain que Gaspard avait révélé à M. Séguin le secret de l'île, il n'en laissait rien voir et pensait probablement à autre chose tandis qu'il dégustait les mets excellents placés devant lui en causant des marchandises contenues dans le bateau, des mœurs du pays et de mille détails relatifs au commerce, aux tropiques, à la mer.

Après déjeuner, Gaspard alluma sa pipe et s'étendit dans sa cabine pour faire la sieste. Afin de rafraîchir la température de la pièce, il laissa la porte ouverte et s'endormit devant le port ensoleillé ; il ne se réveilla qu'à trois heures.

Sortant de sa couchette, il monta sur le pont. Les treuils déchargeaient toujours le navire. Sagesse demeurait invisible. Jules, qui surveillait le travail, lui affirma que missie Sagesse était descendu à terre une heure auparavant.

Jules cherchait toujours à plaire ; il quitta les travail-

leurs, et héla un canot qui rôdait aux alentours et de ses propres mains abaissa l'échelle de corde.

L'embarcation amena Gaspard à quai. Il paya les rameurs et, traversant la place Bertine, se dirigea vers la rue Victor-Hugo. Il ignorait qu'un des bateliers le filait.

A l'entrée de la rue Victor-Hugo, il vit M. Séguin qui revenait de Grande-Anse. C'était une de ces rencontres combinées par le destin. M. Séguin serra la main de son sauveur et l'entraîna au café Palmiste.

Une heure plus tard, on annonça à Sagesse que Gaspard avait donné rendez-vous à M. Séguin dans la rue Victor-Hugo, et que les deux hommes étaient entrés dans un café. Cet incident confirma les doutes de Sagesse ; cette fois il fut certain d'une trahison. Le capitaine ne craignait pas d'être devancé par Séguin, car la *Belle-Arlésienne* serait partie bien avant que Séguin eût le temps matériel de fréter un bateau.

Mais il jura de se venger de Gaspard en temps et lieu.

## CHAPITRE XXVII

### LE JARDIN D'AMOUR

— Maintenant, dit Gaspard, il faut que je m'en aille.

Depuis plus d'une heure il était assis au café Palmiste en face de M. Séguin, buvant du café et fumant des cigares. Il se leva et son compagnon l'accompagna jusqu'à la rue.

— Si vous avez quelque course à faire, lui dit-il, je ne vous retiens pas. Alors, vous partez vendredi ? Il se peut que je vous revoie avant ce jour-là. De toute façon, souvenez-vous de Paul Séguin qui sera toujours votre ami, et méfiez-vous de ce crocodile de Sagesse. Vous pensez être de retour d'ici quelques mois ; eh bien ! quand vous arriverez, venez à Grande-Anse, nous esssaierons d'organiser votre avenir. Il ne faut pas que vous quittiez l'île. Vous vous marierez. Je vous trouverai un foyer et une profession : pas à Saint-Pierre, mais à Grande-Anse, où il fait frais et où la brise de mer souffle continuellement.

Ils se serrèrent la main, M. Séguin retourna à son café et à ses éternels cigares tandis que Gaspard montait en ville ; il prit la rue Carcenet, la plus proche de sa destination.

Dix minutes plus tard, il s'engageait sur la route du Morne-Rouge, à l'endroit même où, la veille, il s'était arrêté avec Marie pour regarder les lumières de Saint-Pierre. Il était en avance, le soleil mettrait encore deux heures et demie pour atteindre l'horizon ; Gaspard se

pencha sur le vieux mur couvert de mousse, et hanté par les lézards, qui protège la route du côté de la mer ; de là il contempla la ville, le port et la baie.

C'était l'heure bénie où le monde tropical, aux approches du soir, échappe aux féroces étreintes du soleil et commence à respirer. Sur la vieille route s'allongeaient déjà les ombres des palmiers, des tamariniers et des ceibas. Saturée de parfums, l'atmosphère retrouvait la poésie que lui dérobe l'accablement de midi.

Ah ! que cette route de Morne-Rouge est belle, foulée par les porteuses, les journaliers, les jardiniers chargés de fruits, les moissonneurs se rendant aux plantations de cannes à sucre ! Celui qui, de là-haut, a regardé la cité et sa baie d'azur ne contemplera jamais un plus magnifique tableau.

Gaspard voyait le ruban vert pâle des vérandas de la rue Victor-Hugo ; il reconnaissait la place de la Fontaine, la rue du Petit-Versailles et, plus loin, les tamariniers de la place Bertine. La *Belle-Arlésienne* ressemblait à un joujou et au sud le petit vapeur de Fort-de-France traversait la baie. Au large, aucune ride ne troublait la splendeur de l'océan.

Jamais il n'y avait régné un calme si profond. Vers la Dominique, où la profondeur de l'eau se devinait par sa teinte violette, une goélette en panne demeurait immobile comme un trait permanent du tableau. Une paix solennelle planait sur la cité aux mille couleurs, sur les teintes de la baie, sur la distance infinie, et complétait la beauté de ce parfait ensemble.

Un mot murmuré derrière lui interrompit la rêverie de Gaspard.

Plus silencieuse que la brise, Marie était venue vers lui à son insu. Droite comme une cariatide sous son faix, indemne de la poussière et de la fatigue de son

long voyage, elle semblait apporter avec elle la fraîcheur de l'aurore.

Toute la journée, franchissant coteaux et vallées, du Morne-Rouge à Calabasse, elle avait supporté la chaleur et la lumière aveuglante, ne songeant qu'au souvenir de l'aimé ; Gaspard le lisait dans ces yeux splendides, sous l'ombre de leurs cils longs et arqués.

Le premier souffle de la brise du soir agita les palmes au-dessus de la tête de la jeune fille et gonfla doucement sa robe ; la lueur du couchant enveloppait d'une auréole embrasée cette incarnation des tropiques, cette fée des îles occidentales.

Gaspard prit ses mains et l'attira vers lui ; elle frissonna légèrement. Il l'aurait embrassée s'ils eussent été seuls, mais une femme parut au tournant de la route et les clochettes d'une mule annonçaient un jardinier revenant du marché.

— Ah ! vous êtes venue !

— Me croyiez-vous capable de vous manquer de parole ?

— Oh ! si je l'avais cru, je me serais jeté dans la mer.

(O Provençal !)

— Vous désiriez donc tant me voir ?

— Chérie, je tiens à vous plus qu'à tout au monde ! Je n'aime que vous, que vous seule !

Il serra les mains de la jeune fille contre son cœur.

Un oiseau cloche lança ses trilles d'or dans l'air serein ; une ombre passa près d'eux ; c'était la promeneuse, une vieille mulâtresse. D'autres personnes arrivaient.

— Allons-nous-en loin de ces gens ! dit Gaspard. Cherchons quelque endroit solitaire.

— Suivez-moi, dit-elle.

Elle le fit descendre vers la ville ; ils traversèrent les

rues hautes et elle frappa à la porte d'une maison massive dont les volets verts étaient clos.

Une femme leur ouvrit. C'était une amie de Marie, une *calendeuse*. La jeune fille lui demanda de garder son plateau jusqu'au lendemain matin. Soulagée de son fardeau, elle embrassa la femme, la remercia et se tourna vers Gaspard.

— Venez !

Ils descendirent encore plusieurs rues, puis le long d'un vieux mur de couvent, au-dessus duquel les palmiers courbaient leurs éventails. Ensuite Marie conduisit son amoureux dans un chemin bordé de haies de cactus et ils débouchèrent sur la route du Morne Parnasse, près du jardin des Plantes.

Franchissant le portail, Gaspard et Marie entrèrent dans un monde obscur et parfumé. Les colonnes des palmiers s'élevaient dans la pénombre, des cordons de liserons, des lianes festonnaient et tamisaient le demi-jour ; des fougères arborescentes attiraient le regard vers des clairières où les orchidées pendaient ainsi que des oiseaux morts ou des papillons emprisonnés dans les filets aériens.

On n'entendait d'autre son que la brise du soir frôlant les palmiers et les ceibas.

Les jeunes gens étaient enfin seuls ! Il s'empara d'abord des mains de Marie, puis il la prit par la taille. Leurs lèvres s'unirent dans un long baiser.

## CHAPITRE XXVIII

### LA NUIT DANS LE JARDIN

A l'époque où la Martinique était une jeune colonie, quand Versailles abritait un monarque, pendant ces jours ensoleillés qui précédèrent l'orage révolutionnaire, le Jardin des Plantes de Saint-Pierre était un endroit curieux et magnifique. La grandiose imagination qui avait conçu Versailles pensa à la forêt tropicale, aux ceibas et aux palmiers. La poésie luxuriante des arbres tropicaux, la splendeur des plantes grimpantes, les guirlandes de liserons et d'orchidées se balançant aux câbles du liantasse, les fougères arborescentes, les jasmins-trompettes et les dames d'onze-heures attendaient un jardinier, de même que l'épanouissement de la vie, la force de la passion, la beauté de l'amour et le mystère de la mort attendent un poète.

Il vint. Les haches résonnèrent parmi les lianes, la forêt se déchira pour laisser place aux allées. Ici, un lac féerique offrit son miroir aux fougères ; ailleurs, une clairière s'ouvrit pour recevoir une statue. L'admirable ouvrier entendit murmurer une cascade et accorda son rêve à cette voix qui semble encore pleurer les ruines de son œuvre. Ce jardin des anciens jours, parfumé, langoureux, inondé de plein soleil et voilé d'ombres crépusculaires, où s'harmonisaient les notes du siffleur de montagne, les chuchotements des arbres et les sanglots de la cascade, c'était la merveille des merveilles. Certainement les amoureux hantèrent ce jardin fleuri.

Des hommes s'y entre-tuèrent dans l'avenue des duels.

De ce roman écrit en si vives couleurs, il ne reste plus, hélas ! que des feuillets déchirés, des images fanées, des clairières privées de leurs statues et des sentiers presque effacés au sein d'une forêt rendue redoutable par la présence du terrible fer de lance.

Gaspard libéra les lèvres de la jeune fille, pressa son corps tiède contre le sien, lui embrassa les yeux, les cheveux, le front.

Un siffleur de montagne appela sa compagne, ils l'entendirent à peine. Ils marchaient dans un sentier bordé de palmiers.

— M'aimez-vous ?

— Je vous aime depuis le commencement du monde.

La réplique de la jeune fille contenait toute la vérité de l'amour.

Elle l'aimait depuis le commencement du monde ! Bien avant que la Martinique eût aperçu les hommes blancs venant de l'est, à l'aube des siècles, l'être vague et confus de cette femme avait été projeté vers cet homme. Pour que Gaspard pût l'embrasser dans ce Jardin des Plantes, un million d'ancêtres avaient lutté dans la bataille de l'existence. Leur étreinte actuelle était l'éclatante revanche remportée par les trépassés sur la mort, le triomphe de la vie, victorieuse du temps. La phrase qu'elle venait de prononcer révélait le secret que tous les amants pressentent dans l'intimité de leur être. « Je vous aime depuis le commencement du monde ! »

Le bruit de la cascade leur parvint à travers les arbres. Ils entrevirent une nappe lumineuse à l'endroit où les palmes et les angelines, les fougères et les ceibas se séparent devant le lac, où le torrent s'écroule en bondissant du haut de la falaise. Embué d'écume, il resplendissait des teintes de l'arc-en-ciel. La cascade, haute d'une centaine de pieds, paraissait vivre et rire ;

elle ruisselait comme une coulée de gemmes. Si jamais ondine vécut quelque part, ce devait être là. Tandis que les jeunes gens contemplaient le paysage, celui-ci perdit sa gaieté, ses couleurs s'effacèrent et une tristesse s'étendit sur la clairière. Le soleil se couchait.

Marie leva les yeux.

Le jardin s'emplissait de ténèbres. La nuit les avait surpris. Le Cabritt-Bois et les milliers d'autres habitants du jardin rompaient le silence et mêlaient leurs voix à celle du torrent.

« Je suis aussi vieux que la forêt, chantait celui-ci, aussi vieux que les montagnes, l'amour et la mort. Ecoutez-moi ! Il n'y a de sincérité qu'ici, au milieu des fleurs semées et des arbres plantés par la nature, notre mère éternelle. »

Gaspard avait pris Marie dans ses bras. Les lucioles se réfugiaient dans les bosquets, une faible brise se frayait un chemin parmi l'entremêlement des branches et apportait le parfum des jasmins. Les bras de la jeune fille entouraient le cou du marin, leurs lèvres se joignaient, elle respirait à peine. Elle se cramponnait à lui sans le savoir. Des voix et des visions lui venaient du passé, de la forêt, de la mer. Elles lui arrivaient de ce mystérieux voyage entrepris au cours des siècles pendant lesquels son âme cherchait celle de son amoureux : réminiscences de l'époque où les pagaies des Caraïbes frapaient l'océan, où le soleil et la lune éclairaient des campements de guerre, des scènes d'amour, des naissances et des deuils.

Alors, dans une extase de terreur et de joie, elle sentit les bras de Gaspard l'emporter vers le paradis, parmi les fougères dont les hampes enroulées lui caressaient le visage...

La lune se leva derrière le mont Pelé et argenta la mer. Les bois devinrent aussi diaphanes qu'une émeraude et l'allée des duels s'illumina.

On n'aurait jamais cru qu'un lieu si ravissant recélât les terreurs du trépas. Pourtant la mort s'enroulait aux arbres ; les jasmins et les hibicus frémissaient à son passage ; ses yeux étincelaient dans l'ombre. Le serpent gardait cet Eden et rendait sa solitude inviolable pour tout autre que l'Amour dédaigneux de la Mort.

. . . . . .

Un instant avant l'aube, ils reprenaient la route de Saint-Pierre. Ils traversèrent la rivière Roxelane. Les derniers rayons lunaires enveloppaient la cité muette, quand ils atteignirent le quai et le port silencieux.

Pendant leur trajet les lucioles folâtraient autour d'eux, franges brillantes de la ceinture de la nuit. Ils avaient perçu le premier frisson des palmiers au vent matinal. Les feux des navires brillaient comme des vers luisants.

Ils entendaient le clapotis de l'eau contre les escaliers du quai, et, quelque part dans la baie, le grincement des rames d'une embarcation partant pour accoster un navire.

— Vois là-bas, soupira Gaspard, cette étoile près du vapeur : c'est la *Belle-Arlésienne*.

Marie regarda la lumière fatale. Elle lui parut sinistre, semblable à l'œil d'un *zombi* qui la fixait en la menaçant.

« Je l'emmène, disait la lumière, plus loin que l'horizon ; tu as vu des bateaux arriver à cet endroit, de grands bateaux qui devenaient tout petits, puis n'étaient plus que des atomes et disparaissaient comme des gens qui meurent. Souviens-toi de Ti Finotte ; elle aussi s'en est allée ! Le soleil, le ciel et la mer restent immuables, mais elle n'est pas revenue, elle ne reviendra jamais. Oui, j'emmène Gaspard. Je suis le zombi qui vient

prendre ton bonheur. Je me transforme comme le font les démons. Tu m'as déjà vu, j'étais alors le cercueil dans lequel on a enfermé Ti Finotte pour l'enterrer sous les palmiers du Morne-Rouge. Maintenant je suis la lumière qui emportera ton amour sur l'océan battu par les tempêtes. »

Marie étreignit le cou du marin. Cachant sa tête sur la poitrine du jeune homme, elle pleura. Elle était restée brave quand il lui avait annoncé son départ ; elle avait refoulé ses paroles désespérées, mais elle ne pouvait plus retenir ses sanglots. La Fatalité lui avait parlé. Son esprit ignorant savait tout. Dans les siècles passés, lorsqu'au bord de la mer des Caraïbes les femmes de ses ancêtres avaient vu partir leurs hommes, elles les avaient enlacés ainsi. Le chagrin, qui n'a pas d'âge, les avait serrées contre les poitrines de leurs amants. Comme l'amour de Marie renouait leur amour, ainsi sa douleur redevenait la leur.

Ces deux êtres cramponnés l'un à l'autre racontaient une fois de plus le roman de l'amour et de la séparation.

— Je reviendrai, mais je ne pars pas tout de suite, pas avant quelques jours.

— Tu reviendras ?

— Rien ne m'en empêchera, rien, rien !

— Tu vas si loin, j'ignore où. Si je savais ! Mais les vaisseaux vont là-bas, s'effaçant dans le ciel, et l'éloignement me brise le cœur.

— Mais les navires reviennent. Tu en as vu revenir ?

L'accent de Gaspard révélait à Marie que son propre chagrin l'attristait. Elle ignorait si elle avait vu revenir des navires ; ils semblaient tous pareils à ses yeux. Le steamer américain apparaissait périodiquement mais il différait des autres. Pourtant, devant la douleur de son ami, elle sécha ses larmes et lui répondit :

— Oui, c'est vrai, je n'y pensais pas ; excuse-moi, je suis sotte. Le Bon Dié te ramènera certainement à moi.

La barque qui voguait dans le port frôlait maintenant les escaliers. Un homme montait : c'était Sagesse. Il ne les aperçut pas mais ils le reconnurent.

Marie frissonna.

— Viens ! fit-elle.

Pour trouver la rue du Précipice, ils s'engagèrent dans le passage Bertine. On ne rencontrait pas une âme. M^me^ Charles était absente, heureusement, et Finotte, la meilleure amie de la jeune fille, lui ouvrirait.

## CHAPITRE XXIX

### LE DÉPART DE LA « BELLE-ARLÉSIENNE »

Ce fatal vendredi, Gaspard fut réveillé par un coup frappé à la porte de sa chambre.

C'était sa propriétaire, Man'm Faly. Elle lui avait promis de le réveiller à trois heures, car la *Belle-Arlésienne* levait l'ancre à quatre heures. Ne se fiant pas à elle-même, la vénérable dame ne s'était pas couchée.

Quand il fut habillé, elle reparut avec une tasse de café et une assiette garnie de corossoles. La brave créature avait eu des locataires de toutes nationalités, mais aucun ne lui avait plu autant que Gaspard. Il ne se plaignait jamais et avait toujours une parole aimable. De plus, elle savait, comme d'ailleurs la moitié de Saint-Pierre, qu'il courtisait Marie du Morne-Rouge. La plus vieille femme de l'univers n'est jamais assez âgée pour se désintéresser d'une histoire d'amour, et Man'm Faly ne comptait que soixante ans.

Elle resta là tandis qu'il buvait son café. Il l'avait payée la veille au soir et un sac de toile qu'elle lui avait procuré renfermait son modeste bagage.

— Ah ! le Bon Dié sait ce qu'il doit faire, mais aucun d'entre nous ne se réjouit de votre départ. Vous reviendrez, c'est certain.

— Oh ! oui ! je reviendrai ; on ne trouve pas souvent une ville habitée par de si bonnes gens, mais il y a des tempêtes et le hasard...

Il tira de sa poche un petit paquet contenant le reliquat de l'argent touché par lui au bureau de la Compagnie. Il possédait encore une jolie somme, car la vie à Saint-Pierre est très bon marché et Marie l'avait préservé des vices coûteux auxquels s'adonnent les matelots stupides.

— Comme personne ne connaît l'avenir, voilà quelque argent. C'est pour la petite, au cas où il m'arriverait malheur... pour Marie, la jeune fille que vous avez vue hier avec moi.

— Je le garderai, promit Man'm Faly.

La vieille femme prit le paquet et Gaspard son sac ; il promena son regard autour de la chambre. Elle était simple et pauvrement meublée, mais sa triste vie vagabonde ne lui avait jamais offert un bonheur pareil à celui qu'il avait goûté là, une félicité simple et pure, le miraculeux enchantement que procure l'amour.

L'instant d'après il était dans la rue du Morne, dont les deux rangées de maisons encadrent la mer. Une moitié de lune s'enfonçait derrière l'horizon.

La veille il avait dit adieu à Marie. Son cœur lui pesait. En descendant la rue, il lui semblait quitter le paradis pour toujours. La jolie ville, aux couleurs gaies, les gens agréables, l'existence facile, où retrouverait-il cela ?

Et Marie ?

Il se tenait sur le quai, à côté des marches. C'est là qu'il avait demandé à Sagesse de le prendre à l'aurore. L'heure allait sonner, car la lune avait disparu et, dans un moment, le mont Pelé dresserait sa silhouette sur le bleu atténué de l'aube. La brise se réduisait à une haleine presque imperceptible. En dehors du port, le vent devait souffler, mais ici il aurait eu peine à gonfler les voiles d'un navire.

Tandis qu'il écoutait les clapotis de l'eau contre les

marches, il entendit grincer des rames. C'était le canot de la *Belle-Arlésienne.*

. . . . . .

A quatre heures, Marie sortit de sa maison. Elle ne voulait pas s'atteler à la besogne ce matin-là. Le lendemain, le surlendemain, les jours suivants elle travaillerait, mais ce vendredi qui renfermait les heures les plus douloureuses de sa vie devenait un congé pour elle. En montant dans la cité qui peu à peu s'éveillait, elle entendait les volets s'ouvrir et les gens s'interpeller. Un coq chantait dans la rue Bonaparte.

Le mont Pelé, que touchaient déjà les rayons du soleil, formait un incomparable spectacle. Tourmenté par quelque souffle des régions supérieures, son turban de nuages s'élevait en spirales de brume lumineuse. La grande montagne paraissait fumer ; on se la figurait facilement couronnée d'un croissant de flammes allumées comme signal par des titans.

Marie atteignit la rue Vauclin. Le jour pointait et on voyait partout des travailleurs se rendant à l'ouvrage. Les cris des marchands ambulants s'élevaient de la rue Victor-Hugo. Des gens saluaient la jeune fille en passant. Au bout de cinq minutes, elle se trouva sur la route du Morne-Rouge. S'arrêtant là, elle se pencha sur la mer pour examiner le port.

Elle contemplait un panorama digne d'attirer les touristes du bout du monde. La baie de Saint-Pierre s'épanouissait sous la plus ravissante matinée qui fût jamais tombée du ciel. Mais Marie ne voyait que la *Belle-Arlésienne.* Le vieux brigantin avait déployé ses voiles dont le vent s'emparait ainsi qu'un voleur de sa proie. La rade restait plongée dans une demi-obscurité, bien que la mer au delà fût resplendissante de soleil.

La *Belle-Arlésienne* paraissait immobile, pourtant la distance la séparant du vapeur ancré à tribord augmentait insensiblement. Marie s'abrita les yeux des deux mains, ensuite elle étendit les bras comme pour saisir et retenir dans sa fuite une vision aérienne ; enfin, courbée sur la mer, elle regarda.

A mesure que s'avivait la lumière, les contours de la *Belle-Arlésienne* perdirent leur netteté. L'horizon semblait aspirer lentement le navire. Il devint un bateau minuscule... puis un simple point... qui se fondit dans l'éblouissement de l'azur.

## CHAPITRE XXX

### PÉDRO

Penché sur le couronnement, Gaspard regardait la Martinique décroître dans la clarté du soleil et de la mer. La Dominique apparaissait comme un spectre vague à l'horizon oriental, et à l'occident il ne restait que l'océan lie-de-vin sous la lumière brutale des tropiques.

Sagesse se tenait près du nègre à la barre et la *Belle-Arlésienne* filait ver le N.-N.-O. de façon à passer à l'ouest de Saint-Thomas, en dépassant les Vierges. Sagesse gouvernait ensuite à l'O.-N.-O. Cette traversée, favorisée par le courant, serait plus rapide que la première.

En s'éloignant du bordage, Gaspard entendit Sagesse commander aux hommes de manœuvrer les bras de vergue dessous le vent. Le navire avait quitté l'abri offert par l'île, et l'alizé, comme une main géante, prenait un malin plaisir à l'incliner. « Je te ferai chavirer », semblait murmurer une voix puissante dans les cordages raides, tandis que la *Belle-Arlésienne* obéissait telle une vieille coquette à cette légère pression, jusqu'au moment où un gémissement du gouvernail et un jet d'embrun la rappelant à l'ordre, elle se redressait sur sa quille.

Il y avait dix marins en sus de Sagesse et de Jules ; Gaspard, en s'embarquant, avait dénombré l'équipage. C'étaient de beaux nègres, grands, bien bâtis pour la

pénible tâche à fournir. Pourtant l'un d'eux, natif de Porto-Rico, était petit, malingre et de regard fuyant.

— Ils sont dix, se disait Gaspard. Avec Sagesse et Jules cela fait douze et moi treize. Treize ! et nous partons un vendredi !

— Regardez ! cria Sagesse, s'approchant de Gaspard et lui désignant les noirs. C'est une assez bonne équipe. J'en excepte pourtant le Porto-Ricain qui est nouveau et peu habitué à mes façons d'agir. Nous le dresserons avant le terme du voyage. Voyez comme Jules les tient bien en main.

Après Sagesse, Jules était maître sur le brigantin. Il n'était jamais obligé de répéter un ordre et Gaspard le préférait à Sagesse ; toutefois, corrompu par le capitaine, il lui était aussi dévoué qu'un esclave. Sauf Gaspard, le seul homme qui ne parût point disposé à ramper devant le redoutable capitaine était précisément ce Porto-Ricain. Il obéissait d'un air morose et Sagesse l'examinait attentivement.

— Nous le dresserons avant la fin du voyage, répéta-t-il, tournant le dos aux matelots, qui avaient achevé la manœuvre, pour contempler la silhouette bleue de la Dominique.

Gaspard garda pour lui sa réflexion sur le nombre néfaste des hommes d'équipage. Partageant l'opinion de M. Séguin à l'égard de Sagesse, il sentait qu'au cours de ce voyage, malgré la perspective d'un trésor à découvrir, de désastreux incidents pourraient se produire et qu'une observation vigilante et silencieuse s'imposait. Il ne se doutait pas le moins du monde que, certain d'avoir été trahi par lui, Sagesse s'était juré de se montrer aimable. Il ne devinait rien, mais son intuition lui recommandait le mutisme et la politesse envers cet individu extraordinaire, et il restait sur la défensive.

A partir de ce jour commença un duel entre les intelligences de ces deux hommes, duel dont on ne pouvait prévoir l'issue, même en connaissant la mentalité des adversaires.

L'expédition était partie si précipitamment que Sagesse n'était pas rassuré sur l'arrimage et l'état des appareils les plus importants. Après le dîner, il fit monter sur le pont les scaphandres, la pompe, les tuyaux et les instruments du forage.

Sagesse était au courant un peu de tout : d'ailleurs son esprit pratique et ses réflexions suppléaient aux lacunes de son savoir. Il fit démonter la pompe et graisser toutes ses pièces qui furent ensuite enveloppées dans de la toile ; les parties métalliques des scaphandres, quoique traitées différemment, reçurent des soins appropriés. Les tubes et tous les appareils furent inspectés à tour de rôle par le capitaine et disposés aussi soigneusement que possible de façon à être protégés de l'air salin et de la pourriture tropicale qui s'attaque à toutes choses depuis les métaux jusqu'aux êtres vivants.

A quatre heures, Gaspard, qui s'était retiré dans sa cabine pour y faire la sieste, fut réveillé par un cri poussé sur le pont. Il avait laissé sa porte ouverte et voyait ce qui se passait dehors. Sagesse et plusieurs matelots entouraient un paquet posé à terre devant le capitaine. Sautant de son hamac, Gaspard s'élança sur le pont.

Sagesse tenait à la main une cheville d'amarrage et la masse informe devant lui était Pédro le Porto-Ricain. L'homme ruisselait de sang, par suite d'une blessure au front. Il se soulevait sur une main lorsque Gaspard entra en scène ; il paraissait ébloui comme un dormeur qui se réveillé. La minute suivante il se remettait debout, littéralement poussé par les coups de pied que

lui décochait Sagesse, et il disparut à l'arrière, suivi par les éclats de rire de ses camarades.

— Cela lui apprendra à vivre ! cria le capitaine, lançant la cheville dans le dalot et s'épongeant le front de sa manche.

Se retournant, il aperçut Gaspard et sursauta légèrement. Son visage prit une expression féroce que Gaspard ne lui connaissait pas ; on eût dit que le démon s'était emparé de ses traits durant une seconde, une seconde seulement : car le capitaine éclata de rire et redevint lui-même.

— Bah ! s'exclama-t-il. Je crois que le misérable m'a mis de mauvaise humeur.

S'approchant de la passerelle, il abrita ses yeux et regarda la mer. La Dominique avait disparu, effacée par la distance : une étoile blanche à l'horizon indiquait la pointe des voiles d'un navire. C'était tout...

— Nous n'apercevrons pas de terre jusqu'à ce que nous approchions des Vierges, expliqua Sagesse. De là à votre île, compère Gaspard, il y a au moins six cent quarante milles. D'ici aux Vierges il y en a cinq cents. Faites l'addition et vous connaîtrez la longueur du trajet.

— Combien faisons-nous ?

— Huit nœuds.

— Quand arriverons-nous ?

— Grand Dieu ! vous en avez de bonnes ! Nous sommes entre les mains du vent.

Après avoir bourré sa pipe, Gaspard l'alluma. Sagesse s'appuya sur le bordage et se mit à fumer un « bout » martiniquais, puis, les mains dans les poches, il contempla indolemment l'océan.

— Ecoutez, reprit Gaspard après un court silence, si nous atteignons l'île sans accident et si nous trouvons ce que vous désirez...

— Eh bien ?

— Comment nous en débarrasserons-nous ?

Sagesse ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes prévoyant, moi aussi. Si nous découvrons le trésor, il n'appartient qu'à nous. Nous l'avons repéré. Nous avons organisé une expédition pour le chercher. L'île appartient peut-être à l'Angleterre, quoique en réalité elle ne soit pas enclose dans les Bahama. Les propriétaires du trésor étaient des gens morts avant votre naissance et la mienne. La fortune nous est acquise de droit, n'est-ce pas ?

— Oui, d'après votre façon de présenter les choses.

— Eh bien ! mon ami, le droit n'existe pas en ce monde. Dès qu'on saura que nous avons trouvé le vieux coffre, que nous l'avons ouvert pour prendre son contenu, l'Angleterre dira : « Cette île est mienne », ou bien quelqu'un arrivera avec un papier prouvant qu'il a acheté l'épave depuis des années. Un polisson nous jouera quelque tour de sa façon, ou nous intentera des procès, l'argent sera mis sous séquestre, on amènera des faux témoins de l'autre bout du monde ; on fouillera dans notre vie...

Tout en riant, Sagesse traversa le pont, cracha dans l'eau et revint.

— Les hommes de loi demanderont : Quel est-ce monsieur Sagesse qui découvre de vieux navires chargés de trésors ? Cherchons tout ce qui le concerne, et si nous ne trouvons rien contre lui, nous inventerons quelque délit. Non, mon ami, je ne veux avoir aucun démêlé avec la loi, ni avec les gouvernements, je ne tiens pas à me faire d'ennemis à ce sujet. Anisi, comme je prévois l'avenir, je déposerai mon or en Amérique...

Sagesse cessa de parler. Son perpétuel bavardage l'avait emporté plus loin qu'il ne le désirait.

— En Amérique ?

— Ou ailleurs.

A cet instant Jules, surgissant de l'arrière, où Pédro avait disparu, s'approcha de Sagesse et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Le capitaine retourna avec lui à l'avant.

Gaspard les vit descendre par l'écoutille. L'idée que Pédro était sérieusement blessé lui vint à l'esprit ; mais les paroles de Sagesse résonnaient dans sa mémoire n'y laissant aucune place à d'autres préoccupations. L'Amérique ! S'il fallait se rendre en Amérique pour y déposer le trésor, leur voyage durerait des mois ; or, les quelques heures passées depuis leur départ de la Martinique lui semblaient des années. Il avait rencontré tout ce qu'il désirait au monde et il l'avait laissé à Saint-Pierre.

Tout en attendant Sagesse pour terminer leur conversation, il revit Marie, telle qu'il l'avait aperçue sur la falaise de Grande-Anse ; la brise de mer agitait sa jupe et le soleil auréolait sa tête.

Le capitaine revint, mais d'humeur sombre et peu enclin à parler.

## CHAPITRE XXXI

### A FORT-DE-FRANCE, HÉ ! HO !

Cette nuit-là, tandis que Gaspard fumait sur le pont avant d'aller se coucher, il entendit des éclats de rire provenant de l'avant.

Il n'y avait comme lumières à bord que la lampe de l'habitacle et une lueur filtrant sous la porte du salon. Ce rire issu de l'obscurité était léger, métallique, sans joie et inhumain. Si un démon était tombé sur le beaupré, il eût articulé un ricanement semblable avant de jeter un sort à la *Belle-Arlésienne* et de plonger dans la mer.

Gaspard regarda le timonier. C'était un gros nègre vêtu seulement d'un pantalon. Il paraissait colossal à la faible clarté. Avait-il entendu ? En tout cas, il restait impassible, n'accomplissant que les mouvements indispensables pour gouverner ; tour à tour, sa grande main posée sur la roue sortait de l'ombre et y rentrait.

— Parbleu ! marmotta Gaspard, celui qui a poussé ce cri ferait un triste compagnon ! Mais écoutons.

Il se pencha sur le bordage.

Le vent chaud exhalé par les ténèbres chuchotait dans le cordage et faisait claquer les ris. Un vague parfum venant des jardins et des forêts de la Dominique émanait de la nuit tiède et étoilée. L'arome des épices de la Guadeloupe se mêlait à la senteur du large.

La voix de tout à l'heure retentit soudain, mais cette fois elle chantait :

*A Fort-de-France, hé ! ho !*
*A Fort-de-France, hé ! ho !*
*Bonjou' doux-doux, hé ! ho !*
*A Fort-de-France,*
*A Fort-de-France, hé ! ho !*

Cette organe fêlé criait la chanson de marins modulée par les nègres quand ils déchargeaient la *Belle-Arlésienne*. Un nègre n'entonne jamais une chanson de manœuvre pour le plaisir de l'art. Quel était donc cet être qui déchargeait une cargaison imaginaire ou tournait le cabestan de quelque vaisseau fantôme ?

Le salon s'ouvrit et un flot de lumière inonda le pont. Sagesse resta un moment sur le seuil ; apercevant Gaspard, il l'appela. Une bouteille de rhum, un pichet d'eau et deux verres étaient sur la table ; un des verres contenait du rhum. Evidemment, Sagesse venait de boire. Son visage avait une teinte grise. Il n'était pas dans son état normal.

Sans mot dire il ferma la porte, remplit un verre et plaça une boîte de cigares sur la table ; ensuite il s'assit et commença de parler de leur voyage à la manière décousue d'un homme qui veut entamer une conversation.

De temps à autre, il s'arrêtait pour écouter. On n'entendait que les craquements de poulies et d'épontilles, les mille petits bruits d'un navire. Puis, tout à coup, ténue et lointaine, arrivait la chanson :

*A Fort-de-France, hé ! ho !*

D'après les faits et gestes de Sagesse, Gaspard comprit tout à coup que le chanteur était Pédro, qui délirait

avant de rendre l'âme. Mais il ne dit rien. Pédro lui avait fait l'effet d'un gredin, dont le sort ne l'intéressait guère, bien qu'il eût été frappé avec une brutalité répugnante. Mais les façons de Sagesse absorbaient toute son attention.

Ayant rempli son verre, le capitaine le vida et le remplit de nouveau ; il parlait sans cesse ; son babillage le grisait autant que le rhum ; plus il s'enivrait, moins il pensait à ses soucis.

Se levant enfin, il ouvrit la porte pour renouveler l'air et demeura un instant à écouter : mais la voix s'était tue.

## CHAPITRE XXXII

### LE GAILLARD D'AVANT

Le lendemain, l'ivresse de Sagesse s'était dissipée. Le capitaine paraissait délivré de ses soucis, mais Pédro ne monta pas sur le pont.

Le Porto-Ricain était-il mort, ou demeurait-il dans son hamac pour guérir ses blessures ? Gaspard ne put rien deviner sur les figures des matelots, dénuées d'expression.

Il faisait un temps admirable. Toutes voiles dehors, la *Belle-Arlésienne* filait bon train. Si un navire pouvait posséder un caractère, on se fût facilement imaginé le brigantin imprégné de celui de son capitaine. Ce vieux vagabond de la mer avait une allure furtive et sournoise. Gaspard se souvenait du jour où la silhouette croissante du vaisseau s'était approchée de lui pour se fondre ensuite à l'horizon. Il avait disparu tout à coup dans l'ombre puis était revenu brusquement sous les étoiles.

Il comptait plus de soixante ans ; peut-être était-ce son grand âge, ajouté à la mauvaise coupe de ses voiles et à quelque défaut de construction, qui lui donnait un aspect différent des autres navires ? En tout cas, dans quelque port qu'il se trouvât, il se faisait remarquer par sa tournure pittoresque et un peu inquiétante d'aventurier.

Cependant aujourd'hui le brigantin marchait grande

erre, rajeuni par la liberté de la pleine mer et plein d'entrain devant la besogne à accomplir. Au huitième coup de cloche, c'est-à-dire à quatre heures, Pédro n'avait pas reparu, aucun mot n'avait été prononcé à son sujet. Sagesse devenait invisible et Gaspard prit hardiment la détermination de s'assurer si Pédro avait été tué par le capitaine, afin de se ménager une arme contre ce misérable dans le cas où il le menacerait à l'avenir.

Il se dirigea vers l'avant et dépassa la cloche peinte en vert sur laquelle un matelot venait de frapper les huit coups de quatre heures.

Plusieurs hommes s'étaient rassemblés sur le pont, mais Jules ne se trouvait pas parmi eux. Ce nègre, quoiqu'il fût second et connût assez la navigation pour commander le navire, vivait sur le pied de la plus parfaite égalité avec les autres. Le gaillard d'avant est un endroit sacré, les officiers y pénètrent rarement et seulement en des circonstances extraordinaires. Gaspard connaissait cet usage, mais cela ne le retint pas.

Il descendit par l'échelle et pénétra dans une atmosphère suffocante. Cette pièce était assez spacieuse, surtout si on tenait compte du tonnage de la *Belle-Arlésienne*, mais le vent le plus impétueux ne l'aurait pas débarrassé des odeurs de cancrelats et de nègres qui l'empoisonnaient. Des lampes à l'huile l'éclairaient. Depuis soixante ans, les tabacs de qualité inférieure, depuis le Périque jusqu'au petun en carottes, qu'y avait fumés les hommes, depuis les moricauds de la Méditerranée jusqu'aux nègres africains qui l'habitèrent, y avaient laissé leur relent.

Les murs étaient garnis de couchettes superposées ; on ne voyait qu'un seul hamac et un seul coffre, appartenant à Jules. Les autres matelots ne se préoccupaient pas beaucoup de leurs affaires, un mouchoir noué ou

un vieux morceau de couverture leur servait de sac ou de valise. Les couchettes s'alignaient jusqu'à l'endroit où le talon du beaupré s'allongeait entre les hauts des apôtres.

Cinq hommes se reposaient ; Jules dormait dans son hamac et les autres dans leurs couchettes. Ayant jeté leurs vêtements, ils étaient nus et ressemblaient à des statues de bronze, nouvellement sorties du moule et abandonnées là à refroidir par un capricieux sculpteur.

Pédro n'y était pas !

Gaspard voulut en avoir le cœur net. L'homme était mort probablement durant la nuit et on l'avait lancé par-dessus bord comme un chien. Aucun doute ne subsistait, il ne pouvait être ailleurs à moins qu'on n'eût déposé son cadavre dans le magasin, dans la cuisine, dans un réservoir d'eau, ou précipité par la grande écoutille. Non, on l'avait certainement jeté à la mer, peut-être avant l'aurore ; tout en songeant à cette supposition, Gaspard regardait les hommes perdus dans leur sommeil ; il se rendit compte, plus vivement que jamais, de ce que serait sa situation à bord si par malheur il entrait en lutte avec Sagesse.

Ces matelots qui, sur un mot de leur capitaine, lui feraient faire l'éternel plongeon, gisaient devant ses yeux, nus et sauvages, éclairés par la lampe qui se balançait au plafond. Pédro était un des leurs et pourtant ils ne s'étaient pas opposés à son assassinat.

Tandis que Gaspard les observait, un des dormeurs de tribord s'étira. Gaspard n'attendit pas davantage. Une seconde après il montait sur le pont. Par une chance extraordinaire, le cuisinier n'avait pas quitté son poste. Sauf le timonier, tous les hommes paressaient au soleil. Deux d'entre eux chiquaient, assis, le dos appuyé à la grande écoutille. Gaspard apercevait le sommet de leurs têtes, il entendait leurs voix traînantes, leurs rires et les jurons dont s'émaillait leur

conversation. Deux autres matelots se penchaient sur le bordage et crachaient dans la mer.

La porte de la cabine du capitaine restait fermée. Il n'y avait aucune vigie à l'avant, l'individu qui aurait dû servir d'yeux au navire était accoudé au bordage sous le vent.

La discipline était assez relâchée sur la *Belle-Arlésienne*. Par beau temps, le brigantin marchait au petit bonheur ; quelquefois il semblait aveugle, mais généralement il suivait sa route ; rarement il commettait une erreur sérieuse. Gaspard croyait que l'équipage sans gêne de ce vaisseau aveugle et indolent n'observait rien et que son intrusion dans le gaillard d'avant avait passé inaperçue. En quoi il se trompait.

## CHAPITRE XXXIII

### LE REVOLVER

Par une aurore rose et grise, la *Belle-Arlésienne* dépassa les îles des Vierges, leurs hauts-fonds et leurs bancs de sable.A huit heures, seuls les palmiers de l'archipel se profilaient contre le ciel. Ils nageaient dans une brume qui peu à peu les effaçait.

Sagesse n'avait fait aucune allusion à Pédro. Gaspard attribua ce mutisme du capitaine à sa persuasion que lui-même avait oublié l'existence du Porto-Ricain.

Il y avait quelque chose de sinistre dans cette disparition d'un homme et dans cette indifférence complète de l'équipage à son égard.

Le malheureux était-il mort dans sa couchette, délirant sous l'empire d'une fièvre cérébrale, déterminée par sa blessure, ou avait-il été jeté à la mer avant d'avoir rendu le dernier soupir ? L'imagination de Gaspard fut hantée par cette dernière supposition. Il se figura la besogne accomplie à l'aube tandis qu'il dormait. Il en rêva la nuit. Pédro l'obsédait sur ce bateau, comme Yves l'avait tourmenté sur l'île. Qu'était devenu cet homme naguère vivant et bien portant, puis disparu du navire sans crier gare ?

Il savait que Pédro était mort de la blessure causée par la cheville d'amarrage, comme il savait que le cadavre d'Yves gisait au milieu des buissons, mais l'imagination humaine une fois déchaînée ne s'inquiète guère des réalités. Il pensait sans cesse au matelot

défunt et la chanson de manœuvre proférée dans son délire hantait le vaisseau comme un écho fantôme.

Cette effervescence cérébrale n'était pas calmée par l'existence oisive qu'il menait à bord, ni par la présence perpétuelle de Sagesse.

Ce jour-là, la mauvaise humeur de Gaspard était à son comble, il haïssait Sagesse et ne pouvait se contenir qu'en l'évitant. Il était resté silencieux pendant le déjeuner, mais le capitaine n'y prêta pas attention. Toute la matinée, Gaspard avait recherché la solitude. Penché sur l'eau, il fumait en observant les ondes d'un bleu indigo, s'amusant à regarder les tourbillons d'écume, les poissons volants, les algues en dérive et les paillettes dansantes qu'y piquait le soleil. Des petits poissons suivaient la *Belle-Arlésienne ;* ils se tenaient près du gouvernail comme pour lui demander protection, parfois ils s'élançaient loin du navire, puis redevenaient frétillants et plus rapides que jamais. Une vague silhouette bleue et or apparaissait un moment, on entrevoyait sous elle une forme vague pareille à une traînée de sable, mais qui avançait du même train que le navire. C'était un requin et le joli fantôme bleu et or était son pilote. Les deux camarades s'évanouirent. On prétend que les squales ne suivent pas les bateaux équipés de nègres. Gaspard ignorait ce détail qui d'ailleurs lui était indifférent ; il contemplait les profondeurs comme si elles le magnétisaient, se souciant peu de ce qu'il y verrait. Il songeait à Marie, Marie du Morne-Rouge, et maudissait ce navire qui, à chaque instant, l'éloignait d'elle. Il fut arraché à sa rêverie par le son d'une cloche et l'ombre du cuisinier qui apportait le dîner.

Ce repas consistait en bœuf de conserve entouré de carottes et suivi des éternelles bananes des Tropiques. Sagesse restait muet pour mieux dévorer, Gaspard était silencieux, mais sans appétit.

La vue du capitaine qu'il détestait eût suffi à lui enlever l'envie de manger. Lorsque, repoussant son assiette, Sagesse tendit la main pour prendre la bouteille, Gaspard s'accouda à la table.

— J'ai compté l'équipage en venant à bord, commença ce dernier. Je crois m'être trompé.

— Comment cela ? interrogea Sagesse en remplissant son verre.

— J'avais vu onze matelots, ce qui portait notre nombre à treize.

— Et puis ? demanda Sagesse en buvant son vin.

— Treize est un mauvais compte.

— Ajoutez-vous foi à ces bêtises ?

— N'y croyez-vous pas ?

— Non.

— Eh bien ! pensez à ce qui est arrivé depuis notre départ.

— Il n'est rien arrivé que je sache.

— Réfléchissez bien !

Dominé par son impétuosité et son imagination, Gaspard se montait ; il oublia la prudence, il oublia Marie, il s'oublia lui-même dans la colère qui s'emparait de lui contre ce souriant gredin, ce froid calculateur, cet assassin à l'âme de boutiquier.

— Réfléchissez: un homme est déjà mort sur ce navire.

— En effet, acquiesça Sagesse, dont la main tomba comme par hasard dans la poche de sa veste.

— Il a été assassiné, parbleu ! cria l'autre, dont les lèvres mêmes avaient pâli.

L'instant d'après, il s'était levé et penché par-dessus la table, pas une seconde trop tôt : car Sagesse avait tiré un revolver de sa poche. Cet acte stupide ne semblait guère d'accord avec la conduite habituelle du capitaine, qui s'était fait une règle de dominer sa colère. Peut-être sentait-il que Gaspard, en surprenant

son crime, venait de s'assurer une prise sur lui, que l'équipage courbé sous sa volonté se contredirait si on le faisait comparaître devant des juges. La rage le domina une seconde et l'incita à supprimer ce fâcheux témoin. Mais Gaspard fut trop leste pour lui. Il avait agrippé son poignet d'une étreinte d'acier et le canon du revolver pointa vers le plafond. L'épisode ne dura qu'une seconde et ne fit pas grand bruit. Au premier abord, un spectateur aurait cru que les deux hommes plaisantaient, mais avec un peu d'attention, il aurait remarqué que Gaspard, à demi couché sur la table, tenait un couteau dans sa main gauche.

— Lâchez-moi ça ! ordonna Gaspard, ou je plonge cette arme dans votre cœur d'assassin, je vous le jure !

Sagesse, dont la fureur avait disparu, laissa tomber son revolver sur la table. Saisissant l'arme, Gaspard reprit son siège.

Sagesse alla lentement fermer la porte restée entr'ouverte ; puis il se tourna vers son compagnon.

— Nous sommes des imbéciles, dit-il. Asseyez-vous, je ne vous approcherai pas. Mais, vraiment, il faut être idiot pour se quereller ainsi.

— Je puis être un idiot, mais je ne suis pas un assassin.

Sagesse désigna le couteau posé sur la table et s'installa en riant sur sa chaise.

— Peut-être bien ; il me semble, cependant, que vous étiez assez pressé de vous servir de ce couteau, voilà un instant. Je n'ai pas prétendu que vous seul fussiez idiot, j'ai dit que nous étions deux imbéciles de nous disputer avec un équipage pareil et un trésor en perspective. Dieu sait si nous n'aurons pas à lutter pour sauver nos propres vies dans le cas où la chance nous favoriserait, et si ces nègres féroces ne jugeront pas à propos de nous déclarer la guerre. Ignorez-vous donc que ma situation ici ressemble moins à celle d'un capi-

taine de vaisseau qu'à celle d'un dompteur de ménagerie ? Vous m'avez fait sortir de mes gonds ; je ne voulais pas vous tirer dessus. Je me suis mis en colère et j'ai cédé une seconde à cette passion enfantine. C'était votre faute, mais je me suis maîtrisé à temps.

« Supposez qu'une de ces brutes soit entrée et nous ait vus aux prises, vous me tenant les mains, que deviendrait mon autorité ? Et je vous le déclare, c'est seulement grâce à cette autorité que vous et moi viendrons à bout des difficultés qui nous menacent. Ces nègres sont possédés ; il suffirait d'un coup d'épingle pour déchaîner en eux tous les démons de l'enfer.

« Vous dites qu'un homme a passé par-dessus bord, cela vaut mieux que s'il nous avait coupé la gorge. Ce garçon était un révolté, je l'ai envoyé là où il serait certainement allé un jour ou l'autre. C'est mon affaire. Maintenant, rendez-moi mon revolver. Ou, attendez...

Il entra dans sa cabine et revint avec un autre revolver qu'il offrit à Gaspard.

— Il est chargé. Je l'ai apporté pour vous en cas d'ennuis avec ces nègres. Vous pouvez le prendre et me rendre le mien.

Gaspard examina la culasse. L'arme était bien chargée. Il tendit l'autre revolver au capitaine, qui le mit dans sa poche.

— Maintenant, reprit Sagesse, soyons amis jusqu'à la fin de notre expédition, c'est-à-dire agissons de concert. Je puis vous certifier qu'il y a de la besogne pour nous deux.

Il tendit la main et Gaspard la prit, mais leur étreinte était purement diplomatique.

## CHAPITRE XXXIV

### LA VISION DU TRÉSOR

A partir de ce jour-là, Sagesse changea de tactique. Sa nature paraissait modifiée, une bonhomie inconnue se manifestait dans son accent et dans sa conversation. L'intelligence simple et primitive de Gaspard repoussa les premières avances de meilleure entente. Il se méfiait. Mais le caractère du capitaine était si égal que le matelot, avec son âme naïve, finit par tomber dans le panneau. Personne n'est capable de jouer longtemps la comédie de l'amitié, pensait Gaspard. Il avait peut-être raison. Sagesse possédait le don de fermer la porte sur ses passions et de pendre à un clou la clef de cette porte, comme un voyageur place celle de sa chambre au tableau d'un hôtel et l'oublie jusqu'au moment où la besogne du jour terminée, il la reprend pour rentrer chez lui.

Le soir, buvant du rhum et de l'eau, et fumant des cigares de la Martinique, Sagesse restait assis devant sa table, en manches de chemise, comme un patron d'auberge provençale ; alors il donnait libre cours à sa faconde et à son imagination. Le trésor constituait presque son unique sujet de conversation.

— Remarquez bien ceci, disait-il. Voilà plus de trente ans que je bourlingue dans ces parages, et c'est la première affaire de ce genre que j'entreprenne, car c'est la seule où j'aperçoive une chance de réussite. Oui, j'ai déjà reçu des centaines de propositions pour une

affaire pareille. Parbleu ! on m'a parlé de fortunes immergées par deux cents brasses de fond dans des détroits soumis à un courant tel que tout travail y devenait impossible, ou sur des récifs qui scieraient un bateau en deux avant six mois. Mais ici nous avons quelque chose d'absolument nouveau, un navire coulé à une faible profondeur dans un lagon calme, dans une poche où la mer nous le conserve. Naturellement, on a pu le visiter et le piller, mais je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— Parce que s'il s'agit du vaisseau de Serpente, il gît là-bas depuis des années, recouvert par une masse d'eau suffisante pour le protéger contre des chercheurs dépourvus de scaphandriers. Or, on ne possédait pas de semblables appareils jadis. Si on l'avait découvert depuis peu, on l'aurait fait sauter à la dynamite. Ma parole, si des Américains ou des Espagnols l'avaient flairé, il ne serait plus là.

— Vous croyez maintenant que c'est le bateau de Serpente ?

— J'en suis persuadé.

— Pensez-vous que le personnage réponde au portrait décrit par M. Jacques ? demanda Gaspard, pour soutenir la conversation, plutôt que pour se faire une opinion sur un fait dont il était certain déjà.

— Pourquoi pas ?

— Ma foi, si le signalement de M. Jacques est fidèle, on ne saurait le confondre avec personne autre.

— Il était bien ainsi. On peut écouter sans profit durant des heures des histoires de vieilles commères, mais lorsque la même histoire est répétée sans cesse et dans les mêmes termes par des individus différents, il est permis d'en accepter l'authenticité. Les légendes sur Serpente et les gravures qui le représentent sont toutes concordantes. Mais, mordieu ! vous avez vu son

crâne ! J'espère le trouver pour le garder comme curiosité.

— Pour ma part, je ne veux plus le revoir. Vous direz ce que vous voudrez sur les contes de bonnes femmes, mais je suis sûr que Serpente était le diable revêtu d'une forme humaine.

— Plutôt d'une forme d'enfant ou de singe, car le crâne de ce terrible pirate n'était guère plus gros, riposta Sagesse en riant.

— Enfant, homme ou singe, je ne retire pas ce que j'ai dit. C'était le diable en personne ! S'il nous permet de quitter l'île en emportant sa fortune, je croirai qu'il a donné sa démission.

Riant de nouveau, Sagesse alluma un autre cigare et changea de sujet. Il professait un profond mépris pour l'esprit superstitieux de son associé, mais dissimulait ce sentiment.

Un matin, il vint se placer près de Gaspard qui était assis sur l'écoutille, et déroula une petite carte.

— Si le vent continue, expliqua-t-il, nous arriverons en vue de l'île demain, peu après le lever du soleil. J'ai trouvé ceci chez Jacques, c'est un morceau de la carte des Caïques provenant de l'Amirauté anglaise. Un croiseur britannique, la *Diana*, comprit notre îlot dans les sondages opérés voilà dix ans. Il était loin de prévoir quelle utilité ce relevé représenterait pour nous.

Gaspard examina la carte. Elle montrait la portion d'océan comprise entre le passage du Mouchoir Carré et les Caïques occidentales, et entre les Swimmer Rocks et les Caïques orientales. Au milieu de l'étendue bleue, une toute petite île se dessinait, avec ses récifs et ses bancs de sable. Gaspard éprouva une étrange impression en voyant l'image de cet endroit qu'il croyait avoir connu dans un cauchemar. Il se persuadait parfois que l'îlot n'avait jamais existé et que la *Belle-Ariésienne*

fouillerait l'océan en pure perte. Pourtant des hommes l'avaient marqué là et visité dix ans auparavant.

L'îlot l'attendait depuis des années pour lui montrer la désolation et la mort, comme la place de la Fontaine l'avait attendu afin de lui révéler l'amour. Ah ! ces paysages choisis avant notre naissance, ces décors heureux ou tristes parmi lesquels nous quittons ou nous rencontrons ceux que nous aimons, où nous-mêmes sommes destinés à mourir ! Nous ne pensons jamais à eux quand nous sommes avec nos amis ou nos ennemis, cependant quels amis sont plus fidèles, et quels ennemis plus inexorables ! Gaspard regarda attentivement l'îlot pas plus grand qu'une piécette. Il savait que le cadavre d'Yves restait étendu parmi les lauriers à une épaisseur de cheveu de la rive sud. Là, au milieu, s'effritaient les os de Serpente ; tout près du bord septentrional, le vaisseau de corail dormait dans le lagon vert. Il se trouvait sur ce petit éperon méridional où il se sentit pour la première fois la chair de poule. Et voici le point d'où il avait gagné le canot à la nage. Sans doute les mouettes criaient, tournoyaient et pêchaient encore au-dessus des récifs.

— La mer n'a pas d'écueils à l'ouest, reprit Sagesse. Nous pourrons jeter l'ancre par six brasses de fond tout près du rivage. Vous m'avez assuré qu'une grève existait au sud. En êtes-vous bien certain ?

— Si j'en suis certain ! Si vous aviez été là-bas comme moi, vous n'en douteriez pas !

Pendant les derniers jours, les deux hommes s'étaient si bien liés que Gaspard causait sur un pied d'intimité avec Sagesse. Il se mit à décrire avec toute la fougue provençale les heures affreuses qu'il avait passées dans l'île déserte.

Jamais auditeur ne parut aussi sympathique et intéressé que le capitaine, tandis qu'assis sur la grande

écoutille de la *Belle-Arlésienne* il écoutait l'histoire de l'homme dont il avait juré de se venger.

Ce soir-là Gaspard ne but pas avec Sagesse et fuma sa pipe sur le pont. La lune ne se lèverait qu'après minuit et, quoique le ciel fût immaculé, les étoiles pâlissaient devant la splendeur des flots. La *Belle-Arlésienne* voguait sur du phosphore liquide. La mer brûlait d'une flamme blanche ; elle luisait vaguement au loin comme un vaste champ de neige, et brillait franchement près du navire ; quant au sillage du bateau, il étincelait. C'était une luminosité de pourriture, d'épaves en décomposition, de feux follets de cimetières, une clarté aussi mélancolique que celle du lac où Dante entrevit les damnés.

A dix heures, Gaspard se coucha. Devant la perspective d'un rude labeur pour le lendemain, Sagesse avait laissé le pont sous la garde de Jules et ronflait déjà. Hanté par la pensée de ce débarquement, Gaspard ne pouvait dormir. Malgré l'horreur qu'il éprouvait pour l'île et sa demi-résolution de ne pas partager la fortune de Serpente, il subissait déjà l'attraction de ce trésor.

On eût dit que cette île fatale possédait le pouvoir de le faire dévier du droit chemin. La semaine précédente il ne songeait nullement au trésor, ce soir cette idée le hantait. Il oubliait Marie.

Couché dans son hamac, il entrevoyait des sacs crevant de louis d'or, des bijoux pareils à ceux qu'on voit exposés dans les vitrines de Marseille. Il considérait la fortune, non pas comme une puissance à utiliser, mais sous sa forme la plus grossière. C'est ainsi d'ailleurs que Serpente l'avait vue, lui et tous ces pirates pouilleux qui, incapables de dépenser l'argent ailleurs que dans les tavernes et les tripots, pillaient les Caraïbes, tuaient des hommes et, les poches bourrées de l'or des Antilles, connaissaient enfin la paix dans le nœud coulant d'une potence.

Il finit par s'endormir ; mais des visions d'or traversèrent son sommeil. A l'aube, il ouvrit les yeux ; sa bouche était sèche et son front brûlant.

Il monta sur le pont. Sagesse remplaçait Jules près du timonier. Le vent, réduit à un souffle, gonflait à peine les voiles et les faisait claquer de temps à autre avec un bruit d'ailes.

Gaspard dit un mot à Sagesse, ensuite il alla s'accouder sur le bordage à l'avant. La lenteur du navire l'irritait. Soudain il sursauta et frappa le bordage de la main.

— Quinze pour cent ! Quinze dollars sur chaque centaine de dollars ! Coquin de sort ! Jamais ! Il croit me tenir avec la mort d'Yves et la crainte de la justice. Eh bien ! et Pédro ! Il me semble que je peux lui rendre menace pour menace, et j'ai tout un équipage pour témoin ! Trente pour cent, je n'en démordrai pas ! Mais je ne dirai rien encore.

— Terre ! ohé ! Terre !

Un cri maigre, articulé dans le français des colonies, tombait de la hune où Sagesse avait posté un matelot.

Gaspard s'élança sur le bordage et, s'accrochant d'une main aux enfléchures du grand mât, ombragea ses yeux de l'autre main.

La *Belle-Arlésienne* se dirigeait vers le N.-N.-O. et, sur la ligne de l'horizon, des pointes de palmiers semblaient tracées au pinceau. De la hune, la grève sans doute était visible, mais d'ici on n'apercevait que les arbres.

Gaspard entendit Sagesse donner des ordres, les chaînes du gouvernail cliquetèrent et les palmiers s'évanouirent, le navire ayant changé de direction. Gaspard se laissa glisser sur le pont.

— Eh bien ! dit Sagesse en le rejoignant, la *Belle-Arlésienne* n'est pas en retard au rendez-vous ; elle connaît sa route. Dans une heure, nous serons ancrés. Le

travail commencera alors. Venez déjeuner ; nous aurons peu de temps pour prendre nos repas quand l'ancre sera jetée, car je compte me rendre en barque dans l'île avant le coucher du soleil ; demain matin nous entamerons notre véritable besogne.

Entrant dans le poste d'équipage où le cuisinier disposait le couvert, les deux compatriotes s'assirent devant des bananes frites, du jambon et du café bouillant.

Ils parlaient et riaient en mangeant. Sagesse, de très bonne humeur, esquissait son plan de campagne et Gaspard fut obligé d'admirer la minutie de cet homme qui n'oubliait aucun détail. Non seulement une chaloupe portant la pompe et les scaphandres devait être envoyée dans le lagon, mais il fallait construire un abri pour protéger de la morsure du soleil les appareils et les joints de caoutchouc. Le transport de l'embarcation à travers l'île serait une opération pénible, mais indispensable en raison des écueils parsemés au nord.

— Voyez-vous, expliqua Sagesse, ce travail peut durer des semaines, il nous faut débarquer des provisions suffisantes pour éviter un va-et-vient perpétuel. Vous dites qu'il y a de l'eau ?

— Oui, une source,

— Vous m'avez raconté que vous aviez laissé une tente.

— Une voile dont nous avons fabriqué une tente.

— Cela suffira.

— Ecoutez ! s'exclama soudain Gaspard en tressaillant.

Un cri lamentable, lointain et tenu, entra par la porte ouverte du salon.

C'était l'appel des mouettes.

Sagesse et Gaspard montèrent sur le pont.

## CHAPITRE XXXV

### LE VAISSEAU DE CORAIL

Tout proche, à tribord avant, l'île étalait ses blancheurs de corail et sa verdure grisâtre sur la mer bleue.

On voyait les palmiers onduler à la brise ; on distinguait l'écume neigeuse des récifs et les essaims de mouettes dont on percevait les voix grêles.

Quelque chose qui remuait sous les palmiers attira l'attention de Gaspard. Empruntant la lunette de Sagesse, il regarda. C'étaient les restes de la tente, quelques loques qui, pareilles à des mains brunes, sinistres et osseuses, paraissaient faire des signes.

Tandis qu'il examinait ces lambeaux, le mugissement de la chaîne passant par l'écubier ébranla l'air, et la *Belle-Arlésienne* mouilla dans six brasses d'eau à moins d'un quart de mille de la grève.

Le brigantin n'avait presque pas fait de bruit en venant, mais à peine avait-il jeté l'ancre qu'une véritable Babel éclata à bord. L'organe de Jules dominait, commandant de parer les embarcations ; on apportait des provisions sur le pont tandis que, silencieux auprès de Gaspard, Sagesse surveillait anxieusement les préparatifs de débarquement, donnant des ordres de temps à autre.

La chaloupe et un canot de l'arrière furent abaissés et chargés de vivres et des appareils de scaphandriers ; il fallut encore près d'une heure pour terminer le travail. Sagesse et son compagnon se placèrent à l'arrière

de la chaloupe et s'éloignèrent de la *Belle-Arlésienne*.

Ils ramèrent vers la grève méridionale.

— Je ferai hâler le canot à travers l'île, dit Sagesse. Ce sera assez dur, mais il n'est pas trop lourd et huit hommes en viendront à bout. Je l'emploierai pour les plongées. Mais votre île est un lieu désolé, il n'y a pas d'erreur ! Qui croirait jamais qu'il y ait par là un navire coulé en eau peu profonde ?

— C'est assez désert à la vérité, acquiesça Gaspard, les yeux fixés sur la grève blanche, sur les palmiers et sur la verdure grisâtre des lauriers-cerises.

Maintenant qu'il approchait de la grève l'exaltation de cette chasse au trésor cédait la place à une profonde mélancolie. Oh ! ces palmiers, ce lambeau de tente claquant au vent, cet éblouissant reflet du soleil sur le sable ! Quels tristes souvenirs ils évoquaient ! Le lieu lui paraissait empreint de mort et de tragédie, lui répugnait comme si le spectre de Simon Serpente errait encore sur le rivage et que les voix des mouettes fussent celles de ses matelots, de ces vieux corsaires aux âmes éternellement vagabondes.

Toutes ces idées disparurent quand l'avant de la chaloupe frotta sur le sable. Il sauta par-dessus bord et aida à tirer l'embarcation aussi loin que le permettait sa lourde cargaison ; on poussa le canot près d'elle et le déchargement commença.

Sagesse confia la surveillance à Jules et prit le bras de Gaspard.

— Venez, dit-il, allons lui faire une petite visite ; la marée est à mi-hauteur, il doit être visible.

— C'est par ici.

Gaspard conduisit son compagnon à travers les buissons, évitant l'endroit où le corps d'Yves était étendu la face tournée vers le sol. Il respira mieux lorsqu'ils eurent dépassé le funèbre emplacement.

La direction prise les conduirait à vingt mètres à

l'ouest du monticule auprès duquel Yves avait découvert la ceinture, la poche et le squelette.

Au bout de quelques minutes, ils sortirent des buissons et se trouvèrent au nord de l'île. La marée, plus qu'à moitié basse, découvrait tous les récifs encerclant le lagon. Gaspard marcha devant, en face de la hune de misaine couverte d'algues qui dépassait la surface de l'eau.

— Regardez ! dit-il, indiquant le lagon.

Sans mot dire, Sagesse contempla le spectacle qu'il avait à ses pieds. Un caprice de l'océan voulait que l'eau du lagon changeât de couleur et de clarté à mesure que la marée montait ou descendait. Le flux ternissait l'éclat diamanté des flots, qui devenaient plus limpides pendant le reflux. Sans la présence du navire submergé et de sa croûte de corail qui brillait plus ou moins selon l'état du lagon, Gaspard n'aurait pas remarqué ce phénomène, explicable peut-être par le fait qu'en dehors des rochers, le fond de la mer contenait de la boue qui se mêlait insensiblement à l'eau montante. Cependant, les deux hommes distinguaient la silhouette de l'épave en forme de poisson.

A cette vue et à la pensée du travail qu'on allait entreprendre pour sauver le trésor, la fièvre du gain reprit Gaspard. Mon Dieu ! Que trouverait-on quand les flancs du vaisseau seraient ouverts ?

Il se tourna vers Sagesse, comptant lire sur son visage un désir semblable au sien, mais la face du capitaine était indéchiffrable.

— Eh bien ! demanda Gaspard. Qu'en pensez-vous ?

Sagesse, plongé dans une méditation profonde, ne parut pas entendre la question. Ensuite il cracha dans l'eau et, longeant le récif, se dirigea vers la grève. Gaspard le suivit.

— Qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense ? Ma foi, je suis d'avis qu'on l'a coulé à l'ancre.

Son accent décelait un léger désappointement.

— Vous ne croyez pas qu'il ait fait naufrage ?

— Il est posé trop d'aplomb sur sa quille, couché sur le récif comme le serait un navire en bassin de radoub.

— Mais pour mouiller dans ce lagon il a bien fallu qu'il y entrât ; or, les récifs ne contiennent aucune ouverture praticable à un navire.

— Pas aujourd'hui ; mais il y avait sans doute une brêche, et Serpente se servait de cet endroit comme d'un petit port.

— Mais, interrogea Gaspard, pourquoi aurait-il détruit son navire ?

— Ah ! qui sait ? Il était poursuivi, il avait une cargaison d'esclaves et chaque homme de l'équipage était un témoin à charge. Peut-être avait-il un bateau approvisionné près du navire, et durant la nuit, avec l'aide d'un compère, il a pu fermer panneaux et écoutilles, saborder son vaisseau et filer dans l'autre bateau vers la côte américaine ?

Sagesse avait dû réfléchir à toute cette histoire et paraissait peu satisfait de la solution à laquelle il était arrivé.

— Mais, reprit Gaspard, les ossements et le crâne que j'ai trouvés ?

— Ah ! oui ! le crâne ! Serpente a pu être tué à son tour, et son camarade a pu le voler. Qui sait ? Il existe des centaines de manières de faire disparaître quelqu'un dans des circonstances identiques. Je ne puis affirmer qu'une chose : je parie cent contre un que s'il a coulé son navire, il n'avait pas laissé son argent à bord.

— Alors il y a cent chances contre une que nous ne trouvions rien.

— J'ai parié cent contre un qu'il avait enlevé sa fortune s'il a sabordé son navire : je ne certifie pas qu'il l'ait fait couler, j'émets seulement cette hypothèse. Non, la chance n'est pas tellement mauvaise ; mais elle est moins brillante que je ne l'espérais. Enfin...

— Quoi donc ?

— Je ne subodore pas de l'or là dedans. Cela peut être un simple et stupide pressentiment : mais quand il y a une fortune quelque part, je la flaire. Or, je n'ai pas l'impression que ce navire en contienne une.

Au retour, ils ne prirent pas le sentier traversant les broussailles, mais suivirent la grève orientale. Les cris des mouettes venaient de gauche ; à droite on entendait les voix des nègres achevant le déchargement du bateau.

Les scaphandres étaient déjà placés à l'abri d'une voile tendue entre deux palmiers et, sur le sable blanc, s'étalaient des paquets et des caisses. Sagesse, qui pensait à tout, ne voulait courir aucun risque ; il avait fait débarquer des provisions suffisantes pour trois mois, en prévision du cas où un coup de vent emporterait le navire loin de l'île, y laissant la corvée de débarquement.

Non seulement il y avait des vivres, mais une tente était érigée pour les protéger du soleil.

Deux matelots, armés de coutelas, taillaient un sentier dans les broussailles pour permettre aux hommes de hâler le bateau. Les deux blancs regardaient les travailleurs. Sagesse tira un cigare de sa poche et l'alluma. Gaspard chercha sa pipe. Avant qu'il eût le temps de frotter une allumette, un horrible incident se produisit.

## CHAPITRE XXXVI

### YVES ! YVES ! YVES !

Un des nègres qui coupaient les buissons poussa un cri et ramassa un objet qu'il éleva en l'air. C'était un crâne.

— Ma foi ! s'exclama Sagesse conduisant Gaspard par le bras vers l'endroit où le nègre brandissait sa trouvaille, vous avez appelé ce pays l'île des Squelettes, le lieu est bien nommé.

Aussi pâle qu'un cadavre, Gaspard ne répliqua rien. Il s'avança, n'osant ni reculer, ni manifester une émotion quelconque ; car tous les matelots s'attroupaient pour voir.

Sagesse prit le crâne des mains du nègre.

— Ce doit être le crâne du marin qui a débarqué avec vous et que vous avez laissé mort. Comment s'appelait-il ?

— Yves.

— Ah ! oui, Yves (il remua les buissons avec le pied) et voici les os de M. Yves. Il s'est rapidement transformé en squelette. Mais, une fois sous les tropiques, j'ai vu un homme réduit au même état en une semaine. Les crabes, les larves, le soleil...

Il se pencha et ramassa une ceinture de matelot à laquelle était attaché un couteau.

— Tiens ! Il n'avait même pas tiré son couteau !

— Il l'avait tiré, mais je l'ai remis dans le fourreau.

Les spectateurs ignoraient la tragédie et l'accusation

voilée contenue dans les paroles de Sagesse, mais ils virent que Gaspard tremblait comme un fiévreux.

— Eh bien ! reprit Sagesse, nous garderons la ceinture et le couteau en souvenir. Tiens, Jules, emmène-les au navire et rapporte une bêche pour enfouir ces ossements.

Le capitaine se détourna et les hommes se remirent à décharger les provisions et le matériel. A midi, tout était terminé. On tira le canot sur la grève aussi loin que possible, de façon qu'il fût prêt à être halé.

Ensuite les matelots allèrent dîner. Sagesse et Gaspard mangeaient à part ; ils s'installèrent à l'ombre d'un voile dressée pour eux et qui leur servirait de tente pour la nuit.

Le sable blanc près des buissons portait des traces à l'endroit où les ossements d'Yves avaient été enfouis, Gaspard vit la tombe, mais il n'y fit pas attention. L'appât du gain avait tout effacé. Son imagination lui montrait le sol couvert de dollars et de sacs d'or, il riait en déjeunant. Mais Sagesse gardait son sérieux et parlait peu.

Une fois le repas achevé, le capitaine tira un cigare de sa poche et l'alluma. Il était assis à l'ombre de la tente. Tout à coup, il poussa une exclamation, se frappa le genou de la main et appela Gaspard qui se promenait de long en large.

Gaspard s'approcha.

— Eh bien ! dit-il. Quoi de neuf ?

— Je pense que nous sommes venus ici, mais nous n'avons pas observé l'étiquette. Nous n'avons pas fait de visite au propriétaire de l'île.

— Le propriétaire ?

— Simon Serpente.

— Ah ! j'avais oublié !

Sagesse se remit sur pied d'un bond et prit le bras de Gaspard.

— Venez, allons chercher les restes du pirate ! Vous souvenez-vous de l'endroit ?

— Parfaitement ! C'est par ici.

Ils arrivèrent à côté du monticule qui s'élevait parmi les broussailles, et, une minute après, le pied de Sagesse heurta un objet dur et creux.

Se baissant, il ramassa le fameux crâne qui ne ressemblait à aucun autre crâne humain. Sagesse aperçut à travers les branches les os de Serpente. Lançant le crâne en l'air, il le rattrapa comme un jongleur, puis éclata de rire.

— Mordieu ! s'exclama Gaspard, vous semblez content.

— Peut-être. Cet objet-là m'a semblé dire : Vous avez tort. Le trésor est sur le navire. Etendez la main et prenez-le !

## CHAPITRE XXXVII

### LE MARCHANDAGE

Ce soir-là, tandis qu'ils remuaient sous la tente, Gaspard fit allusion au sujet qui le tracassait :

— Ecoutez, commença-t-il, le canot flotte sur le lagon. Les scaphandres sont prêts à fonctionner. Il ne nous reste plus qu'à commencer notre travail demain matin.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je veux vous dire un mot auparavant.

— Dites !

— C'est à propos de notre arrangement.

— Ah ! bah !

— Je dois toucher quinze dollars sur chaque centaine de dollars que vous récolterez.

— Ce sont nos conditions.

— Elles me paraissent insuffisantes.

Sagesse émit un rire aigre.

— Comment insuffisantes ?

— Qui a découvert le navire ?

— Votre ami Yves, d'après ce que vous m'avez raconté.

— Oui, mais en réalité nous l'avons découvert tous les deux, car s'il ne l'avait pas vu le premier, je l'aurais aperçu à la marée basse suivante.

— Très bien ! Et alors, que voulez-vous ?

— Je veux trente dollars.

— Vous voulez la part de M. Yves en plus de la vôtre ?

— Exactement.

— Cela ne me paraît pas injuste, répondit Sagesse d'un ton méditatif.

— Je ne vous le demanderais pas si c'était injuste.

— Pourtant il me semble que les circonstances accompagnant la mort de M. Yves modifient un peu la situation. Vous avez tué cet homme, et vous prétendez hériter de lui. Et ses parents ?

— Et les parents de Pédro que vous avez assassiné ?

— Evidemment. Mais ne croyez-vous pas qu'il soit dangereux de jouer ce jeu-là avec moi ?

— Je suis armé, dit Gaspard en frappant la poche qui contenait le revolver.

Le visage de Sagesse exprima presque du dégoût.

— Armé ! Et si je vous tuais cette nuit pendant votre sommeil, qu'arriverait-il ? Chaque matelot à bord qui le saurait deviendrait aussitôt mon maître. Je ne tue jamais.

C'était vrai. Le capitaine Sagesse, bien qu'il eût accidentellement tué Pédro, n'était pas un assassin. Il méprisait cette vulgaire façon de régler les querelles et de gagner de l'argent.

— Eh bien ! riposta Gaspard, que vous tuiez ou non, je n'ai pas peur. Je lutte pour mon dû.

— Vous aurez votre dû.

— Vous m'accorderez trente pour cent ?

Sagesse fit un signe de tête.

— C'est bien, dit Gaspard en lui tendant la main.

Sagesse la saisit.

— Maintenant, oublions notre différend et buvons.

Le capitaine alla chercher dans un coin de la tente une bouteille de rhum et deux verres. Ils burent ensemble à leurs santés réciproques ; au destin, à Serpente, au monde entier.

## CHAPITRE XXXVIII

### ABANDONNÉ !

Gaspard se réveilla, ne sachant pas du tout où il se trouvait ; puis la mémoire lui revint. Sa langue était pâteuse ; il avait déjà éprouvé un malaise analogue certain jour où on lui avait administré un narcotique. C'était une atroce sensation, à laquelle s'ajoutait la dépression causée par le rhum et la certitude de s'être énivré.

Une brise très légère soufflait par l'ouverture de la tente, et la mer grise et calme s'étendait derrière la grève. Le ciel de plomb était plus sombre à l'horizon qu'au zénith. Gaspard ne se souvenait pas d'avoir vu un ciel pareil sous les tropiques.

Gaspard resta couché. Il ne se rendait pas encore compte qu'on avait versé un narcotique dans sa boisson de la veille. Il mettait tout sur le compte de l'ivresse et se sentait confus à l'idée de revoir le capitaine.

Il écoutait, sans percevoir autre chose qu'un léger bruit de pluie et le froissement des palmes agitées par la brise. Il essaya de se lever, et s'avança en titubant jusque sur le rivage. Le première chose qui frappa ses regards fut l'emplacement où, la veille, les provisions s'empilaient couvertes d'une voile. On les avait toutes enlevées, sauf un sac de biscuits et une caisse de viande de conserve. Les yeux du marin coururent de là au

bord de l'eau où la chaloupe devait se trouver si l'équipage travaillait dans l'île. Elle n'y était pas. Après s'être déchaussé, Gaspard grimpa à une hauteur de deux mètres environ sur un tronc de palmier pour chercher des yeux le mouillage du navire.

La *Belle-Arlésienne* avait disparu.

Il descendit de l'arbre, tremblant, les mains en sueur et les lèvres aussi sèches que du sable.

On l'avait abandonné ! C'était clair comme le jour. Sagesse l'avait drogué la veille et, tandis qu'il dormait, s'était enfui. Mais pour quelle raison ?... C'était facile à deviner pour qui connaissait Sagesse. Laisser Gaspard seul dans l'île où il avait tant souffert, quelle vengeance ! Pourtant l'idée ne parut pas être une solution suffisante à Gaspard. Pourquoi Sagesse s'était-il enfui, délaissant le vaisseau de corail intact dans le lagon ? Etait-il donc certain que ses flancs ne recélaient aucun trésor et qu'il perdrait son temps à le fouiller ? Cherchant une réponse à l'énigme posée devant lui, et sachant à peine où il allait, il prit le sentier qui traversait l'île et tracé par le canot.

Avant qu'il eût atteint la grève, deux choses frappèrent sa vue. Le canot, avec tous les appareils des scaphandriers, flottait sur le lagon, amarré au bord du côté de l'est ; dans le lointain la *Belle-Arlésienne*, toutes voiles dehors, était prisonnière d'un calme plat, sur le miroir désolé de la mer.

Le vent n'existait plus. La flamme d'une bougie n'aurait pas vacillé dans l'air paisible. Gaspard n'avait aucune notion de l'heure qu'il pouvait être, car la lumière, filtrant à travers les nuages, était aussi diffuse que si elle passait par une écoutille de verre dépoli.

Il détourna ses yeux du navire et du canot flottant sur le lagon.

Pourquoi Sagesse avait-il laissé ce canot et les appareils qui coûtaient si cher ? Mystère...

Gaspard quitta la grève et retraversa l'île. A mi-chemin, à l'endroit où, la veille, il avait montré à Sagesse le crâne de Serpente, il s'arrêta net, et poussa un cri et comme touché d'un coup de feu.

Le petit monticule auprès duquel Yves avait trouvé le squelette de Serpente et la poche d'or n'existait plus. A sa place bâillait une cavité de six pieds de long sur quatre de large et cinq de profondeur.

Gaspard comprit aussitôt. Le trésor de Serpente n'avait jamais été à bord de son vaisseau, il était caché là et le pirate était mort à côté.

Tout cela était clair : le monticule de terre, le vaisseau coulé dans le lagon, le squelette blanchissant près de la butte ; Sagesse du premier coup d'œil avait tout deviné. Gaspard se souvint de la façon dont Sagesse avait jeté, en riant, le crâne dans les buissons ; il se rappela la dernière soirée où il avait demandé le trente pour cent que Sagesse lui avait accordé si volontiers. Pendant que Gaspard dormait lourdement sous l'influence du narcotique, Sagesse, accompagné peut-être de Jules, avait fouillé la terre, et découvrant ce qu'il cherchait, avait rassemblé ses hommes, ramassé les provisions, regagné la *Belle-Arlésienne* et levé l'ancre pour l'Amérique.

Gaspard se jeta à genoux pour regarder dans le trou. Quelque chose attira ses yeux, il ramassa l'objet. C'était une pièce lourde, rongée, presque noire. Il la mordit et sa morsure laissa une trace jaune ; c'était de l'or.

Il se traîna dans les broussailles, et, sa pièce à la main, contempla la mer où la *Belle-Arlésienne* demeurait toujours immobile dans le calme.

Une folle idée lui traversa l'esprit : atteindre le bri-

gantin avec le canot flottant dans le lagon. Impossible ! Aucun bateau ne pouvait franchir les récifs.

A ce moment, l'océan gris, qui semblait dormir, poussa un soupir aussi profond que soudain.

Une grosse et longue vague transparente arriva silencieusement du nord pour se briser sur les récifs. Gaspard se détourna de la *Belle-Arlésienne* et aperçut quelque chose dans le ciel oriental. Les mains placées au-dessus de ses yeux, il examina plus attentivement le phénomène.

## CHAPITRE XXXIX

### LA FUITE DES OISEAUX

Une bande pâle, recourbée et couleur de fumée, coupait le fond gris du ciel vers le nord-est et paraissait en mouvement. Ce ruban changea d'aspect, devint comète et s'avança vers l'île. Très loin, au nord, une autre raie semblable attira le regard du marin. Ces étranges apparitions étaient lugubres à voir sur la mélancolie du firmament.

Gaspard, inconsciemment, mit dans sa poche la pièce de monnaie et observa. La comète se transforma en une ligne définie, se précisa et arriva rapidement comme une vision de rêve.

Ah ! quelle était donc cette voix plaintive ?... C'était une immense troupe d'oiseaux, des milliers de mouettes, battant l'air avec un parfait ensemble et criant à l'unisson après des intervalles de silence.

Les mouettes de l'île joignirent leurs clameurs au concert ; les oiseaux nouveaux-venus se mêlèrent aux anciens, s'élevant d'un commun accord ; les phalanges emplumées auréolèrent l'île d'un cercle mouvant. Deux compagnies de mouettes se dirigèrent vers le sud-est, redevinrent des nuages et disparurent.

Un objet blanc se trouvait pris dans les buissons de lauriers-roses à côté de Gaspard. C'était le crâne de Serpente que Sagesse avait jeté ; tourné vers le ciel de plomb, il ricanait comme s'il lisait quelque diabolique secret dans les nuées menaçantes.

Gaspard détourna les yeux vers le brigantin, arrêté dans sa fuite par le calme plat. Il sembla à Gaspard que le crâne était le centre d'où émanait la tranquillité menaçante de la terre et du ciel...

Le marin alla chercher la tente sur la grève méridionale et se coucha dessous pour calmer sa migraine. Il entendit alors la mer qui, agitée de nouveau, se brisait avec fracas sur les récifs du nord, et soupirait sur la grève du sud.

Gaspard s'étendit, la face contre la terre, les bras en croix. Trompé, trahi, abandonné, dépouillé de l'or pour lequel il avait oublié Marie, il se souvenait d'elle à présent. Sagesse, le trésor, la *Belle-Arlésienne*, toutes ces bagatelles s'évanouirent devant la vision de la femme aimée.

S'il lui fût resté la moindre chance de vaincre Sagesse, de reprendre le trésor, la fièvre de la vengeance et de l'or aurait accaparé entièrement son âme ; mais il voyait la partie perdue. Son angoisse se retournait vers la seule consolation qui lui restât. Mais, ici encore, la partie était perdue. L'amour s'était moqué de lui, plus cruellement peut-être que la fortune.

Pour retrouver Marie, il lui fallait d'abord regagner la Martinique. Si par hasard un navire le recueillait à son bord, ce navire irait sans doute n'importe où, sauf à Saint-Pierre. Dépourvu d'argent il serait obligé, pour payer son retour à la Martinique, de retourner à la chaufferie, de travailler sur des bateaux d'un bout à l'autre du monde et d'économiser sou à sou une paie misérable. S'il écrivait à M. Séguin, où recevrait-il sa réponse ?

Des mois se passeraient peut-être avant qu'un vaisseau vînt le secourir ; d'autres mois avant que ce sauveur le déposât dans un port où on l'embaucherait ; il n'atteindrait pas la Martinique avant des années. Que deviendrait Marie pendant tout ce temps ?

A travers la distance et le désastre, Gaspard apercevait Marie telle qu'elle était : belle, aimante et fidèle ; et peut-être ne la reverrait-il plus !...

Quittant la tente, la figure inondée de larmes, il courut sur le rivage en criant et blasphémant, sans se rendre compte de sa part de responsabilité dans ce destin qui l'accablait, sans reconnaître les graves défauts et lacunes de son esprit, les défaillances et impétuosités qui avaient gâché son existence, le crime qu'il avait commis en tuant Yves, et qui l'avait livré à Sagesse. Il ne voyait que l'horreur de son sort, et il le maudissait.

Il s'arrêta au bout d'un certain temps. Le vent se levait, soufflait du nord, et le jour s'assombrissait. Gaspard perçut un son léger, lointain et indéterminé. qui venait du septentrion, apporté par le vent.

Gaspard regarda le ciel. Dans tout l'hémisphère nord, il paraissait obscur et solide, comme du bronze en fusion. Pendant que le marin l'examinait, un vent des régions supérieures se mit à souffler, comprimant la partie la plus haute de cette zone ténébreuse et la nivelant sur une ligne infinie. Le crépuscule s'ajoutait à l'orage imminent. Le narcotique avait dû abattre Gaspard plus longtemps qu'il ne le pensait.

L'instant d'après, l'abandonné traversa toute l'île jusqu'à la grève du nord, et, s'abritant les yeux, regarda l'océan.

Le vent avait enfin ressaisi la *Belle-Arlésienne*. Elle semblait ébauchée en grisaille contre la sombre barricade que l'ouragan dressait partout.

Bousculée par cette prodigieuse menace, la *Belle-Arlésienne* courait une bordée de tribord vers le N.-N.-E.

Sagesse avait fait carguer une partie de la toile, mais, devant la tempête qui s'annonçait, il n'en avait pas assez rentré au gré du marin. Pourtant, nul ne

savait mieux que lui qu'au sud la mer était mortellement dangereuse, encombrée de rochers et de bancs de sable. Il était urgent de gagner le large.

Le vent soufflait maintenant en rafales. Les embruns piquaient la figure de Gaspard, et, poussées par l'ouragan, des vagues d'une lieue de long se défiaient à la course vers le rivage. Le premier grondement de tonnerre se fit entendre, irréel, funèbre et profond comme un roulement de tambours voilés.

A ce moment, le soleil couchant perça les nuées, spectateur épouvanté dont la lueur blafarde éclaira la *Belle-Arlésienne* et la falaise en marche. Celle-ci n'était plus une muraille ; elle avait pris la forme concave d'une vague, sur le point de se briser. Cette vague se couvrit de brume en même temps que le brigantin s'effaçait dans une pluie torrentielle.

Dominant le tonnerre et les hurlements de l'ouragan, l'averse mugit. Elle s'écroula en nappe compacte sur la mer et sur l'île. Elle jeta Gaspard sur le sol et l'y maintint à demi noyé. Il essayait de se relever, lorsqu'un second soufflet du vent le précipita comme une loque dans les buissons, et le sable de la grève lancé contre lui faillit l'étouffer. Il crut à un raz-de marée, mais la mer demeurait lisse comme une planche rabotée et aussi blanche que la neige fraîchement tombée.

Gaspard se débattait vainement pour se relever. Au premier coup de tonnerre, il crut à la fin du monde.

Mais le monde supportait assez vaillamment le choc des éléments déchaînés, dont la véhémence d'ailleurs ne dura qu'une minute ; pourtant Gaspard eut l'impression que le vent avait arraché le rideau du temps et dévoilé l'éternité.

Libéré en partie de l'étreinte qui l'écrasait, le marin s'agenouilla et rampa vers l'épaisseur du fourré, il trouva là une sorte d'abri. Les buissons bas et forte-

ment enracinés formaient un rempart contre le vent et les tourbillons de sable. La foudre illuminait sans cesse l'obscurité hurlante, les embruns tournoyants et les paquets de mer s'apercevaient une seconde avant de s'évanouir dans le noir.

Puis vint une période de stupeur. Gaspard resta sourd, aveugle, engourdi... Pendant combien de temps ?

Il lui fut impossible de le savoir.

Il reprit enfin connaissance ; le vent soufflait toujours très fort, mais le pire était passé, et la lune brillait entre les nuages emportés dans une course folle. Gaspard essaya de se lever et retomba sur ses genoux. Il n'avait absorbé aucune nourriture durant les dernières vingt-quatre heures et le soporifique l'affaiblissait encore ; mais en se dressant il avait entrevu un spectacle terrifiant qu'il continuait à regarder, à genoux.

La *Belle-Arlésienne* se dirigeait vers la côte. Tantôt soulevée sur la crête d'une vague, tantôt engloutie dans un creux, démâtée, à part un tronçon du mât de misaine sur lequel s'agitait éperdûment un lambeau de voile, elle était poussée vers le lagon par le vent impitoyable.

Gaspard l'entendait gémir ; il percevait les plaintes aiguës de l'équipage, les hurlements des nègres ballottés et lancés les uns contre les autres... des hurlements de bêtes à l'abattoir.

Un instant il vit le navire éclairé par la lune et dressé sur le sommet d'une énorme lame ; puis un nuage glissa devant l'astre comme un rideau. Quand la lumière revint, la *Belle-Arlésienne* avait disparu dans la profonde anfractuosité du lagon, par-dessus lequel les vagues bondissaient vers le rivage.

## CHAPITRE XL

### LE FRUIT DE LA MER

Gaspard s'était probablement endormi à genoux, car en ouvrant les yeux, en plein jour, il ne se souvenait pas de s'être étendu sur le sol. Cependant, il se trouvait couché sur le côté parmi les buissons. Le soleil brillait dans un ciel pur de tout nuage, mais encore balayé par le vent.

Il se rappelait nettement les derniers incidents, et, se voyant sain et sauf sous le beau ciel bleu après le chaos noir et mugissant de la veille, il en éprouva une immense gratitude.

Il se leva. Ses vêtements étaient raidis par le sel et ses yeux à demi aveuglés par la lumière. Il jeta un regard autour de lui, et cria d'étonnement. L'île, entourée de flots tumultueux et couleur d'améthyste, semblait couverte de givre, entièrement blanchie par le sel des embruns de la nuit précédente. Les lames avaient arraché les palmiers. On n'apercevait que les buissons sous une gaine de cristal étincelant. Des cadavres s'échouaient à peu de distance sur la grève, mais Gaspard les regardait à peine, paralysé par la désolation ambiante et désespéré par l'idée que tout avait été emporté, la tente, les provisions, tout !

Il se dirigea vers le sud. Les palmiers gisaient à demi enfouis dans le sable. Un petit monticule au bord

de la mer attira son attention. C'était la caisse de provisions. Saisie par le vent, elle avait été arrêtée par un rocher de corail et recouverte de terre. La tempête l'avait en partie disloquée ; quelques coups de talon l'achevèrent. Elle contenait des conserves américaines, de celles que l'on expédie particulièrement aux Antilles. Le marin ouvrit une boîte de conserve avec son couteau. Tout en mangeant, il aperçut un objet empêtré dans les branches des palmiers. Il s'en approcha et le dégagea du sable : c'était le sac de biscuits. Les choses n'allaient pas trop mal après tout ; mais Gaspard avait l'esprit si engourdi qu'il se réjouit à peine devant la certitude d'échapper à la famine, du moins pour un certain temps. Il restait là, mâchant la viande et regardant béatement autour de lui, comme ferait un animal transporté dans un lieu inconnu.

Dès son débarquement, l'île lui avait paru possédée du diable. Pourtant le passé ne contenait qu'une suite d'événements ordinaires et logiques. Sauf la découverte de l'or et celle du vaisseau de corail dans le lagon, tous les épisodes, même celui de la mort d'Yves, présentaient un caractère normal. Cependant, une impression sinistre se dégageait de l'ensemble, depuis la première apparition du navire de Serpente jusqu'à la vision suprême de la *Belle-Arlésienne* précipitée vers la destruction.

Gaspard ne songeait à rien de pareil tandis qu'il déjeunait en contemplant le paysage. Il ne pensait qu'à satisfaire sa faim ; puis il chercha la petite source cachée dans le fourré et but à longs traits. Ensuite, il avança vers les palmiers déracinés, improvisa une sorte de toit avec leurs feuilles, et retomba dans un profond sommeil.

Lorsqu'il se réveilla quelques heures plus tard, sa première pensée fut pour Sagesse. L'esprit humain est

si bizarre que Gaspard abandonné sur un îlot désert et privé d'abri éprouva néanmoins un sentiment de triomphe. Sagesse était mort ! Gaspard prenait sa revanche...

Gaspard voulut connaître la fin du drame de la veille. Du point culminant de l'îlot, il constata que quelques espars flottant sur le lagon étaient les seuls vestiges de la *Belle-Arlésienne*. Le vaisseau de bois et le vaisseau de corail dormaient côte à côte sous l'eau encore agitée.

La marée apportait des épaves macabres ; des formes noires, des cadavres aux membres écartelés ressemblant à de monstrueuses étoiles de mer d'une couleur de jais, d'autres corps enlacés dans une suprême étreinte comme s'ils avaient trouvé la mort en combattant.

Sortant du fourré, le Provençal vit, avec un frisson d'horreur, que le sable remuait. Des milliers de crabes accouraient au festin. Parmi leur foule, semblable à des rochers mouvants, des crabes géants avançaient ainsi que les capitaines de cette armée dévastatrice.

Gaspard aurait fui ce lieu d'épouvante s'il n'avait aperçu un corps que la mer avait projeté loin des vagues.

C'était celui de Sagesse.

Cet homme avisé et débrouillard était allongé sur le côté,comme s'il dormait. Il était complètement habillé. Quoique l'endroit fût horrible et hanté par la mort, aucune terreur n'eût empêché Gaspard d'approcher de son ennemi. Une force étrange le magnétisait.

La main droite du capitaine, posée sur sa poitrine, portait à un doigt quelque chose qui scintillait au soleil comme une étoile. C'était un énorme diamant enchâssé dans une monture ancienne. La pierre aurait figuré avec honneur sur la couronne d'un empereur. Elle ne retint pas pourtant l'attention de Gaspard, car la vue

d'un autre objet lui coupa la respiration. La tête d'un serpent émergeait du foulard de Sagesse ; deux yeux rouges flamboyaient, l'animal paraissait furieux d'être dérangé et sur le point de s'élancer pour mordre ; mais Gaspard le craignait moins que le fer de lance de la place du Fort. Il s'agenouilla près de Sagesse, indifférent aux crabes qui l'entouraient, et, enlevant le foulard, s'empara du serpent dont le corps flexible était en or pur : un de ces antiques bracelets destinés à s'enrouler autour d'un bras de femme. Un carré de saphirs formait la partie plate de la tête, et les yeux étaient des rubis. L'extraordinaire beauté du travail mise à part, les pierres valaient à elles seules une fortune.

Gaspard fut alors certain que Sagesse avait trouvé le trésor de Simon Serpente ; se voyant en perdition, il avait essayé d'en sauver le principal en même temps que sa misérable vie. Le marin sentit la sueur lui perler sur le front. Il lança le serpent à terre avant de fouiller le corps. Le bijou tomba sur les crabes. Gaspard le ramassa et le mit autour de son cou. Il vit que sa main saignait, elle avait été pincée par un des crustacés, courant sur le corps de Sagesse comme les Lilliputiens sur celui de Gulliver. Saisi d'une colère subite, le Provençal piétina les horribles bêtes, mais il eût été aussi facile d'arrêter l'eau d'une écluse que l'assaut sans cesse renouvelé de ces hordes aux cuirasses luisantes.

Agenouillé auprès du cadavre, Gaspard saisit la main où brillait le diamant, s'empara de la bague et la mit dans sa poche. En rejetant la main du mort, il remarqua à peine qu'un crabe y adhérait. La poche gauche de Sagesse était gonflée ; Gaspard en retira un mouchoir noué et cliquetant comme un sac de billes. Un morceau d'or provenant d'une broche cassée s'en échappa. Gaspard n'ouvrit pas le mouchoir pour en vérifier les richesses ; il continua ses fouilles. Un porte-

feuille se trouvait dans la poche intérieure de la veste. Les autres poches ne contenaient rien d'intéressant. Gaspard allait se lever lorsqu'il se souvint qu'il n'avait pas regardé si la main gauche portait des bagues. Il retourna le corps. Le poing gauche du mort se crispait sur quelque chose. Le *rigor mortis* commençait seulement à se faire sentir, et Gaspard n'eut aucune difficulté à desserrer les doigts qui tenaient une perle ravissante, d'un orient magnifique, d'une grosseur exceptionnelle.

Pourquoi Sagesse semblait-il la préférer au reste ? Ne faisait-elle point partie du trésor de Serpente ? Se trouvait-elle simplement dans le lagon où le capitaine l'aurait involontairement saisie en se débattant ? Hypothèse pure, mais non vraisemblable...

Gaspard se leva, le butin dans la poche. Il était riche. La mer lui avait donné la fortune. Il éprouvait l'impression de recevoir en plein visage un flot de lumière aveuglante. Lui qui avait toujours trimé pour gagner sa pitance, tantôt comme simple matelot, tantôt comme esclave dans les soutes, ne pouvait croire qu'il possédât ce trésor merveilleux.

Il demeurait là, les cheveux caressés par le vent, le regard perdu dans un songe, lorsque l'ombre d'un cormoran passa au-dessus de lui.

D'autres oiseaux surgissaient des lointains de l'océan; ils venaient s'attabler au banquet ; le naufrage avait été signalé à des milles de distance, car, semblable au désert, l'océan possède un tour de guet : l'air, et une vigie : la faim.

L'oiseau poussa un cri en décrivant un cercle, ce cri rappela Gaspard à lui-même. Il regarda le ciel, puis la grève grouillante. Touchant sa poche pour s'assurer que ses richesses y étaient toujours, il se détourna de cette scène horrifiante et s'éloigna vers l'autre côté de l'île.

Il voulait demeurer seul avec son trésor. Il chantait comme un gamin en courant sur le sentier tracé dans les broussailles par les matelots de Sagesse. Le serpent d'or brillait à son cou, contrastant avec ses vêtements en loques et le désordre de sa chevelure.

Parvenu à l'endroit où les palmiers gisaient sur le sable, il s'assit, retira le bracelet de son cou et le déposa par terre à côté de la perle.

Ensuite, retirant de sa poche la bague et le mouchoir, il plaça la bague contre la perle, dénoua le mouchoir et versa le contenu sur le sable blanc.

## CHAPITRE XLI

### LE TRÉSOR

Il y avait des morceaux d'or brisés ressemblant à des tiges dont on aurait arraché les fleurs. Des spinelles, des péridots, des saphirs étoilés, des émeraudes, une perle noire en forme de poire, des diamants, une énorme turquoise formaient un splendide bouquet de gemmes. Etincelante, ruisselante de lumière, la fortune de Serpente s'étalait devant Gaspard. Sans aucun doute, le trésor du pirate contenait, en outre, de l'or et des monnaies, mais Sagesse avait probablement profité du calme derrière lequel il pressentait la tempête pour choisir les bijoux de la plus grande valeur.

Le butin arraché aux villes espagnoles de l'Amérique du Sud, aux navires pillés et détruits, aux femmes et aux autels, se confondait là dans un mélange de couleurs chatoyantes. Quelques-unes de ces pierreries proclamaient le sacrilège : énormes et splendides, elles n'avaient pu appartenir qu'à des empereurs ou à des saints endormis dans l'atmosphère obscure et parfumée d'encens d'une cathédrale.

Quand Gaspard eut vidé le mouchoir, il haletait.

Il crispa les doigts, et il éclata de rire.

— Ils sont à moi !

Tout lui appartenait !... Cette pensée le fit tressaillir ; debout, il examina les alentours. Oui, il était bien seul, personne ne l'épiait, nul ne lui disputerait son trésor ; le vent courbait les buissons, la mer flamboyait au

soleil. Dans l'île ne se manifestait aucun signe de vie sauf les battements d'ailes et les cris des cormorans. La solitude n'épouvantait plus Gaspard, l'apparition d'un navire l'eût consterné. S'il avait vu un bateau à cet instant il l'eût maudit, lui qui, sous sa tente, s'était jeté par terre en pleurant à la pensée que des mois s'écouleraient peut-être avant qu'il en aperçût un pouvant le ramener vers la Martinique.

Le seul fait de posséder des richesses lui faisait redouter les voleurs. Il n'oubliait pas Marie, et souhaitait toujours de retourner à la Martinique, mais il aspirait actuellement à la solitude. Pendant ces premières heures d'enchantement, son trésor à portée de la main, il voulait édifier des plans pour le mettre en sûreté et s'abandonner à un délicieux rêve de bonheur en compagnie seulement des mouettes et des vagues.

Pourquoi se tourmenterait-il au sujet de Marie ? Qui l'empêcherait de la rejoindre ? La route à suivre se déroulait nettement devant lui. Dès son départ de l'île, fût-ce à destination du bout du monde, une de ces petites pierres suffirait dix fois à payer son voyage.

Il interrogea l'horizon : aucune voile ne s'y profilait ; la main gauche dans la poche qui contenait le portefeuille de Sagesse, il sentit la pièce ramassée dans la cachette du trésor. Tout riche qu'il était, cette monnaie était la seule qu'il possédât. S'asseyant ensuite sur le sable, il se mit à trier les pierres précieuses, en les alignant suivant leur teinte. Quelques-unes étaient absolument nues, à d'autres adhéraient des fragments de sertissures.

Il y avait sept rubis couleur sang de pigeon ; le plus petit avait la taille d'un ongle d'auriculaire, trois d'entre eux atteignaient la dimension de la première phalange d'un pouce masculin. Seuls les rubis de ce poids et de cet admirable coloris possèdent la beauté

parfaite des pierres précieuses. Il compta dix-sept émeraudes : dix sans grande valeur, et sept autres d'un prix inestimable, la plus volumineuse malheureusement fendue et étoilée.

Gaspard aligna les émeraudes au-dessous des rubis. Ce fut ensuite le tour de quarante-huit diamants. Les douze principaux d'une eau limpide et gros comme une noisette se seraient payés trente mille livres n'importe où, et leur acheteur eût encore réalisé un coquet bénéfice ; parmi les sept autres, plus petits de moitié, s'en trouvait un de couleur bleue, valant à lui seul une fortune : sur les vingt-neuf derniers, trois avaient la teinte du xérès et les autres étaient incolores.

La turquoise était unique en son espèce. Gaspard la posa au-dessous des diamants et se mit à ranger les saphirs. A ce moment passa sur le sable l'ombre d'une frégate ; gorgée de chair, elle volait lourdement vers le sud. Le vent qui l'entraînait apportait la clameur des cormorans. Gaspard se leva : ses yeux éblouis scrutèrent l'océan, mais ni fumée, ni voile ne tachaient l'horizon ; il s'assit de nouveau pour continuer son bizarre inventaire.

Il compta les saphirs : il y en avait vingt-huit, variant de l'azur le plus tendre au bleu foncé d'une nuit sereine et du calibre d'un petit pois à celui d'un haricot, Gaspard les disposa au-dessous de la turquoise ; la belle améthyste trouva sa place entre les saphirs et les spinelles et péridots. La perle noire en forme de poire termina cette brillante mosaïque. La perle blanche, la bague et le serpent furent mis à part. A côté des pierres rangées en ligne s'éparpillaient des morceaux d'or.

Se redressant, le matelot contempla l'étincelante phalange. Du blanc, du rouge, du bleu, la teinte violacée de l'améthyste, la noirceur de la perle, toutes les couleurs du prisme lui réjouissaient les yeux. Allongé ensuite sur le dos, il ferma les paupières et, du revers

de sa main, couvrit les pierreries. Il éclata de rire en constatant qu'il les voyait presque mieux ainsi. En cet instant, le plus délicieux et le plus extraordinaire de sa vie, une fortune colorée, réelle, tangible s'étalait à portée de sa main et le monde entier s'ouvrait devant lui. Il ne s'inquiéterait même pas de savoir ce que ces richesses lui procureraient ; à peine songea-t-il une seconde aux palais des heureux de ce monde, aux yachts blancs aperçus dans les ports. La vision du bar du *Rhône* se dressa devant sa mémoire avec ses vitres et ses fleurs ; tout cela faisait partie de l'existence luxueuse qui serait sienne maintenant. Mais il ne construisait pas de château en Espagne ; pour le moment la jouissance de la possession s'avérait en lui, et il ne désirait rien de plus.

Marie occupait toujours l'arrière-plan de son esprit, et la joie du jeune homme provenait en majeure partie de sa certitude de la rejoindre bientôt. Il demeurait surtout ébloui par l'auréole de la fortune.

Le grondement des vagues sur la grève désolée, le murmure du vent dans le fourré, les cris des frégates et des cormorans lui arrivaient des profondeurs d'un rêve.

Les clameurs des oiseaux ramenèrent ses pensées à Yves, et celui-ci lui rappela les soutes à charbon. Il entendit le ronflement des chaudières, les paquets de mer, le grincement du cendrier, le claquement des portes du foyer. La vision de l'Eldorado avait chassé ces souvenirs. Dans ces deux dernières heures il avait subi une étonnante transformation : tout ce que la nature recélait d'orgueil et de noblesse s'était subitement éveillé en lui : des instincts inconnus naissaient sous l'influence de sa richesse et de son pouvoir. Il se sentait pareil à un roi exilé qui retrouve enfin son trône, et le souvenir du chauffeur du *Rhône* le gênait comme la visite d'un parent horriblement pauvre. Gas-

pard Cadillac, le Moco, gâtait les rêves de Gaspard Cadillac le parvenu. Son bonheur actuel ne pouvait compenser les années d'esclavage qui lui semblaient normales quelques heures auparavant.

La lampe de la fortune illumine bien des choses. A sa clarté Gaspard examina ses propres mains. C'étaient des mains de chauffeur, rien au monde ne les changerait. Le matelot n'en rougissait point ; il ne se disait pas que, dans l'avenir, elles révéleraient son ancien métier. Non : il songeait seulement aux années pénibles, aux années durant lesquelles elles avaient accompli une rude besogne, pendant qu'ici dormait cette fortune qui l'aurait élevé à une haute situation sociale. Ah ! s'il avait pu racheter les quinze dernières années, il eût offert la moitié de son trésor au Temps, oubliant qu'un pareil marché lui ferait perdre une perle bien préférable à tous les joyaux terrestres : Marie.

Le vent n'était plus qu'une faible brise ; l'après-midi s'appesantissait sur l'île, la mer descendait avec le reflux. Gaspard ramassa sa précieuse trouvaille dans le mouchoir de Sagesse, et par excès de précaution le renferma dans son propre mouchoir. Nouant fortement les coins, il posa le petit paquet près d'un palmier, le serpent d'or à côté ; mit la bague à son doigt et la perle dans sa poche.

Ensuite il ouvrit le portefeuille de Sagesse, qui ne contenait que des papiers mouillés et un billet de cinq cents francs de la Banque de France. Il déplia le billet sur le sable pour le faire sécher au soleil, et plaça un morceau de corail dessus en guise de presse-papier. Les documents paraissaient inutiles : c'étaient des lettres d'une encre délavée, des polices d'assurance, des certificats, un vieux programme d'une pièce jouée autrefois à New-York, et une photographie portant le nom du photographe : « Nadan, rue Royale, Nîmes. »

Le portrait représentait une vieille paysanne, à en

juger d'après son visage et son bonnet. Peut-être était-ce la mère du capitaine ? Il y tenait évidemment, sinon il ne l'aurait point gardée dans son portefeuille. Pourquoi avait-il conservé le programme de théâtre ? Quelle infamie évoquait-il ? Quelle femme trahie, ou quel homme escroqué ?

Gaspard remit la photographie et le programme dans le portefeuille avec les autres papiers ; ensuite, il creusa un trou et enterra le portefeuille. Anéantir le passé de Sagesse eût été l'acte le plus humain que Gaspard pût accomplir : à défaut, en détruire les annales, constituait un acte méritoire.

Le tabac dans la blague du matelot était à peine humide ; Gaspard bourra sa pipe et l'alluma. Il n'avait pas fumé ce jour-là, ni la veille, et la nicotine exerça une heureuse influence sur son esprit ; d'une part, elle dissipa les souvenirs de la chaufferie ; d'autre part, elle lui fit accorder un généreux pardon à Sagesse et ramena l'image de Marie ; à travers des lieues d'océan il revit le marché de la place du Fort, Pierre Alphonse, M. Séguin, la foule joyeuse circulant sous le ciel bleu et le feuillage vert des tamariniers.

Dès son retour, Gaspard chercherait Pierre Alphonse pour lui offrir une barque de pêche toute neuve, il aiderait le père de Marie à remonter un commerce, il donnerait de l'argent à tous ceux que Sagesse avait volés, il sèmerait la joie à Saint-Pierre, à cette jolie ville dont les habitants lui avaient témoigné tant de bonté. Ensuite, il irait passer quelque temps à Montpellier en compagnie de Marie, et ils voyageraient en première dans le paquebot. Ils visiteraient les chambres de chauffe des navires, à l'instar de certains passagers. Ah ! les chauffeurs de ce bateau-là se donneraient du bon temps en arrivant à Marseille ! Il commanderait à la taverne de Riga un verre de vin pour se faire servir par Anisette. Ah ! Yves, pauvre Yves ! Quel dommage

de ne pouvoir verser une poignée de pièces d'or dans la main de ce gros Breton ! Gaspard restait ainsi à fumer et à jouer avec des illusions, il dépensait un argent imaginaire pendant que les piailleries des cormorans lui parvenaient à travers les buissons de lauriers-roses. Les vagues répondaient aux oiseaux comme l'éternité répond au temps.

Alors Gaspard se fit une réflexion. Tout cela est parfait, mais comment transformer cette fortune en monnaie courante ?

Il n'avait pas encore songé à cette question qui ne lui sembla de prime abord qu'un simple détail ; puis il se remémora les paroles de Sagesse à propos des gouvernements qui souvent fourrent leurs nez dans ces affaires-là ; des individus surgis du néant réclament des parts fictives. Sagesse redoutait de pareils incidents ; pourtant il ne manquait pas d'intelligence et comptait trente années d'expérience derrière lui. Si Gaspard montrait ces bijoux à un joaillier, il devrait lui expliquer leur provenance. S'il allait au Mont-de-Piété avec une infime partie de pierres précieuses, il s'attirerait une enquête policière qui serait sans doute fatale.

Il connaissait le roman de Monte-Cristo, peu de marins français ignorent cette histoire qui fait partie de celle du monde. Maintenant, seul et perdu sur cette île déserte que n'avait pas conçue l'imagination d'Alexandre Dumas, Gaspard se rappelait ces aventures célèbres. Mais Monte-Cristo ne l'aida en rien, Gaspard avait vécu dans une prison plus sordide que le cachot où Edmond Dantès végéta quatorze années. La cellule sombre du château d'If s'illuminait de l'esprit de Faria ; la science profonde de l'abbé avait donné à Edmond Dantès, non seulement son trésor, mais la prudence et le génie suffisant pour lui pemrettre d'en disposer. Gaspard n'avait aucun maître pour l'instruire.

Plus il étudiait ce problème angoissant, plus sa perplexité augmentait. Le monde lui parut tout à coup un repaire de fripons et de magistrats qui le dépouilleraient par ruse ou même au nom de la loi. Les tortures provoquées par une imagination féconde s'abattirent sur lui ; cette faculté, qui lui avait imposé dans l'île la présence d'un fantôme, remplissait l'univers d'ennemis. Gaspard se figurait des gens qu'il n'avait jamais vus, non pas des individus de son milieu, mais des bourgeois cossus et élégamment habillés, des commerçants, qui tous s'acharnaient contre sa fortune. Appelé jadis comme témoin dans un procès au sujet d'un désastre maritime, il revoyait aujourd'hui les trois juges, et entendait leur interrogatoire :

« Où avez-vous pris ces bijoux ? Ils ne peuvent vous appartenir ; de pareils objets ne sortent pas d'une chambre de chauffe ! »

Cette pensée amena la sueur sur son front. Sagesse avait manifesté l'intention d'emporter son trésor en Amérique ; Gaspard, ignorant tout de ce pays, ne voulait aller qu'à Saint-Pierre. Soudain, le souvenir de la Martinique lui suggéra celui de M. Séguin. Voilà la solution désirée ! M. Séguin lui viendrait en aide. Il possédait la science nécessaire.

Pendant un moment, Gaspard accepta cette façon de tourner la difficulté, puis ses soupçons se réveillèrent et il se posa cette question :

« Certes on peut placer sa confiance en M. Séguin, il est partout respecté à Saint-Pierre. Mais ce trésor est immense ; il m'appartient entièrement. Je désire non pas le partager, mais l'échanger contre des espèces. J'abandonnerai volontiers un bénéfice raisonnable sur cette transaction, mais je ne me laisserai pas voler. M. Séguin est-il assez honnête pour que je me fie à lui ? »

Le portrait de M. Séguin gravé dans sa mémoire ne

répondit pas. Cette poignée de gemmes, ces diamants étincelants, tous ces rubis et ces saphirs eussent ébranlé la conscience d'un saint. Il ne connaissait qu'une personne au monde capable de résister à cette tentation : Marie.

Ah ! si elle eût été à même de colporter les pierreries et de les vendre avec ses marchandises, avec quelle joie Gaspard les eût jetées sur ses genoux, sans même les compter ! Mais il ne fallait pas s'attendre à ce qu'elle pût lui rendre ce service.

Gaspard marchait de long en large sur la grève, pareil au Vieillard de la Mer avec son trésor sur le dos. A ce moment même il s'inquiétait et n'osait quitter des yeux le paquet magique posé sur le tronc du palmier. Ce souci ne rimait à rien, il savait que personne ne le déroberait : tout de même, il ne pouvait se résigner à s'éloigner.

Le soleil, qui sombrait rapidement à l'horizon, toucha la mer et y déversa une apothéose de splendeur. La journée bleue expira après la brève agonie du crépuscule.

## CHAPITRE XLII

### LE FEU DU SIGNAL

L'instant d'après, la nuit se répandit sur la mer, le vent cessa, les cormorans se turent et l'on n'entendit plus que le tonnerre des vagues dans le silence des astres.

Gaspard trouva de quoi souper dans sa réserve de vivres. Comptant creuser une cachette le lendemain, il avait placé la viande de conserve et les biscuits à l'ombre du soleil sous un arbre abattu. Il mangea sans appétit et sans même reconnaître le goût des aliments ; son esprit était dans cet état de fatigue qui suit généralement les émotions violentes. Rassasié maintenant de l'idée du trésor, une torpeur l'alourdissait.

Son repas terminé, il alluma sa pipe, mais aussitôt après il s'endormit ; la bouffarde tomba de sa bouche et il resta étendu sur le sable ; les étoiles brillaient au-dessus de sa tête et la mer lui chantait sa berceuse. Abandonné sur cette île déserte, en haillons, sans abri, Gaspard avait à portée de sa main la fortune d'un empereur.

Les heures passèrent, la grande coupole étoilée glissa sur le monde, on aurait pu prendre le corps étendu sur le sable pour un cadavre rejeté par les vagues. Puis l'homme remua, cria, luttant contre un invisible adversaire.

A peine l'inconscience du premier sommeil s'était-elle dissipée pour ouvrir au dormeur le pays des rêves

que Gaspard se vit entouré d'ennemis. Pourchassé par des voleurs, il traversait d'infâmes ruelles : Yves, Sagesse, le chef mécanicien du *Rhône* faisaient partie de la bande. Puis Gaspard se vit dans un bar, en compagnie d'Yves ; il lui montrait son trésor, lorsque tout à coup les rubis et les diamants se changèrent en morceaux de verre et en coquillages. Il n'avait pas même de quoi régler sa consommation et, pour comble, il avait invité Yves à boire une bouteille de vin en se vantant de ses richesses !

Après quoi le matelot s'embarquait à Marseille ; le trésor dans sa poche, il rejoignait son bord. L'aimable esprit de démence qui règne sur la contrée des songes ne lui dévoila point l'absurdité de sa situation ; il était trop occupé à résoudre le problème posé devant lui : il lui fallait remplir sur un transatlantique ses fonctions de chauffeur et en même temps dissimuler des gemmes valant un million de dollars. Pour compliquer les choses, il avait placé le serpent d'or sous le foulard entourant son cou, mais ce bijou s'obstinait à dépasser l'étoffe. De nouveau Gaspard fut transporté dans une taverne ; adossé au mur, il se battait contre des matelots malais de la Compagnie Péninsulaire Orientale, des moricauds armés de coutelas et un Chinois, un de ces hommes au couperet dont il avait entendu parler parmi les chauffeurs. Ces individus en voulaient à sa fortune.

Au bout d'un instant il se réveilla, haletant, et se rendormit pour continuer ses aventures. Lorsqu'il ouvrit définitivement les yeux, la crête du soleil émergeait de l'océan.

Le vent soufflait de l'E.-S.-E. ; la houle apaisée, la mer retombait dans sa quiétude habituelle ; les mouettes étaient revenues : non plus les cormorans et les frégates, mais les mouettes familières qui pêchaient en poussant les cris dont jadis s'effrayait Gaspard. Elles étaient arrivées pendant la nuit, mais elles ne terri-

fiaient plus l'abandonné. Il ne s'affolait maintenant qu'en pensant aux voleurs.

Dès son réveil, Gaspard mit la main sur son trésor ; puis, assis sur son séant, il contempla la superbe matinée. C'était donc vrai ; malgré ses cauchemars et ses ennemis imaginaires, il possédait toujours ses pierres précieuses ; son esprit, redevenu net grâce au repos, envisageait maintenant la vérité flagrante. Il était bien en possession de ces richesses, et en possession légitime. Le travail et la souffrance lui conféraient des droits imprescriptibles sur le trésor dont Sagesse s'était emparé par hasard.

Il pouvait aller chez M. Séguin, la conscience pure, et lui demander de l'aider à disposer de son bien. Il fit un tour sur la grève, sans perdre de vue l'endroit où se trouvaient les joyaux. La tempête avait apporté sur la plage ses trésors à elle. Le reflux laissait des lambeaux d'algues vertes et brunes, des étoiles de mer, du varech dont les racines enserraient encore des fragments de corail, des grappes d'œufs de poissons volants, analogues à des groseilles blanches, des coquillages irisés aux teintes d'opales et de perles.

La main géante de la tempête avait dépouillé les cavernes, les rochers et les jardins de l'océan, et jeté sa moisson sur le rivage ; la mer, plus brillante, dégageait une senteur nouvelle, comme si des profondeurs, remuées de fond en comble, la fraîcheur et la jeunesse s'étaient répandues dans tout son être.

Oh ! la vision de la mer matinale ! Les lointains d'azur, les grands flots verts ondulant sous la brise ! Immuable elle n'a pas changé depuis l'époque où Jason s'embarqua à la conquête de la Toison d'or, depuis Salamine à l'aurore de l'histoire, où les trirèmes peintes en bleu s'affrontaient de leurs proues recourbées.

Tandis qu'il restait là, tourné vers le sud, Gaspard

entendit une voix l'appeler à travers l'océan. La Martinique lui parlait par la voix de Marie :

« Ché ».

La brise apportait à Gaspard cette parole aimée. Marie se trouvait-elle aussi en ce moment au bord de la mer, scrutant la distance qui avait englouti son amoureux ? Ce petit mot, véritable papillon de la pensée, le confiait-elle au zephir pour qu'il l'apportât au matelot ?

Qui sait ? En tout cas, Gaspard l'entendit aussi distinctement que le soir où, sur la route du Morne-Rouge, il contemplait Saint-Pierre en attendant la jeune fille qui venait vers lui.

Il tourna le dos à la mer, puis la regarda de nouveau pour chercher une voile. Rien n'apparaissait à l'horizon.

Il longea la grève et se dirigea vers les sept palmiers abattus par l'ouragan comme les piquets d'une barrière l'eussent été par des bœufs affolés. Pour la première fois, Gaspard s'avoua que les palmiers, maintenant déracinés, n'attireraient plus l'attention des navires. S'approchant du précieux paquet et du serpent qui se tordait sur le sol, il les toucha presque inconsciemment du pied. Il ne semblait plus penser à son trésor. Il rêvait de Marie.

Une langueur semblable à celle qu'éprouve un oiseau captif en présence du ciel bleu l'envahissait quand il songeait à la jeune fille.

Depuis le départ de la *Belle-Arlésienne*, ce désir croissait en son cœur ; la fièvre de l'or, puis sa découverte, l'avaient fait passer au second plan, mais il grandissait toujours dans une patiente expectative. C'était la passion maîtresse de sa vie, celle auprès de laquelle les autres comptaient peu, encore qu'elles l'éclipsassent par instants, ainsi qu'un nuage voile une étoile, ou un brouillard la montagne.

Abandonnant le trésor, Gaspard s'approcha des buissons de lauriers-roses, puis s'engagea dans le sentier tracé par le canot à travers l'île. Quoique profondément absorbé par ses réflexions, il remarquait de menus détails, par exemple la disparition des cristaux de sel déposés naguère sur les feuilles.

A moitié route, dès qu'il put entrevoir l'autre horizon, il leva la tête, interrogeant la mer. Rien, rien ! Ah ! si, pourtant... qu'y avait-il donc là-bas ?

Un minuscule fragment de mica semblait accroché à l'horizon, vers le N.-N.-O. Dans l'hémisphère de cristal bleu, ce point presque invisible n'eût pas été remarqué par un observateur ordinaire. Les bras croisés, le matelot étudia attentivement cette tache, respirant à peine, les lèvres entr'ouvertes par un demi-sourire.

L'objet ne changeait pas de forme ni de dimension, mais Gaspard y reconnaissait les hautes voiles d'un navire dont la coque n'apparaissait pas encore. C'est ainsi qu'il avait aperçu pour la première fois la *Belle-Arlésienne*.

Après quelques minutes d'incertitude, qui lui parurent interminables, il constata que la tache grossissait. Impossible de douter à présent. Un vaisseau gouvernait vers le sud. Le vent soufflant régulièrement vers l'E.-S.-E., le navire devait passer à l'ouest de l'île et peut-être très près, car, de ce côté, l'eau était partout profonde.

L'esprit du marin, tout à la pensée de Marie, l'avait amené de ce côté de l'îlot dans l'espoir de découvrir une voile. La première seconde de joie lui fit bondir le cœur et, pour un instant, oublier son amie. Cette tache au ciel était une porte par où le monde entier se précipitait vers lui.

Il courut ramasser son trésor, le fourra dans sa poche et mit le serpent autour de son cou. Le col de flanelle

dissimulait à peine le bijou ; il serait peu prudent d'aborder un vaisseau avec un insigne aussi visible. En toute hâte, comme si le navire fût déjà à hauteur de l'île, et qu'il n'y eût pas un moment à perdre, Gaspard ôta sa veste et sa chemise. Un instant il pensa à enrouler le serpent autour de sa taille, mais il n'était pas assez long ; il s'en fit alors un brassard. Le joyau s'adaptait admirablement à son biceps. Gaspard se rhabilla. Le billet de banque retiré du portefeuille de Sagesse, la perle blanche et la pièce d'or, se trouvaient dans sa poche gauche ; il les tâta de la main gauche et, de la droite, toucha la saillie que formaient les pierres précieuses dans l'autre poche. Le gonflement n'était pas anormal ; personne ne le remarquerait. Le marin jeta sur la grève un regard circulaire pour s'assurer qu'il n'oubliait rien, puis retourna au centre de l'île, à son observatoire.

Très distinct, le navire ne ressemblait plus à un atome perdu dans l'infini, il arrivait toutes voiles dehors, et, selon toute apparence, droit sur l'île.

Coupant quelques broussailles mortes, Gaspard en fit un tas sur le sentier. La fumée d'un feu était le seul moyen d'attirer l'attention de l'équipage. Son bûcher terminé, il s'agenouilla et chercha son briquet d'amadou dans la poche de son pantalon.

Le briquet n'y était plus.

## CHAPITRE XLIII

### TU NE PARTIRAS PAS!

Gaspard resta un moment les mains pendantes, en proie au désespoir. Il savait que, malgré les apparences, le navire ne venait pas droit sur l'île. Il la dépasserait peut-être à grande distance. Faire un feu représentait pour le matelot la seule chance de salut et voici que les circonstances se liguaient contre lui.

Le mauvais génie qui hantait l'îlot venait encore une fois de faire des siennes ; après avoir gonflé de richesses les poches de Gaspard, il lui ôtait toute possibilité d'évasion.

Il se leva et regarda autour de lui, essaya de se rappeler où il avait fumé sa dernière pipe, puis revint à la grève et examina le sol, transpirant de tous les pores. Il fouilla le sable depuis les troncs d'arbres jusqu'à l'éperon de corail. Les mouettes criaient et pêchaient selon leur habitude, mais semblaient se moquer de cet homme qui, affolé et brûlant d'agir, montait et descendait le rivage à pas lents, la tête courbée comme un vieillard, les paupières baissées, dans une attitude de pénitent.

Le briquet demeurait introuvable : c'était une de ces boîtes nickelées avec une roue dentée, un morceau de silex et un bout de mèche.

Découragé, Gaspard allait abandonner la grève, lorque son pied heurta un objet. C'était l'ami du fumeur, tombé la veille au soir de sa poche et que le

vent avait à demi recouvert de sable. Gaspard s'en saisit et retourna en courant vers le tas de fagots. Il regarda d'abord le navire, qui grandissait de plus en plus, mais ne paraissait pas prendre la direction de l'îlot. Le matelot mit le feu à la mèche : bientôt une flamme jaillit, à peine plus grosse que celle d'une allumette-bougie ; il l'approcha des brindilles. Agenouillé, il tournait le dos au vent pour protéger la flamme : malgré toutes ses précautions un souffle, passant par-dessus son épaule, l'éteignit.

Le matelot lança un juron. Le briquet tout près de son corps, il ralluma la mèche.

L'humidité de l'air causée par l'orage avait dû détériorer le briquet ; la veille, Gaspard avait allumé sa pipe avec peine, mais aujourd'hui la flamme, encore plus faible, expira plusieurs fois de suite. Les broussailles, imprégnées de sel maintenant desséché, prenaient feu difficilement. Si Gaspard avait eu du papier, sa tâche aurait été plus aisée ; hélas ! aucun morceau de papier n'existait dans l'îlot.

Gaspard se souvint tout à coup du calepin de Sagesse qu'il avait enterré. Il se levait pour aller le chercher, lorsqu'il songea au billet de banque pris dans le portefeuille du capitaine.

Retrouver le calepin qui demanderait peut-être du temps, car il était maintenant enfoui sous une couche de sable. Gaspard avait sous la main un billet de cinq cents francs qui flamberait vite. Il l'alluma.

Au moment où les broussailles commençaient à pétiller, les mouettes se mirent à pousser des cris discordants. Elles se chamaillaient sans doute, pour des poissons ou pour une épave rejetée par la mer ; mais en voyant la fumée monter en une spirale bleuâtre, et le billet de cinq cents francs brûler dans les doigts de Gaspard, on eût dit qu'elles se moquaient du jeune homme :

« Voilà les premiers sous de ta fortune qui s'en vont en fumée, en fumée ! Hé ! l'homme, crois-tu nous échapper en emportant le trésor de Serpente ? Il est à nous ! à nous ! à nous ! à nous, à nous ! »

Suppositions absurdes, certes, néanmoins les cris des mouettes participaient à la tristesse de l'île. Les oiseaux s'unissaient à la solitude et à la lumière implacable pour donner à ce désert une personnalité fatale. Etait-ce stupidité ou poésie chez Gaspard de lire une menace dans le ciel, de sentir le poing de Serpente crispé sur son trésor, d'entendre les voix des matelots défunts dans celles des mouettes ? Celui qui n'a pas écouté l'océan se briser sur les bancs de sable de la Floride, au bord des lagons de la côte ou près des îles des Caraïbes ; qui n'a pas vu les hautes voiles surgir à l'horizon ou entendu les oiseaux de mer raconter les aventures des pirates, celui-là ne saurait comprendre l'état d'esprit de Gaspard.

Le feu brûlait bravement et le marin continuait à couper des branches de laurier qu'il jetait sur le brasier. Elles étaient humides et bientôt une fumée épaisse monta en colonne d'un gris bleuâtre se précipitant vers les palmiers. Gaspard arracha les palmes flétries et à demi séchées par le soleil. Elles alimentèrent la flamme et le bois vert fuma davantage. Une magnifique gerbe d'ombre se dressait maintenant dans l'atmosphère ; courbée par le vent, elle se tordait en panaches. Gaspard, s'abritant les yeux, regarda le navire qui se trouvait à peine à trois milles au nord et à deux milles à l'ouest. C'était un petit bateau devant jauger de deux cent cinquante à trois cents tonnes et gréé en navire ; en d'autres termes, ses trois mâts portaient des voiles carrées.

Le vent, ayant sauté à l'est, le prenait presque par le travers. Ce bâtiment paraissait aussi irréel qu'un

bateau peint dans une brillante marine. Il semblait impossible qu'il répondît jamais à un appel ou signal.

Il arrivait maintenant à la hauteur de l'île ; tout à coup, Gaspard ne put en croire ses yeux, il modifia sa route et ses voiles se carguèrent : il mettait en panne !

Gaspard vit une embarcation se détacher du vaisseau : ce point, d'abord microscopique, se précisa ; il se dirigeait, non pas vers l'ouest de l'île, mais vers la grève méridionale, où l'abordage était facile... Le capitaine connaissait évidemment l'île et y avait déjà débarqué des hommes.

## CHAPITRE XLIV

### L'ANNE-MARTIN

Gaspard s'avança vers le rivage et attendit les événements.

Les rochers parsemés à l'ouest cachaient la barque et il eut le temps de réfléchir. Il éprouvait une impression identique à celle d'un acteur obligé de paraître en scène et ne sachant que la moitié de son rôle. Préoccupé avant tout à dissimuler son trésor, il avait oublié d'inventer une histoire justifiant sa présence dans l'îlot.

A présent, il était trop tard. La proue de l'embarcation, une grande chaloupe blanche à huit rames, tournait les récifs. Elle arrivait lentement. Entrant dans l'eau jusqu'aux genoux, Gaspard se hâta d'aller à sa rencontre. A quelques brasses de la grève les rameurs levèrent leurs avirons et hurlèrent une phrase en anglais à laquelle Gaspard ne comprit goutte, et il répondit en

français. La minute suivante il se cramponnait au plat-bord et on le hissa dans la chaloupe. Le second du navire, un Américain à la face maigre, attira Gaspard à lui et sans lui poser de questions, car il savait à peine le français, il donna des ordres aux matelots qui repoussèrent la barque et retournèrent au navire.

— Français ? s'informa l'officier quand ils eurent repris leur route.

Gaspard fit un signe de tête affirmatif, et, pointant du doigt derrière lui, prononça le monosyllabe « wreck » (naufrage). C'était un des rares mots anglais qu'il connût. Les hommes, solides et bronzés, étaient tous des Américains ; ils chiquaient en ramant, semblaient s'intéresser au sort du naufragé et échangeaient des remarques à son sujet. Après sa brève interrogation, le second ne manifestait d'autre désir que celui de retourner à bord le plus tôt possible. Une ceinture de sauvetage dans la chaloupe portait l'inscription : *Anne-Martin.*

Indiquant alternativement le nom et le vaisseau, Gaspard interrogea :

— *Anne-Martin ?*

Le second inclina la tête et cracha dans la mer.

— Quel port ? s'enquit encore Gaspard, montrant le sud.

— Saint-Pierre.

— Saint-Pierre ! Oh ! Saint-Pierre de la Martinique ?

Le second acquiesça de nouveau.

Pendant un moment, Gaspard ne put croire à sa chance. Sur une quarantaine de ports possibles, c'était justement vers Saint-Pierre que l'*Anne-Martin* se dirigeait, vers Saint-Pierre où se trouvait Marie ! Alors le matelot éclata de rire en se frappant les genoux ; les rameurs s'esclaffèrent également et lui décochèrent quelques quolibets dans leur argot yankee.

L'officier gardait son sérieux ; son esprit voyageait ailleurs.

Dans son empressement à allumer le feu et à épier l'arrivée du bateau, Gaspard avait oublié d'enlever la bague qu'il portait au doigt ; énorme bévue, presque incroyable à qui ne comprend pas à quel point l'esprit humain est sujet à l'erreur.

Le second de l'*Anne-Martin*, un nommé Skinner, restait muet, mais ne pouvait détourner les yeux du diamant.

La chaloupe frôla l'*Anne-Martin* à bâbord, les rames se relevèrent, et Gaspard escalada l'échelle tandis qu'un personnage aux traits durs et coiffé d'un panama criait des ordres au second. C'était le capitaine Stock, le patron du navire. Un instant après, la chaloupe se balançait sur ses palans et l'*Anne-Martin*, toutes voiles au vent, reprenait sa course.

Le capitaine Stock se tourna alors vers le nouveau venu.

— Il est Français, expliqua Skinner, il a échoué là-bas, mais il porte au doigt un diamant valant dix mille dollars au bas mot, ce qui nécessite une explication.

Le capitaine jeta un coup d'œil à Gaspard, fixa des yeux le diamant, puis commanda :

— Appelez Diégo, il bavardera avec lui ; ce bougre de Diégo n'est bon qu'à cela.

Gaspard, voyant le regard du capitaine posé sur son bijou, se rendit compte à ce moment qu'il portait la bague.

Diégo parut bientôt ; c'était un gros Portugais avec des cheveux noirs et des boucles d'oreilles. Par son truchement, le capitaine Stock commença de questionner son hôte.

— Depuis combien de temps avez-vous fait naufrage ?

— Quelques jours.

— Orage ou quoi ?

— Orage.

— Où avez-vous pris la bague que vous portez ?

— Je l'ai trouvée.

— Où ?

— Sur l'île.

— Où ?

— Sur la grève.

Gaspard interrompit alors l'interrogatoire.

— Dites à M. le Capitaine que cette bague m'appartient, que je l'ai trouvée, que je la vendrai à Saint-Pierre et que je lui réglerai le prix de mon voyage. J'ai des amis qui répondront pour moi. Je désire être considéré sur ce navire comme passager et je ne veux pas travailler pour payer mon passage.

— De qui pouvez-vous vous recommander à Saint-Pierre ?

— De M. Séguin. Paul Séguin.

Ce nom produisit un certain effet sur le capitaine Stock.

— Comment s'appelait votre bateau ?

— La *Belle-Arlésienne*.

Dès que Gaspard eut prononcé ces mots, un changement extraordinaire s'opéra sur le visage du capitaine. Il fit un pas en avant et saisit le bras de Gaspard.

— La *Belle-Arlésienne* ?

— Oui.

— Appartenant à Pierre Sagesse ?

— Pierre Sagesse. C'est cela.

— Etait-il à bord ? Eh ! Diégo, demande-lui si Pierre Sagesse était à bord ?

Diégo transmit la question.

— Oui.

— A-t-il péri ?

— Oui.

— Il est mort... bien vrai ?

— Oui !... Je l'ai laissé avec les crabes qui le dévoraient.

Stock était une des nombreuses victimes de Pierre Sagesse. L'*Anne-Martin* ne lui appartenait pas, il commandait seulement ce bateau. Autrefois, il faisait le trafic des Antilles avec un navire à lui, mais, entortillé dans les filets de Sagesse, il s'était ruiné. L'horreur qu'on éprouve pour l'enfer peut à peine faire comprendre la haine de Simon Stock à l'égard de Pierre Sagesse. Son attitude, lorsqu'il apprit la mort de celui-ci, était donc assez naturelle. A la pensée que les crabes dévoraient son ennemi, il éclata de rire, appela ses hommes et ordonna à Skinner de servir du rhum à la ronde ; enfin il saisit Gaspard par le bras et le conduisit dans le sinistre réduit dénommé « salon ».

Il ouvrit la porte de la niche à chien qui servait de cabine au troisième officier quand il y en avait un, et Diégo, qui les suivait, traduisit :

— Vous pouvez vous installer là pour rien. La nouvelle que Pierre Sagesse est en enfer suffit pour payer votre passage. Faites comme chez vous, mon fiston ; demandez ce dont vous aurez envie en fait de boissons et de cigares ; le dîner est à huit heures.

## CHAPITRE XLV

### LA PLUIE EN MER

La chance qui favorisait Gaspard sourit aussi à l'*Anne-Martin ;* le vent se maintenait, le ciel restait clair. La température faisait jaillir les poissons volants des ondes étincelantes qui portaient le navire vers la mer des Caraïbes. Des voiles se montraient à grande distance, des girandoles de fumée se déroulaient à l'horizon. Ces fantômes parlaient un instant du monde civilisé, puis disparaissaient aussi rapidement que les débris d'algues au creux des vagues.

Non seulement le temps était merveilleux, mais la bonne humeur régnait à bord. Stock, un « cas difficile », ainsi que l'on dit dans le langage maritime, avait emmagasiné à la nouvelle de la mort de Sagesse une cargaison de gaieté, promettant de durer jusqu'à la Martinique.

Gaspard mangeait dans sa cabine. Grâce aux quelques mots d'anglais qu'il savait et à quelques autres qu'il apprenait journellement, il parvenait à se faire comprendre sans l'aide de Diégo. Les bouts de phrases qu'il connaissait lui suffisaient largement, la conversation étant nulle à bord.

A mesure que les jours se suivaient et qu'approchait la Martinique, le souvenir de Marie grandissait dans l'esprit de Gaspard, effaçant la pensée de la fortune et toutes les préoccupations qu'elle entraîne. Gaspard ne songeait à ses richesses que pour les offrir à son amie.

Un soir que les étoiles palpitaient dans le ciel clair et que Gaspard regardait danser sur les vagues des traînées phosphorescentes, le capitaine Stock émergea de sa cabine et vint vers lui. Penché sur le bordage, il enleva son cigare de sa bouche et cracha dans l'eau.

— Demain ! prononça-t-il, indiquant la pleine mer.

Gaspard sursauta.

— La Martinique ?

— Oui.

Le capitaine continua sa promenade.

Gaspard aurait crié de joie.

Demain il reverrait Marie. Demain ! Demain, il serait avec elle dans les jolies rues de Saint-Pierre ! Il pensa aux cadeaux qu'il lui achèterait dans les magasins de la rue Victor-Hugo.

« — Tout Saint-Pierre est à toi, choisis ce qui te plaît ! »

Ses rêves s'éparpillèrent dans la ville, frôlant telle et telle personne d'une caresse : Man'm Faly, Pierre-Alphonse, les amies de Marie : Finotte, Honorine, Lys ; tous et toutes partageraient son bonheur. Néanmoins, il entrait quelque chose de macabre dans la certitude que la nouvelle de la mort de Sagesse constituait la plus grande joie qu'il pût apporter. Il se coucha, l'esprit heureux.

C'était la saison des pluies. Il dormait à peine depuis une heure quand l'*Anne-Martin* rencontra une rafale. Le bruit de l'averse sur le pont lui parvint dans son sommeil.

Immédiatement ses rêves prirent pour décor la petite place de la Fontaine où il avait d'abord rencontré Marie. Il marchait auprès de la jeune fille et le soleil flamboyait dans le ciel clair. Tout à coup, il perdit sa compagne. Elle disparut au milieu de la foule.

Alors, le carillon des cloches ébranla l'air ; mais elles ne lui ramenèrent pas Marie ; des nuages assombris-

saient le ciel et le mugissement de l'eau remplissait l'atmosphère ; pourtant les cloches joyeuses et triomphantes sonnaient sans désemparer, de leurs voix dorées comme celle de l'amour, qui survit au désastre et à la mort. Gaspard ouvrit enfin les yeux.

Il faisait noir comme de l'encre et la pluie se calmait.

Le marin subit une heure d'insomnie, ensuite il se replongea dans son rêve. Il se réveilla peu après l'aube. Les cloches l'étourdissaient au point qu'il se figurait voir un instant le navire ancré dans le port et entendre la cathédrale le saluer de son carillon, mais au mouvement du bateau il ne tarda pas à reconnaître son erreur.

Il tendit la main vers la couchette supérieure et, sortant son trésor de dessous le matelas, le fourra dans sa poche. Le serpent, qui le blessait au bras, prit le même chemin. Alors Gaspard monta sur le pont.

Le soleil s'était levé dans un ciel nuageux, mais au sud des rafales de pluie voilaient l'horizon. Distants peut-être de dix milles seulement au sud-ouest, la Martinique, Saint-Pierre et le mont Pelé s'enveloppaient de crêpe. La montagne ressembla d'abord à une ruine dont le manteau tombe en loques, puis le soleil le couvrit d'or et de perles.

La baie de Saint-Pierre demeurait encore invisible, mais l'*Anne-Martin* changeant de direction, on apercevrait bientôt le port et la cité.

A l'est, entrevue comme dans un rêve, la Dominique, nette et lumineuse, s'estompait dans l'azur.

Gaspard était en train de couper une poignée de tabac pour bourrer sa pipe, lorsqu'il entendit un pas rapide et Skinner arriva en courant. Le second se précipita dans sa cabine et ressortit avec une lunette ; le capitaine marchait derrière lui, ses jumelles marines à la main.

Les deux hommes s'approchèrent de l'avant, Gas-

pard les suivit. A leur manière d'agir, il comprit que quelque chose d'anormal les préoccupait. Appuyé au bordage d'avant, Skinner colla la lunette à son œil et la pointa vers la Martinique. Stock leva ses jumelles.

Rien n'était visible à ce moment, car les nuages entourant le mont Pelé s'étaient étendus et la baie de Saint-Pierre se voilait derrière des nappes de pluie. Mais bientôt la base d'un arc-en-ciel, pareil à une culée d'arc-boutant, s'esquissa dans le brouillard en dissolution, et le soleil frappa la Martinique.

L'astre était assez haut maintenant pour éclairer la côte occidentale derrière le mont Pelé et les autres montagnes. Plus un seul nuage ne traînait sur l'île, sauf un vague panache s'échappant du volcan. Cependant, Gaspard n'apercevait qu'une brume terne qui enveloppait la montagne du sommet au pied et s'accrochait à Saint-Pierre, dissimulant complètement les maisons colorées, la baie, les arbres, les palmiers triomphants et les tamariniers.

— Bon Dieu ! s'exclama Skinner.

Sa main qui tenait la lunette trembla, et son visage blêmit sous le hâle. Le capitaine Stock, ses jumelles vissées aux yeux, marmottait des mots incompréhensibles. Gaspard, incapable de voir ni de comprendre, pressentit l'épouvante qui s'étalait au soleil devant la mer splendide.

Saint-Pierre avait complètement disparu. Le mont Pelé n'était plus la montagne verdoyante qui, jadis, se dressait derrière la ville embaumée de fleurs. Une morne pyramide de cendres fumait vers le ciel au-dessus d'un monde de cendres éteintes. Voilà tout ce qui restait de l'admirable cité ! Et sa tranquillité était pareille à celle des ruines antiques.

Quelques semaines auparavant, le mont Pelé était revêtu de jeune feuillage, des canotiers ramaient sur la baie de saphir, des drapeaux flottaient au soleil et les

maisons aux vives couleurs se reflétaient dans l'eau. Les enfants chantaient et riaient dans les rues. La place du Marché regorgeait de vie, les jardins, où régnait la poésie de l'éternel été, ressemblaient à des palettes de peintre. Maintenant, pareille à Thèbes et à Ninive, la ville enchantée n'était plus que poussière, désolation et silence.

Stock, le Yankee froid, baissa les jumelles, porta sa main gauche sur ses yeux, et s'agrippa au bordage dans un instant de défaillance.

Gaspard saisit les jumelles et vacilla. Skinner le soutint comme les jumelles tombaient de sa main. Il était évanoui. Diégo, aidé d'un autre matelot, l'emporta sur sa couchette.

Le capitaine et le second avaient suivi. Ils déboutonnèrent son col et le laissèrent couché, puis allèrent s'asseoir devant la table du salon où Diégo leur apporta du rhum qui leur rendit les forces nécessaires.

— C'est ce maudit volcan, dit enfin Stock. Tout son flanc s'est crevé. Le cataclysme a dû se produire après notre départ de Boston, sans quoi nous l'aurions appris.

Les officiers, avant de remonter sur le pont, allèrent rendre visite à Gaspard. Celui-ci avait repris connaissance, mais restait anéanti, les yeux fixés dans le vide ; des larmes lui coulaient sur le visage.

Stock lui parla ; il ne répondit pas et supplia d'un geste de la main qu'on le laissât seul.

## CHAPITRE XLVI

### TOUT SAINT-PIERRE EST A TOI...

Quand les deux officiers se retrouvèrent sur le pont, le navire s'approchait de la terre ; des bâtiments de guerre et des bateaux de secours étaient ancrés dans la baie. L'impression d'épouvante, loin de s'affaiblir, devenait de plus en plus forte à mesure que le paysage se précisait.

Si on avait ignoré la catastrophe, on n'eût jamais pu croire que, quelques semaines auparavant, ce site de désolation était un des plus jolis coins du monde.

Quelle horreur ! Comment le temps osait-il exposer aux yeux du Créateur un pareil monceau de ruines, une tristesse aussi monstrueuse ! Et même alors, les sens restaient impuissants à vous faire concevoir toute l'intensité de cette désolation ; on n'entendait pas les lamentations des jardins, la plainte de la fleur d'amour, les sanglots des fontaines, les voix des rues détruites. Comment supposer que ces misérables décombres, cette poussière aussi grise recouvraient des cadavres d'enfants cramponnés à leurs jouets, de jeunes filles autrefois plus belles que les fleurs de leurs parterres, d'hommes vigoureux et braves, joyeux de vivre, voilà seulement quelques semaines : Pierre-Alphonse le bon pêcheur, Man'm Faly, la généreuse amie des matelots.

Cependant la configuration de la ville s'ébauchait vaguement sous la couche de cendres, telle une figure

ravagée par la maladie reproduit encore les principaux traits du visage.

Un navire de guerre tira un coup de canon comme signal d'arrêt pour l'*Anne-Martin*. Remplie d'épaves, la baie était dangereuse. Tous les bateaux qui se trouvaient dans la rade le matin du cataclysme n'étaient plus que des spectres carbonisés ; tous, sauf le *Roddam*, ce vaillant navire sauvé par l'énergie de son commandant.

Avant que l'*Anne-Martin* eût jeté l'ancre, le second descendit auprès de Gaspard. Celui-ci était couché comme on l'avait laissé, les yeux fixés non pas dans le vide, mais sur quelque vision bien définie.

Quand il eût entrevu dans les jumelles toute cette scène de destruction, depuis la ville dévastée jusqu'au mont Pelé fumant encore, Gaspard devina l'effroyable tragédie. Tout avait disparu de ce qu'il aimait, de ce qui pour lui représentait la vie. Il revenait, et voilà tout ce qu'il trouvait !

Etendu là sur sa couchette, Gaspard voyait Marie ; il voyait la rue Victor-Hugo et son ciel bleu, la place du Fort et ses tamariniers défilaient devant lui ; il entendait les voix de la foule, le carillon de la cathédrale...

Tout cela certainement était chimérique. Marie n'était qu'un esprit, il ne l'avait rencontrée qu'en rêve. Ces rues chatoyantes, cette population gaie, ces fleurs et ces arbres n'étaient qu'illusions. L'imagination du marin semblait lui tenir ce langage ; mais son cœur lui affirmait que toutes ces choses et tous ces êtres avaient vécu, et que, parmi ces êtres, il fallait compter Marie, **à jamais perdue !**

## CHAPITRE XLVII

### L'EMPREINTE DANS LA POUSSIÈRE

Tandis que Gaspard demeurait immobile comme un être fasciné par un serpent, le grondement de la chaîne d'ancre sur l'écubier secoua le navire. Le marin se releva sur son coude, tel un dormeur subitement arraché au sommeil.

Un petit disque lumineux, reflet liquide et tremblant que renvoyait la mer, passa par le hublot et se posa sur la cloison de la cabine ; il s'agitait suivant les mouvements du navire ballotté sur ses amarres. Gaspard regarda danser le rayon de soleil, puis il glissa de son hamac et se trouva au milieu de la pièce.

Il monta sur le pont. L'équipage y était rassemblé, un canot contenant le capitaine et son second se dirigeait vers le navire de guerre le plus proche. L'*Anne-Martin* était à proximité du rivage et la vaste cité, informe sous son linceul, se reflétait dans l'eau du port. Pêle-mêle s'étageaient les monticules de poussière volcanique tassés par les lourdes pluies, se superposaient les déserts de cendres et s'échafaudaient les spectres des maisons vaguement dessinées sous leur revêtement gris. Seuls les appels des travailleurs fouillant les décombres rompaient le silence écrasant.

Gaspard contempla l'horrible tableau et leva les yeux vers le mont Pelé qui fumait toujours dans l'azur ; le volcan ressemblait à un fou furieux épuisé par ses convulsions ; il se dressait sinistre au-dessus des ruines

de la ville qu'il avait protégée pendant des siècles, l'abritant du vent et l'alimentant des eaux du Gouyave. Gaspard étendit les bras vers la montagne et ses doigts se crispèrent dans un geste menaçant.

Puis il enjamba le bordage. Les matelots n'entendirent pas sa chute dans l'eau, ne virent pas sa tête brune crever la surface et s'éloigner vers la rive. Il n'avait même pas ôté ses souliers ; il nageait facilement et presque inconsciemment. Dans cet état d'exaltation où les actes héroïques deviennent un jeu d'enfant, il aurait traversé une mer furieuse aussi crânement qu'un lac paisible. Il se cramponna à l'angle d'un énorme bloc de pierre du quai écroulé que la marée couvrait d'écume, et de bloc en bloc il gagna la terre ferme.

C'est là que se trouvait naguère la place Bertine. En cet endroit, jadis, les branches des tamariniers, agités par le vent, projetaient leurs ombres mouvantes, les chansons des canotiers se mêlaient aux bruits de la rue. En cet endroit, désormais, les tamariniers ne fleuiraient plus ; des os rompus et des maisons démolies s'y étaient fondus dans les laves ; la lumière du jour y était sinistre.

Seuls des monticules, entourant Gaspard, révélaient l'emplacement où s'empilaient des barils de sucre, où se dressaient autrefois des constructions ; on aurait dit des dunes sur une côte désolée. La brise y formait des rondes de poussière, comme sur les dunes elle soulève des tourbillons de sable.

Gaspard n'avait d'autre désir que de visiter les ruines, de les fouler, d'en faire partie, de se torturer l'âme. Cette ruine était le lit de mort de Marie, le sol sur lequel il errait formait son linceul, l'affreux silence rappelait son mutisme.

Il passa au milieu des monticules. Les pluies semblaient avoir taillé un ravin dans une montagne de cendres. Là était naguère une rue. Gaspard escalada

cette abominable crevasse d'où se dégageait une légère odeur de corruption ; la croûte de lave se brisait sous ses pieds et il enfonçait parfois jusqu'aux genoux ; la transpiration ruisselait de son front et le soleil le brûlait. La chaleur était intense. Jamais dans ses chambres de chauffe il n'avait senti une température pareille ; pourtant il montait toujours.

Il atteignit une autre tranchée, dont les talus étaient crevés par des maisons en ruines : c'était la rue Victor-Hugo. Le silence de Ninive pesait sur elle, le silence qui réside au cœur des choses. Finotte et Lys, les vendeurs de corossole, les marchands, la foule bigarrée, les petits enfants, plus rien ne les évoquait ici. Et au-dessus de lui se prolongeait la montagne de cendres, sillonnée de coupures, hérissée de troncs d'arbres calcinés et de murailles lézardées. Il continua son ascension. Il s'était débarrassé de sa veste, indifférent au trésor que contenait sa poche ; il ne pensait même plus à Marie, devenue dans sa mémoire aussi vague qu'un fantôme. Un seul souvenir se dressait devant lui dans cet état de demi-hypnotisme provoqué par la chaleur, la fatigue et la désolation ambiante : c'était celui de la plage de Grande-Anse, avec sa grève noire et ses vagues vertes où un homme trouverait facilement l'oubli définitif.

Il ne se doutait pas que c'était la vision de Marie qui le ramenait vers ces falaises où il l'avait abordée pour la première fois.

A midi, brisé, couvert de poussière, ayant échappé une douzaine de fois à des chutes graves, il atteignit le sommet de Saint-Pierre et le chemin jonché de cendres qui s'appelait autrefois la route du Morne-Rouge. D'ici, si l'on regardait devant soi, sans se retourner vers la cité en ruines, rien ne semblait changé. La mer s'étendait pareille à ce qu'elle était avant la catastrophe ; les mouettes volaient au-dessus et, à l'horizon, la Domi-

nique s'estompait dans une brume bleuâtre. L'éternel été resplendissait au voisinage de la cité endormie dans un sommeil infini.

Quoique le silence fût complet dans la rue Victor-Hugo, d'ici on percevait la respiration légère des flots. Pareil à une voix entendue en rêve, leur lamento arrivait jusqu'à Gaspard, qui ne le percevait pas. Il s'arrêta pour reprendre haleine. Il été tombé plusieurs fois au cours de son ascension ; sans veste, les bras brunis de poussière volcanique agglomérée par la sueur, le visage affreux, grimé et grimaçant, on eût dit que le génie des ruines avait craché sur lui. En quelques heures ses yeux s'étaient enfoncés, ses joues s'étaient creusées, ses lèvres, parcheminées et desséchées, n'étaient pas humaines, c'étaient les lèvres d'un masque tragique.

Ne voyant que la grande nappe de lumière qui bondissait de l'horizon jusqu'à mi-chemin du zénith et retombait sur l'éblouissement de la mer, il continua d'avancer, suivit le sentier rempli de débris qui avait été une route brodée de grenadiers et de palmiers, égayée le jour par les sonnailles des mules et les chants des coupeurs de cannes, et, la nuit, constellée de lucioles.

La poussière volcanique, le soleil, la terrible escalade au milieu des démolitions, avaient donné à Gaspard une soif comme on n'en éprouve qu'au désert. Il marchait, sachant à peine où il posait les pieds, regardant de côté et d'autre pour trouver de l'eau. Il avait oublié la plage sombre de Grande-Anse et son aspiration vers un éternel repos... Il voulait boire !

La soif sous sa forme la plus intense diffère absolument de celle qui est habituelle aux pays civilisés. C'est une force autrement puissante que la haine ou le désir, elle affecte l'âme non moins que le corps ; régnant en souveraine, elle efface toute autre sensation.

Quand il tourna l'épaulement du mont Pelé, les cendres cessèrent, remplacées par une poussière volcanique. Seuls, Saint-Pierre et la portion occidentale de l'île avaient été exposés à toute la violence de l'éruption. La route redevint une route, et si Gaspard avait eu des yeux pour s'en servir, l'espérance aurait pu refleurir en son cœur.

Ici, le matin, Marie avait coutume d'admirer le panorama, et maintenant le paysage se déroulait semblable à ce qu'il était alors. La pluie avait lavé la poussière des arbres et des broussailles. Les cannes vertes, les palmiers, les tamariniers, les ceibas, les mornes, les montagnes et les vallées, tout restait en état normal. Mais le marin, sans rien voir, marchait comme un somnambule dans le cauchemar de sa soif.

Il avait dépassé le Morne-Rouge privé de tout signe de vie, et entrevoyait vaguement la verdure du Morne-d'Avril, lorsqu'il entendit le gazouillement frais et joyeux d'une fontaine. L'eau cristalline jaillissait d'une tête de lion couverte de mousse. Conduit par le clapotis, voyant à peine la source sur laquelle il se penchait, Gaspard but à longs traits.

. . . . . .

Il crût renaître ; les lointaines montagnes redevinrent des montagnes, le vent fut une caresse et les rayons du soleil un éblouissement : le monde des ombres dans lequel il délirait disparut. La magie de la source avait lavé les souillures du voyage et apaisé la fièvre de son âme. A ce moment, il se sentit revivre comme un convalescent. Il s'assit sur le talus ; au-dessus de sa tête la brise de mer agitait les fougères géantes, devant lui ondulaient des cannes à sucre parvenues à maturité sans avoir été coupées.

A moitié endormi, encore épuisé, mais enveloppé

d'un véritable bien-être, il remarqua le paysage, son regard erra de côté et d'autre et enfin s'arrêta au milieu de la route La trace d'un pied féminin et nu s'imprimait sur la poussière que protégeaient le talus et les fougères. Le petit pied s'était posé là depuis peu, l'empreinte semblait encore tiède de vie ; on pouvait s'imaginer une silhouette agile comme la brise, gracieuse comme un palmier. Le talon était bien moins indiqué que les doigts. La poussière volcanique, disparue de dessus le feuillage, subsistait sur le sol ; et sur cette poussière destructive s'était imprimé le pied d'une femme, triomphant de la mort. Gaspard regarda fixement cette empreinte. Il jeta un coup d'œil à la fontaine qui soupirait sous les fougères, et tout à coup il se souvint.

C'était là qu'il s'était arrêté avec Marie ; c'était sous ces fougères qu'elle lui avait parlé de Sagesse.

Il se leva pour étudier la trace et suivre sa direction. D'autres pas s'apercevaient ; plus loin, il les perdit, le vent ayant soulevé la poussière ; puis il les retrouva. mais ils étaient à peine visibles. Il revit les empreintes nettes et fermes dans un petit sentier embranché sur la route.

Au bord des routes nationales on rencontre beaucoup de chemins pareils, raccourcis servant aux paysans, quelquefois envahis par les herbes tropicales.

Gaspard s'engagea dans le sentier qui conduisait à un bois de ceibas et de palmiers aux troncs énormes. A son approche, un siffleur de montagne parut le héler de ses notes claires et argentines fusant dans le silence accablant de midi ; on n'entendait d'autres bruits que celui des palmes froissées par le vent. Là, parmi les arbres, au bord de ce sentier perdu, s'élevait une niche de la Vierge, un de ces mille petits autels que l'on rencontre sur les routes de la Martinique. Gaspard repoussait les lianes, quand une autre voix que celle du

siffleur de montagne frappa son oreille. L'oiseau s'était tu et la prière d'une femme, plus suave que le chant de l'oiseau, se mêlait au murmure du vent.

. . . . . .

Silencieux comme une ombre et respirant à peine, le marin écarta la verdure et aperçut une femme agenouillée devant l'autel.

Ses paroles créoles et enfantines s'entendaient nettement. Elle n'implorait pas, elle remerciait le ciel d'avoir épargné la vie d'un être chéri et lui demandait de le ramener bientôt.

— Le matin, à midi, le soir, je t'ai louée à genoux.

C'était l'angélus de midi. La prière devint une invocation pour les âmes des morts et des vivants, entre autres pour Missie Séguin, sauvé comme la suppliante. Elle-même se déclarait indigne de la protection divine qui l'avait conduite à Grande-Anse pendant que le courroux du mont Pelé anéantissait Saint-Pierre.

Alors, elle se leva ; l'Amour et la Foi la transfiguraient. Son regard se posa sur l'homme debout près d'elle. Pendant une seconde divine elle demeura haletante, auréolée de rayons filtrant à travers les feuilles.

. . . . . .

Lorsque pour eux le vent du large soufflerait et que les vagues vertes se briseraient sur la plage de Grande-Anse, une vie nouvelle et radieuse commencerait pour les jeunes gens. L'homme que Gaspard avait sauvé du fer de lance possédait la volonté et les moyens de leur ouvrir les portes d'un avenir heureux. Cependant les deux amoureux se sentaient incapables de rompre immédiatement avec leurs tristes souvenirs.

Ils restèrent assis près de la fontaine jusqu'à l'heure

où les ombres s'allongent et où l'obscurité comble peu à peu les vallées. La nuit était venue quand ils reprirent la route dominant la cité détruite.

Enlacés, ils contemplaient les lueurs des vaisseaux ancrés dans la rade. Tout à coup des coulées d'argent glissèrent sur l'océan et la lune surgit derrière le mont Pelé. Sa lumière inonda la baie et frappa Saint-Pierre. La place Bertine apparut ainsi que la cathédrale démantelée et la ligne foncée indiquant la rue Victor-Hugo.

Sous le clair de lune, la désolation de cette scène s'atténuait, s'enveloppait d'un prestige poétique... depuis la mer bruissante jusqu'à la silhouette des amants dominant les ruines.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE A SCEAUX 17.502-6-39

*VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION*

# LE MASQUE

## I. — ROMANS D'ACTION

| | |
|---|---|
| **1. LE CAPITAINE ARDANT.** | PIERRE NORD |
| **2. LA MARCHANDE DE MORT** | M. CONSTANTIN-WEYER |
| **3. LES PORTES DU DESTIN** | JEAN D'ESME |
| **4. L'OR DU PACIFIQUE** | H. DE VERE STACPOOLE |
| **5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS** | JEAN BOMMART |
| **6. LE CYGNE NOIR** | RAFAËL SABATINI |
| **7. LA CONQUE DE NACRE** | H. DE VERE STACPOOLE |
| **8. LA BOULE ROUGE** | FRANK-L. PACKARD |
| **9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA** | SAPPER |
| **10. LA FIÈVRE BLANCHE** | RAYMOND SILVA |
| **11. MIRAGES** | JEAN MARTIN |
| **12. L'OR BLANC** | OTTWELL BINNS |
| **13. L'ILE PERDUE.** | EDISON MARSHALL |
| **14. BAROUD.** | JEAN MARTIN |
| **15. SORTILÈGES.** | GILBERT STIÉBEL |
| **16. LE ROI DES SABLES.** | PIERRE APESTÉGUY |

(Grand Prix du roman d'aventures 1939.)

# II — ROMANS POLICIERS

| | | |
|---|---|---|
| 1. | LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD. | A. CHRISTIE |
| 2. | LE TROIS DE TRÈFLE. | Valentin WILLIAMS |
| 3. | LA MAISON HANTÉE. | P. WENTWORTH |
| 4. | LES MILLE MAINS. | B. NORMAN |
| 5. | L'HOMME AU PIED BOT. | Valentin WILLIAMS |
| 6. | LE BOURREAU FANTOME. | Léon GROC |
| 7. | QUI ? | J.-S. FLETCHER |
| 8. | LA CHASSE AU PAPIER. | HEARNDEN et BALFOUR |
| 9. | UN AN ET UN JOUR. | Guy THORN |
| 10. | LE RETOUR DU PIED BOT. | Valentin WILLIAMS |
| 11. | LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS. | SINTAIR et STEEMAN |
| 12. | LES TROIS MENSONGES. | BOYSIVON |
| 13. | LE LOUP SOLITAIRE. | L.-J. VANCE |
| 14. | C'EST FAIT. | J. CHANCELLOR |
| 15. | LES VENGEANCES DU PIED BOT. | Valentin WILLIAMS |
| 16. | PRENDS GARDE. | André CHARPENTIER |
| 17. | LA FASCINANTE LUEUR VERTE. | Vincent FULLER |
| 18. | LA CABINE 19. | John IRONSIDE |
| 19. | LA MAISON SUR LA FALAISE. | Valentin WILLIAMS |
| 20. | LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT. | SINTAIR et STEEMAN |
| 21. | LE DRAME DE RAVENSDENE. | J. FLETCHER |
| 22. | DANS L'OMBRE. | Herbert FLOWERDEW |
| 23. | L'ÉCHELLE DE CARTES. | John CHANCELLOR |
| 24. | LE CHEVALIER DE BATAVIA. | Horace VAN OFFEL |
| 25. | 142 QUEEN'S GATE. | Herbert ADAMS |
| 26. | L'AFFAIRE WALTON. | Edgar WALLACE |

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — PATRICK WYNNTON
59. **L'GOMME SANS TÊTE.** — H. DE VERE STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — PIERRE VERY

(Grand Prix du roman d'aventures 1930.)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — VALENTIN WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — FRANK ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — ALEX COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — FRANCIS EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — ERNEST FOX
71. **JANE SMITH.** — PATRICIA WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — ROY VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — SAX ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — JOHN FERGUSSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — DOUGLAS NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — EDGAR WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — FERGUS HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — PATRICIA WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — HENRY WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — MARTEN CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures 1931.)

85. **LE CERCLE NOIR.** — MANSFIELD SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — MURIEL SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — JOHN FERGUSSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGOLLE.** — OSWALD DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — HERMAN LANDON

90. LE CASSE-TÊTE MALAIS. — Horace VAN OFFEL
91. ANGEL ESQUIRE. — Edger WALLACE
92. BOB BANTAM. — Paul ROSENHAYN
93. LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST. — H. Maynard SMITH
94. LE DOCTEUR FU-MANCHU. — Sax ROHMER
95. LA NUIT DU 12 AU 13. — Stanislas-André STEEMAN
96. LE SINGE D'OR. — Herbert ADAMS
97. LE SCEAU DE LA PIEUVRE. — Sydney HORLER
98. VENGEANCE. — J.-S. FLETCHER
99. LA PUPILLE SANGLANTE. — Anthony WYNNE
100. M. BROWN. — Agatha CHRISTIE
101. LE MANNEQUIN ASSASSINÉ. — Stanislas-André STEEMAN
102. PILE OU FACE. — Victor BRIDGES
103. ARSENIC. — Austin FREEMAN
104. LES FAISEURS D'OR. — Georges HOFFMAN
105. LA MÉLODIE DE LA MORT. — Edgar WALLACE
106. LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES. — Agatha CHRISTIE
107. LE DIABOLIQUE FU-MANCHU. — Sax ROHMER
108. L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures 1932.)
109. RENDEZ-VOUS DE CHASSE. — M.-G. EBERHARJ
110. LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ. — Maynard SMITH
111. LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE. — L.-J. VANCE
112. VILLA MARGUERITE. — Dudly LAMBERT
113. UN DANS TROIS. — Stanislas-André STEEMAN
114. L'AFFAIRE PROTHÉRO. — Agatha CHRISTIE
115. LA MESSE ROUGE. — Valentin WILLIAMS
116. OBSESSION. — Herman LANDON
117. UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM. — Stuart PALMER
118. LE CRIME DU GOLF. — Agatha CHRISTIE
119. LE MAITRE DU MYSTÈRE. — SEAMARK
120. LE JARDIN HOLLANDAIS. — Herbert ADAMS
121. LES ATOUTS DE M. WENS. — Stanislas-André STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE).** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933.**)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — Stanislas-André STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

**152. UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J.-S. FLETCHER
**153. L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
**154. LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
**155. LA MAISON DE L'HORREUR.** Carolyne WELLS
**156. LE POISSON CHINOIS.** Jean BOMMART
(Grand Prix du roman d'aventures **1934.**)
**157. LA MAISON DU PÉRIL.** Agatha CHRISTIE
**158. LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
**159. REX.** Martin PORLOCK
**160. LE LÉVRIER BLEU.** Stanislas-André STEEMAN
**161. CIRCUIT FERMÉ.** J.-T. SAMAT
**162. DOUCHE ÉCOSSAISE.** Robert MASON
**163. UNE PREUVE ACCABLANTE.** Fergus HUME
**164. LA MOUCHE.** Edgar WALLACE
**165. LA MARQUE INFAMANTE.** Seldon TRUSS
**166. UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** P. PATRICK
**167. CALIBRE 22.** Aubrey TYSON
**168. HISTOIRE SANS ISSUE.** Thomas COBB
**169. LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** Agatha CHRISTIE
**170. LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** A.-E.-W. MASON
**171. LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** Sir Basil THOMSON
**172. LE CHIEN DE MARKENMORE.** J.-S. FLETCHER
**173. LE MYSTÉRIEUX N° 1.** Anthony ARMSTRONG
**174. LORD PETER ET L'AUTRE.** Dorothy SAYERS
**175. LA LÈVRE TORDUE.** Herbert ADAMS
**176. LE MYSTÈRE DU MASQUE.** Maurice RENARD
**177. L'ADORABLE SPECTRE.** Stanislas-André STEEMAN
**178. LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** Edgar WALLACE
**179. LA POLICE S'ÉNERVE.** Werner SCHELLE
**180. LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures **1935.**)
**181. LA MORT VERTE.** Elaine HAMILTON
**182. LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON.** J.-S. FLETCHER

183. **LA MAISON VIDE.** — Francis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM
200. **LE TÉMOIGNAGE DU SINGE.** — Bruce HARRISON
201. **JERRY FRISH, DÉTECTIVE.** — Nellise CHILD
202. **LE CHATEAU DES ARAIGNÉES.** — J.-S. FLETCHER
203. **LE POT DE CONFITURE.** — Henry HOLT
204. **WEEK-END AU TOUQUET.** — Yves DARTOIS
(Grand Prix du roman d'aventures 1936.)
205. **TERREUR DANS LA VALLÉE.** — G. PATRICK
206. **LA CROIX NOIRE.** — J.-M. WALSH
207. **LA CLOCHE SILENCIEUSE.** — Elaine HAMILTON
208. **DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT.** — Pierre NORD
209. **L'HOMME AUX CENT MASQUES.** — Edgar WALLACE
210. **LA MORT EN BLOUSE BLANCHE.** — Etienne ALERET
211. **LE CARNAVAL DES LOUPS.** — Philips OPPENHEIM
212. **L'INSAISISSABLE Mr. DEATH.** — Carlton WALLACE
213. **L'AS DE PIQUE.** — Henry HOLT

214. **DERRIÈRE LA PORTE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
215. **KIDNAPPERS.** — Hughe CLEVELY
216. **LE DÉTECTIVE PARESSEUX.** — George DILNOT
217. **LA SORCIÈRE.** — Olga HARTLEY
218. **LA MORT DANS LES NUAGES.** — Agatha CHRISTIE
219. **LE MEURTRE DU CHAMOIS.** — Cécil M. WILLS
220. **L'HOMME DE SCOTLAND YARD.** — Valentin WILLIAMS
221. **17 CARTES.** — E.-C. VIVIAN
222. **LE MAITRE DE L'OR.** — Phillips OPPENHEIM
223. **MEURTRE EN NOIR.** — F.-D. GRIERSON
224. **SINISTRE ALIBI.** — Carlton WALLACE
225. **LE VIEUX TOM.** — Miles BURTON
226. **NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON.** — Sir Basil THOMSON
227. **LA PRISON EST OUVERTE.** — David HUME
228. **TERRE D'ANGOISSE.** — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures **1937.**)

229. **LE SECRET DE BOGEY HOUSE.** — Herbert ADAMS
230. **ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON.** — R.-L. GOLDMAN
231. **L'INCONNU DE LA GRANGE.** — Henry HOLT
232. **L'HOROCOSPE DU MORT.** — Yves DARTOIS
233. **DÉBUT DANS LA POLICE.** — M.-A. HYCHX
234. **LE CARNET VERT.** — Anthony ARMSTRONG
235. **LA LOI DU GANG.** — Hugh CLEVELY
236. **LA TOILE D'ARAIGNÉE.** — Valentin WILLIAMS
237. **LA MORT D'UN ÉDITEUR.** — Norman FORREST
238. **LE NUMÉRO GAGNANT.** — Francis BEEDING
239. **RIEN N'EST IMPOSSIBLE.** — Hearnden BALFOUR
240. **LE DÉPUTÉ RANDALL.** — C.-F. GREGG
241. **POURQUOI PAS EVANS ?** — A. CHRISTIÉ
242. **MADAME.** — Ph. OPPENHEIM
243. **CI-GIT.** — Seldon TRUSS
244. **DANS LA SALLE DE BAINS.** — Sir Basil THOMSON
245. **SOUS LE TUNNEL.** — Miles BURTON
246. **L'HEURE INEXORABLE.** — Valentin WILLIAMS

247. **MONSIEUR X...** — Henry HOLT
248. **UNE MISSION DÉLICATE.** — David HUME
249. **DRAME EN ÉCOSSE.** — Valentin WILLIAMS
250. **APPEL DU BUREAU CENTRAL...** — Léonard R. GRIBBLE
251. **L'ASSASSIN EST A BORD.** — Q. PATRICK
252. **LE REPOS DE BACCHUS.** — Pierre BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures 1938.)
253. **L'INFAILLIBLE SILAS LORD.** — S.-A. STEEMAN
254. **LE CRI DE LA CHOUETTE.** — Arthur J. REES
255. **LA CHAMBRE NOIRE.** — Cecil M. WILLS
256. **L'ARAIGNÉE DE FER.** — Baynard H. KENDRICK
257. **QUATRE GRIFFES.** — Henri HOLT
258. **LE MORT AUX DEUX VISAGES.** — Raymond SILVA
259. **DINER D'ANNIVERSAIRE.** — Phillips OPPENHEIM
260. **LE DRAGEOIR D'OR.** — Valentin WILLIAMS
261. **TROIS DÉTECTIVES.** — Léo BRUCE
262. **LA DAME D'ONZE HEURES** — Pierre APESTÉGUY
263. **A. B. C. CONTRE POIROT** — Agatha CHRISTIE
264. **LIBERTÉ PROVISOIRE** — R.-L. GOLDMAN
265. **BAS LES MASQUES !** — David HUME
266. **BROUILLARD** — Valentin WILLIAMS et Dorothy Rice SIMS
267. **PERTE DE VITESSE** — Hugh CLEVELY
268. **LA MAIN DE MARBRE** — Jean Dickson CARR
269. **PARTIE D'ÉCHECS** — GANPAT
270. **TEMPÊTES SUR L'ATLANTA** — Weiner E. HINTZ
271. **LE DORMEUR S'ÉVEILLE** — Richard ESSEX
272. **LE TIROIR OUVERT** — Luke ALLAN
273. **MARTINSON CONTRE LES GANGSTERS** — Hugh CLEVELY
274. **LA CHEMINÉE SANS FEU** — Maxence RHONNER
275. **CARTES SUR TABLE** — Agatha CHRISTIE
276. **SEPT SIGNATURES.** — Richard ESSEX
277. **LA MINIATURE VOLÉE.** — Erich KASTNER
278. **LA MORT SOURIANTE.** — Francis D. GRIERSON

SERIE EMERAUDE

H. DE VERE STACPOOLE

# LE VAISSEAU DE CORAIL

ROMANS D'ACTION

H. DE VERE STACPOOLE

LE VAISSEAU DE CORAIL

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

17

Le prochain volume à paraître
dans la Collection

"LE MASQUE"
**SÉRIE ÉMERAUDE**

est un roman de

**FRANK-L. PACKARD**

# LES CRÂNES D'OR

Un volume : **7** francs.

**LIBRAIRIE**
**DES CHAMPS-ÉLYSÉES**
**2 bis, RUE DE MARIGNAN**
**PARIS**

Pour paraître prochainement
dans la Collection

"LE MASQUE"
**SÉRIE ÉMERAUDE**

**un nouveau roman**

de

PIERRE NORD

# PELOTON D'EXÉCUTION

Un volume : **7** francs.

**LIBRAIRIE**
**DES CHAMPS-ÉLYSÉES**
**2 bis, RUE DE MARIGNAN**
**PARIS**

LE PRIX

DU

ROMAN D'AVENTURES

1939

a été attribué à

**PIERRE APESTÉGUY**

pour son roman

# LE ROI DES SABLES

qui a paru dans la Collection

"LE MASQUE" SÉRIE ÉMERAUDE

●

DU MÊME AUTEUR :

**LA DAME D'ONZE HEURES**

COLLECTION "LE MASQUE"

17.502. — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 6-39.

LE MASQUE
COLLECTION DE ROMANS D'AVENTURES
H. DE VÉRE STACPOOLE
LE VAISSEAU DE CORAIL
7 Fr.
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
SÉRIE ÉMERAUDE
17

17 SÉRIE ÉMERAUDE 17

H. DE VERE STACPOOLE

# LE VAISSEAU DE CORAIL

ROMANS D'ACTION